ENTREVUES

ENTREVUES

30E

ENTREVUES BELFORT
28 NOV.- 6 DÉC. 2015
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

WWW.FESTIVAL-ENTREVUES.COM

Cinémas d'aujourd'hui

VILLE DE BELFORT

ENTREVUES BELFORT
30E FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM
28 NOV. AU 6 DEC. 2015

ÉDITOS P. 3
JURYS P. 8
LA COMPÉTITION INTERNATIONALE
LES LONGS MÉTRAGES P. 10
LES COURTS & MOYENS MÉTRAGES P. 24
SPÉCIALE 30E
CADAVRE EXQUIS P. 32
30 ANS APRÈS P. 68
LA FABBRICA : OTAR IOSSELIANI P. 80
UN CERTAIN GENRE : INTÉGRALE BONG JOON-HO P. 98
CINÉMA ET HISTOIRE : 1986 P. 112
PREMIÈRES ÉPREUVES : MATIÈRE ET MÉMOIRE P. 134
SÉANCES SPÉCIALES P. 156
ENTREVUES JUNIOR P. 164
RENCONTRES PROFESSIONNELLES P. 168
[FILMS EN COURS] P. 170
INDEX DES FILMS P. 191

ÉDITOS

Belfort vibre tout au long de l'année au rythme des évènements culturels petits et grands. La vie culturelle y est intense. Les structures travaillent en synergie et créent une dynamique exceptionnelle dans notre cité où il fait bon vivre quand on aime la musique, le théâtre, la danse et bien sûr le cinéma.

Le 7e art occupe à Belfort une place d'exception avec un multiplexe de 14 salles multi labellisé qui propose aussi bien du cinéma commercial que des films d'auteurs et accueille régulièrement des réalisateurs qui viennent volontiers accompagner leurs œuvres et rencontrer le public belfortain.

L'action de Cinémas d'aujourd'hui se décline au fil des mois avec une programmation de qualité diversifiée et des actions d'éducation à l'image en direction du jeune public. Puis en novembre, vient le rendez-vous tant attendu des amoureux du cinéma. Entrevues Belfort, une longue et belle histoire d'amour qui fête en 2015 sa 30e édition. Nombre de cinéastes ont fait leurs premiers pas dans notre ville et tant d'autres leur succèdent chaque année. Plus de 1600 réalisateurs du monde entier envoie leurs œuvres pour participer à une compétition désormais reconnue au niveau international comme un véritable tremplin pour la jeune création contemporaine.

130 films sont au programme de cette prochaine édition avec des raretés, des avant-premières, des rencontres au cours desquelles les réalisateurs viendront échanger avec les spectateurs car la proximité entre les professionnels et le public est une des grandes qualités de notre festival. Pour la 2e année, Entrevues junior, le festival pour les enfants accueillera les petits à partir de 2 ans et invitera les plus grands à faire une boum devant l'écran de la grande salle du cinéma Pathé.

Enfin, je tiens à remercier tous les partenaires pour leur précieux soutien et je salue chaleureusement l'équipe du festival et les nombreux bénévoles qui prêtent main forte à cette belle manifestation.

Entrevues 30e ... le meilleur reste à venir !

Bon festival à tous.

DAMIEN MESLOT
Député Maire de Belfort

DELPHINE MENTRÉ
Adjointe chargée des grands évènements

Voilà 30 ans que Belfort met à l'honneur le 7e Art, 30 ans que le Département soutient ce festival qui a pris toute son importance dans le paysage belfortain et qui aujourd'hui est de renommée nationale et internationale. 30 éditions pour lesquelles nous avons contribué à honorer la volonté d'origine de sa créatrice Janine Bazin: mettre en valeur la jeune création contemporaine et les rétrospectives d'auteurs. Pour cet anniversaire, Entrevues retrace l'actualité de nombreux cinéastes qui sont passés par ce festival et ce à travers plusieurs projections.

Entrevues offre chaque année aux cinéphiles du Territoire de Belfort une programmation internationale de grande qualité. Convivial et à taille humaine, ce festival offre une occasion privilégiée de rencontres et d'échanges entre le public et les professionnels. Il donne leur chance à des premières œuvres et participe à la promotion de talents présents ou futurs. Le festival, tout comme celui du Mois du film documentaire, présenté par le Département pendant le mois de novembre, amène le spectateur à se poser des questions et à prendre conscience des réalités qui l'entourent.

La force d'Entrevues, c'est le renouvellement permanent de sa programmation, moderne et éclectique, qui permet d'être en prise, chaque année, avec la réalité de notre société. J'attache une importance toute particulière au rôle pédagogique et éducatif de ce festival. Chaque année, ce sont 400 lycéens de toute la France qui viennent dans le Territoire de Belfort pour suivre cette programmation. D'autre part, le festival pour les enfants « Entrevues Junior », permet de faire découvrir aux enfants à partir de 3 ans la diversité des thèmes et des genres cinématographiques abordés pendant le festival.

Le Conseil départemental continuera à faire vivre à Belfort la mémoire du 7e Art que je veux accessible à tous. Nous écrirons ensemble l'avenir d'Entrevues, pour que vive le cinéma dans le cœur de nos habitants.

Longue vie à Entrevues!

FLORIAN BOUQUET
Président du Département du Territoire de Belfort

Entrevues a 30 ans!
30 ans au service du public, des cinéastes, des professionnels du cinéma et de la création. Depuis 1986, le festival s'emploie à soutenir des cinémas indépendants et novateurs venus du monde entier et à faire du multiplexe de Belfort une cité vivante où se croisent et se parlent les amoureux du 7e art. En 30 ans, le festival a non seulement su construire une compétition de niveau international, accompagner des artistes mais aussi et surtout réussir le pari d'éveiller, de former et nourrir une génération entière de spectateurs. C'est l'une des grandes réussites des équipes du festival d'attirer dans les salles de nombreux jeunes qui apportent une ambiance chaleureuse et enthousiaste lors des projections.

Cette année, 24 cinéastes ont été sélectionnés pour la Compétition internationale, 12 longs et 12 courts et moyens métrages de 16 nationalités différentes. Le monde s'invite à Belfort et Otar Iosseliani, poète du cinéma maintes fois primé pour ses œuvres, nous fera l'honneur d'être présent pour présenter son prochain film qui sortira le 25 novembre, lui que la France a su accueillir en 1982.

J'espère que pour cet anniversaire, les spectateurs seront encore plus nombreux à venir découvrir non seulement son œuvre mais aussi celles proposées par les cinéastes qui ont fait le festival durant toutes ces années. La programmation, entre poésie, histoire du cinéma et réflexion sur le monde contemporain, devrait toucher les cœurs et les esprits.

MARIE-GUITE DUFAY
Présidente de la Région Franche-Comté

Placer cette 30e édition du Festival international du film de Belfort sous le signe des jeux surréalistes, dont le célèbre cadavre exquis, «*combiné pour que la communication humaine, dévoyée ainsi au départ, fasse courir à l'esprit qui l'enregistre le maximum d'aventure*», c'est en appeler au débordement de la norme, au dynamitage de l'orthodoxie de la pensée et des représentations. Dédié à la création contemporaine, en particulier aux premières œuvres, et aux rétrospectives d'auteurs, le Festival, crée en 1986 par Janine Bazin, explore les avant-gardes cinématographiques internationales.

Cette attention particulière accordée au renouvellement des écritures et du cinéma international, le CNC la porte à travers ses différents dispositifs destinés aux premières œuvres : l'aide à la conception, le soutien au scénario, l'Avance sur recettes ou encore l'Aide aux cinémas du monde. Autant de soutiens en faveur de la création qui s'adressent aux auteurs du monde entier, comme par exemple Otar Iosseliani, le grand cinéaste géorgien qui sera à l'honneur à Belfort cette année, et dont le film Chant d'hiver a été soutenu à l'Avance sur recettes. Nous sommes fiers que notre pays soit l'ami de tous les cinémas, et qu'il aide les cinéastes à développer leur filmographie.

S'approprier la richesse de l'autre et en faire la sienne propre, telle est l'ambition culturelle que portent les Pouvoirs publics. C'est aussi le sens de toute transmission et je tiens, à cet égard, à saluer les actions pédagogiques du Festival à destination des jeunes et en faveur de l'éducation au cinéma, auxquelles le CNC accorde une importance particulière.

Le Festival international du film de Belfort est un moment précieux pour la création contemporaine, et je suis heureuse de lui apporter mon soutien, car en conjuguant générosité et exigence, il démontre, que le cinéma n'a rien perdu de son pouvoir d'invention et de fascination.

FRÉDÉRIQUE BREDIN
Présidente du CNC

Entrevues, 30e !

Voilà donc 30 ans que le passé et le futur du cinéma entretiennent un dialogue fécond à Belfort. Pour fêter ce bel anniversaire, c'est l'inconscient et la cinéphilie de 29 cinéastes et La Cinémathèque française, partenaire historique du festival, qui ont été convoqués en les invitant à jouer au célèbre jeu surréaliste du Cadavre exquis : chacun a choisi un film à partir de la dernière image du précédent.

Les « hasards objectifs » de cette programmation dessinent mieux que ne l'aurait fait l'esprit d'un seul programmateur les contours de l'âme même du festival : amour de la cinéphilie classique, goût du risque, aventures cinématographiques.

À charge des 24 cinéastes sélectionnés en Compétition internationale de relever ce beau défi sur l'avenir : 12 longs et 12 courts et moyens métrages de 16 nationalités différentes dont 9 premières mondiales, 10 premières internationales ou françaises et… les autres, car dans un contexte de durcissement extrêmement dommageable pour les films et le public, le festival continue d'affirmer avec force sa liberté de programmation et de résister contre la tendance actuelle, symptôme tristement aride d'une économie de la capitalisation, où le statut de première d'un film devient une valeur ajoutée.

Le cinéaste à l'honneur cette année est Otar Iosseliani, avec une rétrospective présentant ses films les plus rares (notamment tous les courts métrages) et son dernier coup de maître, *Chant d'hiver*. C'est un honneur d'accueillir à Belfort l'un des plus grands cinéastes contemporains, un cinéaste dont la liberté a secrètement influencé et soutenu nombre de ses confrères, un cinéaste qui se passe du langage avec un aristocratique dédain et nous révèle l'absurdité de notre société, administrant le remède avec le diagnostique : boire et chanter.

Côté cinéma de genre, nous poursuivons avec la première intégrale en France de l'œuvre du jeune virtuose sud-coréen Bong Joon-ho, la ligne amorcée avec John Carpenter en 2013 et Kiyoshi Kurosawa en 2014 : le cinéma de genre est aussi le territoire de très grands metteurs en scène.

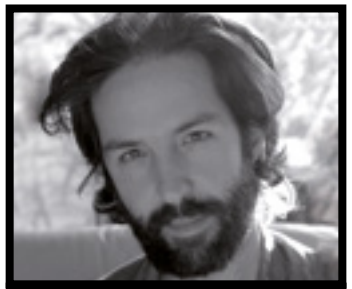
Y a-t-il un lien entre Iosseliani et Bong Joon-ho ? Oui ! Contre toute attente, il y a un lien, un lien très beau et très fort : la critique sans la morale. Rarissime. Un beau regard sur le monde pour célébrer le festival.

Pas moins de 50 cinéastes seront présents à Belfort cette année, sans compter les nombreux autres invités, et c'est tous ensemble que nous célébrerons 30 ans de découvertes, sur la double ligne de front qui caractérise le festival : création contemporaine et Histoire du cinéma.

Bons futurs à Entrevues !

LILI HINSTIN
Déléguée générale

JURY DE LA COMPÉTITION INTERNATIONALE



BIJAN ANQUETIL

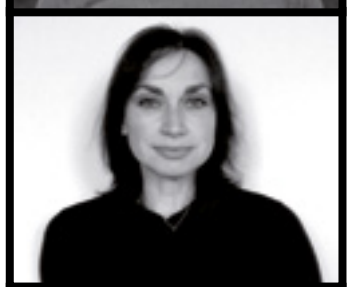
Après des études de Philosophie et d'Anthropologie visuelle, Bijan Anquetil réalise plusieurs films documentaires en Iran, dont *Les Murs ont des visages* co-réalisé avec Paul Costes en 2007. En 2012, son film *La nuit remue* qui suit le parcours de deux Afghans à leur arrivée à Paris, reçoit le grand Prix de la compétition française au FID Marseille et est présenté en compétition internationale à Entrevues. En 2013, il filme l'installation de familles roms à Saint Denis : *Le Terrain*, présenté à Cinéma du réel, a reçu le Prix à la Qualité du CNC. Il termine actuellement *Madame Saïdi* co-réalisé avec Paul Costes et *La Ballade de Hamid Jan et Sohban Sardari*.

MARILYNE CANTO

Formée à l'école du Théâtre National de Strasbourg, Marilyne Canto joue sous la direction de Jacques Lasalle et de Jean Jourd'heuil, puis au cinéma, notamment avec Claude Chabrol, Dominique Cabrera, Manuel Poirier, Pierre Salvadori, René Féret ou Robert Guédiguian. Parallèlement, elle réalise plusieurs courts-métrages dont *Fais de beaux rêves* en 2007 (César du meilleur court-métrage et Grand Prix à Belfort et Clermont-Ferrand). Son premier long métrage *Le Sens de l'humour*, est sorti début 2014. Cette année elle sera dans le premier film de Grégoire Leprince-Ringuet et le prochain film d'Emmanuelle Cuau.

PASCAL CERVO

Depuis *Les Amoureux* de Catherine Corsini, son premier rôle au cinéma en 1994, Pascal Cervo entretient des fidélités avec des auteurs comme Laurent Achard, Paul Vecchiali, Valérie Mréjen, ou encore Pierre Léon. Il a aussi collaboré notamment avec Gaël Morel, Jean-Claude Biette et Robert Guédiguian au cinéma ou Maurice Bénichou au théâtre. Pascal Cervo réalise un premier court métrage *Valérie n'est plus ici* en 2008, pour lequel Michèle Moretti obtient un prix d'interprétation au festival Côté court de Pantin. Il réalise ensuite son deuxième film, *Monsieur Lapin*, en 2013.



MARILYN LOURS

Diplômée des Beaux Arts de Rouen, Marilyn Lours rejoint l'exploitation indépendante et les cinémas Utopia et Diagonal à la fin des années 1990. Passée par France Culture et le groupe Europalaces, elle co-programme le festival *Filmer La Musique* à Paris de 2007 à 2011. Depuis cinq ans, elle est directrice adjointe du cinéma municipal Louis Daquin au Blanc-Mesnil : trois salles classées art et essai, labellisées jeune public, patrimoine, recherche et découverte.

CÉLINE MINARD

Céline Minard est écrivain. Elle a été pensionnaire de la Villa Médicis en 2007 et 2008 et de la Villa Kujoyama en 2011. Son œuvre littéraire virtuose, savante et baroque, interroge et détourne la notion de genre : la science-fiction (*La Manadologie*, MF, 2005), le roman d'anticipation sociale (*Le Dernier Monde*, Denoël, 2007), kung-fu et roman médiéval (*Bastard Battle*, Léo Scheer, 2008 – mention spéciale du jury du Prix Wepler), la fable baroque (*Olimpia*, Denoël, 2010), la romance fantasy (*So long, Luise*, Denoël, lauréat du prestigieux Prix franco-allemand Franz Hessel 2011) et enfin le western avec *Faillir être flingué* qui a reçu le Prix Virilo 2013 et le prix du Livre Inter 2014.

LES PRIX

LE GRAND PRIX JANINE BAZIN

décerné à un long-métrage, doté par la Ville de Belfort et soutenu par le GNCR - 8000€

LE PRIX D'AIDE À LA DISTRIBUTION CINÉ+

Ciné+ offre un achat de droits de 15 000€, pour une diffusion sur Ciné + Club, au distributeur français du film lauréat.

LE GRAND PRIX DU COURT-MÉTRAGE

3500€
sont décernés par le Jury international, composé de cinq professionnels.

LE PRIX EUROCKS ONE+ONE

doté par les Eurockéennes avec le soutien de La Sacem - 2500€
Il est décerné par un jury composé de cinq jeunes de 18 à 25 ans du Territoire de Belfort, accompagnés par une personnalité du monde de la musique liée au cinéma. Le Prix récompense un film de la compétition internationale dont l'esprit musical est remarquable, novateur et libre.

LE PRIX CAMIRA

est décerné par trois membres de CAMIRA. Ce prix récompense un film de la compétition internationale par la publication d'une interview et d'un article sur *General Intellect*, la revue officielle de l'association.

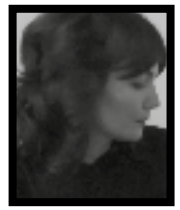
LE PRIX DU PUBLIC

POUR LE LONG-MÉTRAGE
- 3000€
POUR LE COURT-MÉTRAGE
- 1700€
sont déterminés par le vote du public à l'issue des projections.

JURY CAMIRA

(Cinema And Moving Image Research Assembly)

CAMIRA est une nouvelle association internationale composée de critiques, chercheurs et programmateurs du monde du cinéma et des arts visuels.



AMANDA DE FREITAS COELHO

Après des études d'architecture et cinéma, elle devient chef décoratrice et conçoit les décors des films *La Grenouille* et *Dieu d'Alice Furtado* (2013), *Fome* de Joice Scavone (2013) et *La Chorégraphie du manque* de Raul Maciel (2014). Actuellement en doctorat à l'Université de Paris-Sorbonne, elle travaille sur le cinéma expérimental et d'avant-garde.

RAPHAËL NIEUWJAER

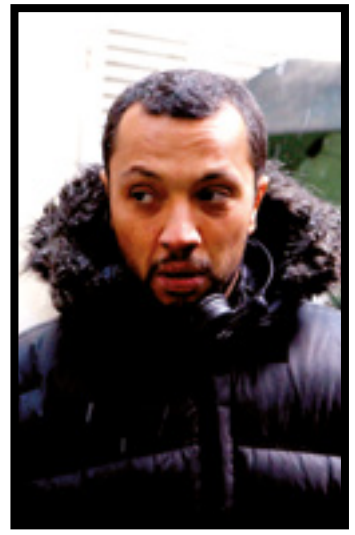
est critique de cinéma. Il participe, à divers titres, aux revues *Etudes, Café du cinéma* et *Débordements*. Il est le délégué français de l'association Camira.

RAQUEL SCHEFER

est chercheuse, réalisatrice et programmatrice de cinéma. Docteur en Études cinématographiques et audiovisuelles de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, elle est membre de CAMIRA et du comité de rédaction de *La Furia Umana*. Raquel a publié l'ouvrage *El Autorretrato en el Documental* (*L'Autoportrait dans le documentaire,* 2008) en Argentine et plusieurs articles en France et à l'étranger.

JURY EUROCKS ONE+ONE

Le jury est composé de 5 jeunes de 18 à 25 ans accompagnés par le rappeur et réalisateur Hamé.



HAMÉ

Mohamed Bourokba, dit Hamé est le co-fondateur du célèbre groupe de rap français, *La Rumeur*.
Il a étudié le cinéma à L'Université de la Sorbonne et à la film-school de la New York University, la Tisch School of the Arts. En 2011, il signe coup sur coup, *De L'Encre*, une fiction de 90mn produite par Canal+ et *Ce chemin devant moi*, en compétition officielle courts métrages au festival de Cannes en 2012. Il vient de terminer le tournage de son premier long métrage *Mon Nom à Pigalle*, écrit, réalisé et produit aux côtés de Ekoué, autre membre fondateur de *La Rumeur*. Le film sortira en salle à l'automne 2016.

MEMBRES DU JURY

Antoine Flahaut
Laïla Niame
Thomas Rapenne
Adrien de Tournemire
Maria Zhukova

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

Les films qui concourent pour ce prix sont signalés par ce pictogramme.

COMPÉTITION INTERNATIONALE

LONGS MÉTRAGES

BEN ZAKEN DE EFRAT COREM P. 12
BIENVENUE À MADAGASCAR DE FRANSSOU PRENANT P.13
CHIGASAKI STORY DE TAKUYA MISAWA P. 14
DANS MA TÊTE UN ROND POINT DE HASSEN FERHANI P. 15
GOD BLESS THE CHILD
DE ROBERT MACHOIAN ET RODRIGO OJEDA-BECK P. 16
JOHN FROM DE JOÃO NICOLAU P. 17
KAILI BLUES DE GAN BI P. 18
SAC LA MORT DE EMMANUEL PARRAUD P. 19
SELF-PORTRAIT OF A DUTIFUL DAUGHTER DE ANA LUNGU P. 20
TRÊVE DE MYRIAM EL HAJJ P. 21
WESTERN DE BILL ET TURNER ROSS P. 22
YO DE MATIAS MEYER P. 23

BEN ZAKEN

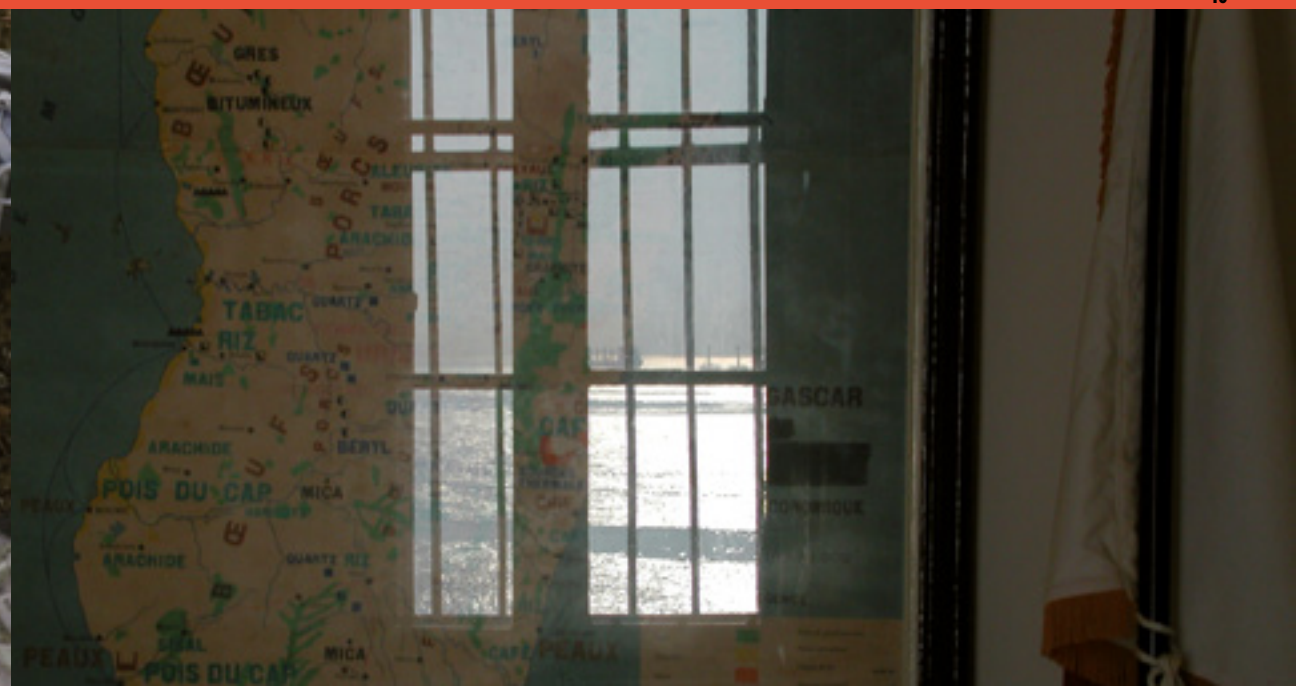
EFRAT COREM

FICTION / 2015 / ISRAËL / 90 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Eliraz SADE, Rom SHOSHAN, Mekikes (Ronen) AMAR, Chani ELEMLCH
SCÉNARIO SCRIPT Efrat COREM
IMAGE PHOTOGRAPHY Shafir SARUSSI
SON SOUND Michael GOOREVITCH
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Ben Shalom DAVIDI
MONTAGE EDITING Nisim MASSAS, Lev GOLTSER
PRODUCTION Laïla Films - Itai Tamir
CONTACT Patra SPANOU patra.spanou@yahoo.com

Trois générations de la famille Ben Zaken cohabitent dans un petit appartement en périphérie de la cité balnéaire d'Ashkelon. Dina s'affaire généreusement pour ses fils Leon et Schlomi; si le premier dirige une entreprise de construction, le second surnage péniblement entre un emploi précaire et la charge de Ruhi, sa fille de 11 ans écorchée vive. *Ben Zaken* s'inscrit dans la cinématographie israélienne qui porte un regard centripète et critique sur une société dysfonctionnelle, dont cette famille constitue une allégorie acérée et douloureuse. Efrat Corem dépeint frontalement des personnages se débattant avec un profond mal-être, tandis que résonnent les figures absentes – la mère de Ruhi et le mari de Dina, père de ses deux fils. *Three generations of the Ben Zaken family live together in a small apartment in the outskirts of the seaside city of Ashkelon. Dina generously busies herself with helping her sons Leon and Schlomi. While the first works as the director of a construction business, the second barely manages to survive between a precarious employment situation and taking care of his 11 year old daughter Ruhi, a hypersensitive girl and a tormented soul.* Ben Zaken *falls within the kind of Israeli filmmaking that looks at a dysfunctional society with a centripetal and critical eye — this family constituting a sharp and painful allegory of such a society. Efrat Corem depicts frontally the characters struggling with a deep-seated angst, while he lets the film's absent figures resonate — Ruhi's mother and Dina's husband, the father of the two sons.* (ARNAUD HÉE)

Efrat Corem a étudié le cinéma au Sapir College. Son film de fin d'études, *Your Younger Daughter Rachel*, a été sélectionné à la Cinéfondation en 2007. Depuis 2009, elle est directrice artistique du festival du Film du Sud de Sderot, en charge de la section dédiée au cinéma israélien. *Ben Zaken* est son premier film. *Efrat Corem studied cinema at Sapir College. Her graduate film,* Your younger daughter Rachel *was selected at the Cinéfondation competition in 2007. Since 2009, she is the artistic director of the Cinema South Film Festival in Sderot, in charge of the Israeli cinema section.* Ben Zaken *is her debut film.*



BIENVENUE À MADAGASCAR

FRANSSOU PRENANT

DOC. / 2015 / FRANCE / 102 MIN. / COUL.

AVEC WITH Franssou PRENANT
IMAGE PHOTOGRAPHY Franssou PRENANT
SON SOUND Franssou PRENANT, Jérôme AYASSE, Myriam RENÉ
PRODUCTION Survivance et Vie des Hauts production Sophie DE HIJES
CONTACT Sophie DE HIJES
sophie.dehijes@gmail.com

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

La voix de Franssou Prenant, puis d'autres, d'âges, de timbres et d'accents multiples. Ces voix se succèdent, parfois s'entrelacent. Jamais incarnées par des corps à l'écran, on est en présence d'une polyphonie dont Alger est l'énonciatrice. Ce chœur urbain dialogue avec des images réalisées en Super-8, des prises de notes visuelles dégageant une sensualité profonde ainsi que la grande familiarité de la cinéaste avec les lieux. Paroles, sons et images forment un réseau complexe d'écarts et de correspondances; *Bienvenue à Madagascar* convie à une exploration rêveuse et lucide à travers les temporalités d'une ville qui transpire l'Histoire, ses utopies déçues et ses blessures. Certaines sont encore béantes, d'autres s'ouvrent de nos jours. *Franssou Prenant's voice, followed by that of others—voices of various ages, tones, and accents. The voices succeed one another and sometimes they mingle, yet they are never embodied by beings on the screen. We are here in the presence of a polyphony, whose enunciator is Algiers. This urban choir creates a dialogue with images filmed in Super 8, as a form of visual note-taking, which releases a deep sensuality and denotes the director's great familiarity with the place. Words, sounds, and images create a complex network of gaps and connections.* Welcome to Madagascar *calls for a dreamy and lucid exploration through the temporalities of a city in which History, its disillusioned utopias and its wounds come to light. Some of those wounds are still gaping, while others are opened today.* (AH)

Cinéaste travaillant le Super-8 – *L'Escale de Guinée* (1987), *Paris, mon petit corps est bien las de ce grand monde* (2000) ou *Sous le ciel lumineux de son pays natal* (2002), Franssou Prenant a aussi été scénariste, comédienne et monteuse pour Raymond Depardon, Romain Goupil ou Jacques Kébadian. *Bienvenue à Madagascar* est son 3e long métrage. *Filmmaker working on Super 8–*L'Escale de Guinée *(1987),* Paris, mon petit corps est bien las de ce grand monde *(2000) or* Sous le ciel lumineux de son pays natal *(2002), Franssou Prenant has also been a scriptwriter, actress and editor for Raymond Depardon, Romain Goupil or Jacques Kébadian.* Welcome to Madagascar *is her 3rd feature film.*

CHIGASAKI STORY

3PAKU 4KA 5JINO KANE

TAKUYA MISAWA

FICTION / 2014 / JAPON, THAÏLANDE / 88 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Ena KOSHINO, Kiki SUGINO, Natsuko HORI, Haya NAKAZAKI, Shuntaro YANAGI, Juri FUKUSHIMA, Satoshi NIKAIDO
SCÉNARIO SCRIPT Takuya MISAWA
IMAGE PHOTOGRAPHY Shogo UENO
SON SOUND Rei KOKUBUN
MUSIQUE MUSIC Eiji IWAMOTO
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Wawa cinema
MONTAGE EDITING Daisuke HASEBE
PRODUCTION WA Entertainment Inc.
CONTACT Wa Entertainment, Inc.Kousuke ONO
kousuke@waentertain.com

Une station balnéaire japonaise, à la fin du moins d'août. Une classe d'étudiants en archéologie débarque dans une auberge de jeunesse. Le grand et timide Tomoharu, saisonnier dévoué, est chargé de s'occuper du groupe et de le guider vers des sites locaux. Si sa camarade de classe, la douce Ayako, en pince pour ce cœur qu'il met à l'ouvrage, le sien se porterait plutôt vers Karin, une coquette délurée venue avec sa collègue de travail, l'élégante Maki, pour assister à un enterrement de vie de jeune fille. Tourné dans la maison où Yasujiro Ozu écrivit *Voyage à Tokyo* et *Printemps tardif*, *Chigasaki Story* tisse une trame délicate et colorée de chassés-croisés amoureux, dans les complexes combinatoires desquels les personnages se révèlent progressivement à eux-mêmes. *A Japanese seaside resort at the end of August. A class of archaeology students lands in a youth hostel. The tall and shy Tomoharu, a devoted seasonal worker, is put in charge of taking care of the group and guiding them to the local sites. If his classmate, the sweet Ayako, has fallen for him and his diligent heart, his own heart seems to favour Karin, a trendy and brazen woman who has come to the hostel with her colleague, the elegant Maki, to celebrate a bachelorette party. Filmed in the house where Yasujiro Ozu wrote* Tokyo Story *and* Late Spring, Chigasaki Story *weaves a delicate and colourful narrative filled with love games, the complex combinations of which allow the characters to be progressively revealed to themselves and to each other.* (MATHIEU MACHERET)

Né en 1987, Takuya Misawa étudie actuellement au Japan Film Institute. Il a notamment travaillé sur la production du film *Au revoir l'été* de Koji Fukada. *Chigasaki Story*, son premier film, a été présenté au festival de Rotterdam en 2015. *Born in 1987, Takuya Misawa studies at the Japanese Film Institue. He worked on the production of Koji Fukada's film Hotori no sakuko.* Chigasaki Story, *his first film, was presented at the Rotterdam festival in 2015.*

DANS MA TÊTE UN ROND-POINT

FI RASSI ROND-POINT

HASSEN FERHANI

DOC. / 2015 / ALGÉRIE, FRANCE, QATAR, LIBAN / 100 MIN. / COUL.

AVEC WITH Youcef HOCINE, Ali BEY, Ali et Madame DALILA, Halim, Sadek, Amine
SCÉNARIO SCRIPT Hassen FERHANI
IMAGE PHOTOGRAPHY Hassen FERHANI
SON SOUND Djamel KERKAR, Antoine MORIN
MONTAGE EDITING Myriam AYCAGUER, Narimane MARI, Hassen FERHANI, Corentin DOUCET
PRODUCTION Allers Retours Films, Centrale Electrique - Narimane MARI
CONTACT narimanemari@gmail.com

Dans ma tête un rond-point a pour unité de lieu un abattoir en Algérie, petit théâtre humain où le drame cède souvent la place à la comédie romantique, voire au pur burlesque avec un penchant surréaliste. En prenant le temps de bien connaître les employés, Hassen Ferhani obtient des témoignages d'une profondeur magnifique. De ces deux jeunes hommes qui ne parlent que du grand amour tout en dépeçant des vaches, au vieux sage qui a tellement à partager, le film nous offre de merveilleux personnages de cinéma, et quelques scènes d'anthologie. En filigrane, il dessine aussi un passionnant portrait de l'Algérie contemporaine, ses espoirs contrariés, ses conflits de générations, ses blocages parfois désespérants. L'Algérie qui tourne en rond. *The spatial common denominator of* Roundabout in My Head *is a slaughterhouse in Algeria, a small theatre of humanity, where drama often hands over to romantic comedy, or even to pure burlesque with a touch of surrealism. By taking the time to really get to know the employees, Hassen Ferhani obtains beautifully deep testimonies. From the two young men who speak only of true love while they butcher cows, to the old sage who has so much to share, this film deploys magnificent cinematographic characters, as well as a few classic scenes. Implicitly, the film also draws a fascinating portrait of Algeria today, of its thwarted hopes, its generational conflicts, and its at times discouraging blockages: a portrait of Algeria going round and round in circles.* (LAURENCE REYMOND)

Hassen Ferhani est né à Alger en 1986. En 2006, il réalise son premier court métrage *Les Baies d'Alger*. Puis trois courts documentaires, *Le Vol du 140* (2008), *Afric Hotel* (co-réalisé avec Nabil Djedouani) en 2010 et *Tarzan, Don Quichotte et nous*. *Dans ma tête un rond-point* est son premier long métrage. *Hassen Ferhani was born in Alger in 1986. In 2006, he directed his first short film* Les Baies d'Alger. *Then, two short documentaries* Le Vol du 140 *(2008),* Afric Hotel *(co-directed with Nabil Djedouani) in 2010 and* Tarzan, Don Quichotte et nous. Dans ma tête un rond-point *is his first feature film.*

GOD BLESS THE CHILD

ROBERT MACHOIAN
RODRIGO OJEDA-BECK

FICTION / 2015 / ÉTATS-UNIS / 91 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Harper GRAHAM, Elias GRAHAM, Arri GRAHAM, Ezra GRAHAM, Jonah GRAHAM
SCÉNARIO SCRIPT Robert MACHOIAN, Rebecca GRAHAM
IMAGE PHOTOGRAPHY Robert MACHOIAN
SON SOUND Rodrigo OJEDA-BECK
MONTAGE EDITING Rodrigo OJEDA-BECK
PRODUCTION Hot metal Films - Laura Heberton, Rob Thomas
CONTACT Laura Heberton lheberton@gmail.com

Cinq enfants sont abandonnés par leur mère, livrés à eux-mêmes. L'aînée, une adolescente très maternelle, prend naturellement le relais alors qu'une journée hors du commun commence pour le groupe. À hauteur des protagonistes, la caméra capte avec virtuosité des moments d'intimité rares, ainsi que les multiples traits de l'enfance: jeu sans limite, violence incontrôlée, tendresse maladroite, humeurs cataclysmiques... Sans le filtre des adultes, les enfants se transforment à l'écran en titans, observés dans leur monde à eux, dans leur liberté, soumis uniquement à leurs propres règles. Avec ce geste de cinéma aussi simple que puissant, qui fait résonner souvenirs intimes et images universelles, *God Bless the Child* impose sa sauvage beauté. *Five children are abandoned by their mother and left to their own devices. The elder, a very maternal teenager, naturally takes the reins, as an out of the ordinary day begins for the group. At the height of the protagonists, the camera captures with virtuosity rare moments of intimacy as well as the multiple facets of childhood: limitless play, uncontrollable violence, clumsy tenderness, and cataclysmic moods... Without the filtering presence of adults, the children transform into titans on the screen, observed in their own world, with their own freedom, subjected only to their own rules. A work cinema as simple as it is powerful,* God bless the child *resonates with intimate memories and with universal imagery, as it imposes its savage beauty.* (LR)

Robert Machoian et Rodrigo Ojeda-Beck ont réalisé ensemble le court métrage *Charlie and the Rabbit*, ainsi que leur premier long métrage *Forty Years From Yesterday,* sélectionné à Locarno en 2013. Robert enseigne le cinéma et la photographie à la Brigham Young University à Provo. Rodrigo enseigne le cinéma à la California State University. *Robert Machoian and Rodrigo Ojeda-Beck made their second short film together* Charlie and the Rabbit, *then their first feature* Forty Years From Yesterday, *selected in Locarno in 2013. Robert teaches photography and film in Brigham Young University in Provo. Rodrigo teaches cinematic arts in California State University.*

JOHN FROM

JOÃO NICOLAU

FICTION / 2015 / PORTUGAL, FRANCE / 98 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Julia PALHA, Clara RIEDL, Filipe VARGAS, Adriano LUZ
SCÉNARIO SCRIPT João NICOLAU, Mariana RICARDO
IMAGE PHOTOGRAPHY Mario CASTANHEIRA
SON SOUND Miguel MARTINS
MUSIQUE MUSIC João LOBO
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Bruno DUARTE
MONTAGE EDITING Alessandro COMODIN
PRODUCTION O Som e A Fúria, Luis Urbano - Shellac Sud, Thomas Ordonneau
CONTACT Shellac
programmation@shellac-altern.org

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

Rita, 15 ans, entame un été qui ne s'annonce ni bien ni mal. Elle s'adonne à des bains de soleil sur son balcon qu'elle prend soin d'inonder, et peut compter sur Sara, l'amie avec qui elle partage déambulations diurnes et sorties nocturnes. Mais au Centre communautaire, une exposition photographique sur les Papous chamboule tout et ouvre la voie à de nouveaux possibles. Rita détient la conviction que sa destinée est liée par un fatum avec le curateur, qui n'est autre que son nouveau voisin, un homme d'âge mûr. Variation sur le thème de la jeune fille, *John From* met la banalité du quotidien en tension avec la volonté de le sublimer, ou comment Rita invoquera les puissances de l'imaginaire et du fantasme pour soumettre le réel à ses désirs. *The summer of 15 year old Rita has begun and promises to be neither good nor bad. She dedicates herself to sunbathing on her balcony—a place that she also makes sure to drench with water. And she knows that she can count on Sara, the friend with whom she shares her daytime and night-time meanderings. But, at the Community center, a photography exhibition about the Papuan people turns everything upside down and paves the way for new possibilities. Rita becomes convinced that her destiny is linked by* Fatum *with that of the exhibition's curator, who is none other than her new neighbour, a mature man. As a variation on the theme of the young woman,* John From *creates tensions between the banalities of everyday life and the will to exalt them, while the film asks: how will Rita invoke the powers of imagination and fantasy to submit reality to her desires?* (AH)

Réalisateur et monteur, João Nicolau a présenté tous ses films à Belfort depuis *Rapace* en 2006 (Grand Prix du court métrage ex aequo et Prix du public court métrage) : *Chanson d'amour et de bonne santé* en 2009 (Grand Prix du court métrage), *L'Epée et la Rose*, son premier long métrage en 2010, et *O Dom das lagrimas* en 2012. *Director and editor, João Nicolau presented all of his films in Belfort since* Rapace *in 2006 (Grand Prix Best short film ex aequo and Audience short film award) :* Song of Love and Health *in 2009 (Grand Prix Best short film),* The Sword and the Rose, *his first feature film in 2010 and* O Dom das lagrimas *in 2012.*

KAILI BLUES

LU BIAN YE CAN

BI GAN

FICTION / 2015 / CHINE / 110 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST CHEN Yongzhong, ZHAO Daqing, LUO Feiyang, XIE Lixun, ZENG Shuai, QIN Guangqiuan, YU Shixue, GUO Yue, LIU Linyang, YANG Zuohua
SCÉNARIO SCRIPT BI Gan
IMAGE PHOTOGRAPHY WANG Tianxing
SON SOUND LIANG Kai
MUSIQUE MUSIC LIM Giong
MONTAGE EDITING QIN Yanan
PRODUCTION WANG Zijian, SHAN Zuolong, LI Zhaoyu
CONTACT Capricci - Louise FONTAINE
louise.fontaine@capricci.fr

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

Médecin de profession, Chen Sheng décide d'accomplir les dernières volontés de sa mère décédée. Ce périple de la cité brumeuse de Kaili vers le bourg de Dangmai s'enrichit d'autres missions : la recherche de son neveu, abandonné par un frère fantasque et irresponsable, tandis qu'il doit aussi livrer des effets à l'ancien compagnon d'une vieille dame. Alors que le film s'est déjà engagé avec une grande liberté de ton, la trajectoire initiatique prend un tour impressionniste et surnaturel. Pris en charge par une narration et une mise en scène inventives et audacieuses, le voyage du personnage en lui-même et à travers des temporalités paradoxales ne pose aucune digue entre quotidien et mémoire, présent et passé, réalité et onirisme. *A doctor by trade, Chen Sheng decides to fulfill his departed mother's last wishes. His journey from the misty city of Kaili to the village of Dangmai grows with the weight of other missions: the search for his nephew, abandoned by a whimsical and irresponsible brother, as well as the delivery of an old woman's belongings to her former companion. The film begins with a great freedom of tone, but the initiatory journey takes on an even more impressionistic and supernatural turn. Structured by inventive and audacious narration and directing, the protagonist's journey, which takes place within himself as well as through paradoxical temporalities, does not create any barrier between the everyday and memory, between present and past, or between reality and the world of dreams.* (AH)

Bi Gan est un jeune poète et cinéaste né en 1989 à Kaili, Guizhou, en Chine. Il réalise son premier court métrage *Diamond Sutra* en 2013. *Kaili Blues* est son premier long métrage. Il a été sélectionné à Locarno en 2015. *Bi Gan is a young poet and filmmaker born in 1989 in Kaili, Guizhou, in China. He directed his first short film* Diamond Sutra *in 2013.* Kaili Blues *is his first feature film and was selected at Locarno in 2015.*

SAC LA MORT

EMMANUEL PARRAUD

FICTION / 2015 / FRANCE / 75 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Patrique PLANESSE, Charles-Henri LAMONGE, Nagibe CHADER, Didier IBAO
SCÉNARIO SCRIPT Emmanuel PARRAUD
IMAGE PHOTOGRAPHY Benjamin ECHAZARETTA
SON SOUND Alain ROSENFELD, Tristan PONTECAILLE
MONTAGE EDITING Grégoire PONTECAILLE
PRODUCTION A Vif Cinémas, Spectre productions
CONTACT Lou JOMARON
lou.jomaron@lafabrique-phantom.org

Patrice passe une très mauvaise journée. Non seulement il apprend, de la bouche même du tueur, que son frère a été décapité, mais il se voit dans la foulée expulsé de chez lui. Alors que sa mère réclame vengeance, Patrice voudrait surtout se trouver un toit. Sur une île de la Réunion contemporaine et pourtant emplie des signes d'une société ancienne et mystique, où la sorcellerie et les symboles envahissent le quotidien, Patrice lutte pour ne pas sombrer dans la folie. Emmanuel Parraud nous plonge avec brio dans un territoire de fiction inédit et dans sa langue, le créole. Sans jamais céder au folklore, le film s'appuie sur une fabuleuse galerie de personnages qui semblent tous avancer sur un fil, entre cauchemar et réalité. *Patrice is having a particularly bad day. Not only does he find out, from the killer himself, that his brother has been decapitated, but he is also expelled from his own home. While his mother cries out for vengeance, Patrice would mainly like to find shelter. Set on the Reunion Island of today, a place still crowded with signs of an ancient and mystical society where symbols and witchcraft overwhelm everyday life, Patrice fights to avoid lapsing into madness. Emmanuel Parraud brilliantly immerses us in an unprecedented fictional universe, and he does it in his mother tongue, Creole. Without ever giving into folklore, the film rests on a marvellous range of characters, that all seem to be walking on the edge, between nightmare and reality.* (LR)

Emmanuel Parraud a réalisé plusieurs courts métrages remarqués en festival, notamment *La Statue de la Vierge* et *La Steppe*. Son premier long-métrage, *Avant-poste*, a été présenté à l'ACID à Cannes en 2009. *Sac la mort* est son deuxième long-métrage. *Emmanuel Parraud directed several short films which were noticed in festival, such as* La Statue de la Vierge *and* La Steppe. *His first feature film,* Avant-poste, *was presented at the ACID in Cannes in 2009.* Sac la mort *is his second feature film.*

SELF-PORTRAIT OF A DUTIFUL DAUGHTER

AUTOPORTRETUL UNIE FETE CUMINTI

ANA LUNGU

FICTION / 2015 / ROUMANIE / 81 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Elena POPA, Emilian OPREA, ANDREI ENACHE, Iris SPIRIDON
SCÉNARIO SCRIPT Ana LUNGU
IMAGE PHOTOGRAPHY Silviu STAVILA
MUSIQUE MUSIC Vlad VOINESCU, Filip MURESAN
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Vladimir IGUANU
MONTAGE EDITING Dana BUNESCU
PRODUCTION Mandragora, Vlad Simion
CONTACT Mandragora Raluca Paduraru
raluca@mandragora.ro

Que fait de ses journées une ex-jeune fille rangée, trentenaire roumaine de bonne famille, dont la vie ne ressemblera jamais à celle de Simone de Beauvoir ? Cristiana discute de tout et de rien avec ses amis, trimballe une thèse d'ingénierie qui n'avance pas comme elle le voudrait, entretient une relation sexuelle mais assez peu satisfaisante avec un homme marié et pourrait bien, pourquoi pas, s'acheter un chien, ce dont elle a toujours rêvé. Sous l'apparente banalité des conversations qui charpentent le second film d'Ana Lungu, formée aux côtés de Cristi Puiu, se dressent une poésie existentielle et un humour absurde qui nous rappellent à quel point l'expérience n'est plus quelque chose qu'on acquiert mais qui se délite jour après jour. *What can a former dutiful daughter do of her days, when she is a Romanian woman in her thirties from a good family whose life will never resemble that of Simone de Beauvoir? Cristiana talks about everything and nothing with her friends and lugs around her doctoral thesis in engineering, which is not moving forward as she would like it to. She maintains a sexual yet hardly satisfying relationship with a married man and she might, why not, adopt a dog—something she has always dreamed of doing. Under the seeming banality of the conversations that give structure to this second feature by Ana Lungu (who studied under Cristi Puiu) an existential poetry and an absurd form of humour arise. They remind us that experience is not necessarily something that we acquire, but rather something that falls apart and crumbles away day after day.* (MM)

Ana Lungu est née en 1978 à Bucarest. Elle a étudié la psychologie et le cinéma. Après son diplôme en 2004, elle a notamment travaillé en tant que scripte sur le film de Cristi Puiu, *La Mort de Dante Lazarescu*. Elle a coréalisé avec Ana Szel *The Belly of the Whale*, présenté à Locarno en 2010. *Ana Lungu was born in 1978 in Bucharest. She studied Psychology and Film Directing. After graduating in 2004, she worked as script supervisor for* The Death of Mr. Lazarescu *by Cristi Puiu. Together with Ana Szel, she directed* The Belly of the Whale, *selected in Locarno in 2010.*

TRÊVE

A TIME TO REST

MYRIAM EL HAJJ

DOC. / 2015 / FRANCE / LIBAN / 66 MIN. / COUL.

AVEC WITH Riad EL HAJJ,
Toni ARAMOUNI, Toni KENAA, Joseph EL HAJJ,
SCÉNARIO SCRIPT Myriam EL HAJJ, Laurent ROTH
IMAGE PHOTOGRAPHY Fadi KASSEM
SON SOUND Elia EL HADDAD, Emmanuel ZOUKI
MONTAGE EDITING Anita PEREZ
PRODUCTION Abbout Productions, Inthemood
CONTACT Abbout Productions Renée Awit
renee@abboutproductions.com

Riad, un homme d'âge mûr, tient une boutique d'armes à feu dans un quartier de Beyrouth. Quand il se retrouve avec ses amis, ou qu'il part avec eux à la chasse, c'est souvent pour évoquer leurs souvenirs de la guerre civile dans la milice chrétienne, avec la nostalgie de ce que fut leur jeunesse et une amertume encore tenace pour leurs ennemis d'hier. La réalisatrice Myriam El Hajj construit des images solidement architecturées pour interroger dans la durée, et peut-être comprendre, les origines intimes (Riad est son oncle) d'un bellicisme endémique et d'une violence qui semble devoir ne jamais s'éteindre. Elle maintient le cap d'une position intenable et nourrit le feu des questions qui fâchent, foulant le terrain miné des responsabilités historiques. *Riad, a middle-aged man, holds a firearm shop in a neighbourhood of Beirut. When he meets up with his friends or goes hunting with them, it is often with the aim of evoking together their memories of the civil war fought in the Christian militia. These memories are covered in a nostalgia of their past youth and a tenacious bitterness towards their enemies of yesterday. Director Myriam El Hajj builds solid architectural images that interrogate—and perhaps over time even manage to articulate—the intimate origins (Riad is El Hajj's uncle) of endemic warmongering and violence that never seems to depart. She stays on course, maintaining an untenable position and fuelling the fire of controversial issues, while she traverses the minefield of historical responsibilities.* (MM)

Née en 1983 à Beyrouth, Myriam El Hajj a fait des études de cinéma à l'Université Paris 8. Elle a réalisé deux courts métrages (*Don't Lead Us Into Temptations*, *Je n'ai pas vu la guerre à Beyrouth*) et de nombreuses vidéos. Elle enseigne le cinéma à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts. *Trêve* est son premier long-métrage. *Born in 1983 in Beirut, Myriam El Hajj studied cinéma at Paris 8 University. She directed two short films (*Don't Lead Us Into Temptations, Je n'ai pas vu la guerre à Beyrouth*) and various videos. She teaches cinéma at the Lebanese Fine Arts Academy.* Trêve *is her first feature film.*

WESTERN

BILL ROSS
TURNER ROSS

DOC. / 2015 / ÉTATS-UNIS / 93 MIN. / COUL.

SCÉNARIO SCRIPT Chad FOSTER, Martin WALL, Brylyn WALL
IMAGE PHOTOGRAPHY Bill & Turner ROSS
SON SOUND Lawrence Everson
MUSIQUE MUSIC Casey McAllister
MONTAGE EDITING Bill Ross
PRODUCTION Court 13 Production, Michael Gottwald
CONTACT Jacob GRAHAM-FELSEN
jgfelsen@gmail.com

De part et d'autre du Rio Grande, deux villages, l'un américain nommé Eagle Pass, et l'autre mexicain nommé Piedras Negras, coulent des jours paisibles dans une amitié séculaire. Le maire de longue date Chad Foster, un blanc qui parle parfaitement l'espagnol, veille dignement sur la communauté, jusqu'au jour où des coups de feu échangés dans un réfectoire rappelle tout ce petit monde au trafic de drogue et à la loi des cartels qui sévit de l'autre côté du fleuve. Les frères Turner et Bill Ross (*Tchoupitoulas*) investissent l'imaginaire mythique de la frontière et des grands espaces, dans une écriture documentaire qui lie habilement l'observation sociale à une dramaturgie des plus solides, recueillant les restes d'un paradis sur le point d'être perdu. *On both sides of the Rio Grande stand two villages, one American, called Eagle Pass, and the other Mexican, called Piedras Negras. The two villages have experienced centuries of friendship and peaceful days. Long-time mayor Chad Foster, a white man who speaks perfect Spanish, watches over the community with dignity, until the day when gunshots exchanged in a refectory bring this small world back to the drug trafficking and cartel law that rule over on the other side of the river. The brothers Turner and Bill Ross (*Tchoupitoulas*) invest in the mythical imaginary of the border and of wide open spaces, through a form of documentary writing that astutely ties together social observation and a solid dramaturgy, while collecting the leftovers of a paradise on the verge of being lost.* **(MM)**

Les frères Bill et Turner Ross réalisent des films documentaires ensemble. Leur premier film, *45365*, a remporté le Grand Prix du meilleur documentaire à SXSW en 2009. Ils ont ensuite réalisé *Tchoupitoulas*, également présenté à Austin en 2012, et *Western*, qui a remporté un prix spécial à Sundance. *Bill and Turner Ross are brothers who work in tandem as documentary filmmakers. Their first feature,* 45365, *won the 2009 SXSW Grand Jury award for Best Documentary Feature. Then, they have directed* Tchoupitoulas, *presented at SXSW in 2012, and* Western, *which won a Special Jury award at Sundance in 2015.*

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

YO

MATÍAS MEYER

FICTION / 2015 / MEXIQUE, CANADA, SUISSE / 80 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Raúl SILVA, Elizabeth MENDOZA, Ignacio ROJAS, Isis VANESA CORTÉS
SCÉNARIO SCRIPT Matías MEYER, Alexandre AUGER
IMAGE PHOTOGRAPHY Gerardo BARROSO ALCALÁ
SON SOUND Alejandro DE ICAZA, Raúl LOCATELLI
MONTAGE EDITING Galo DURÁN León FELIPE GONZÁLEZ
PRODUCTION LUC la Película S. de R.L., Axolote Cine
CONTACT FiGa Films contact@figafilms.com

L'âme d'un enfant dans un corps adulte et géant, *Yo* est un de ces personnages qui porte en lui un drame en devenir. Coincé dans ce petit restaurant de bord d'autoroute sous la protection de sa mère, maladroit et méprisé, il ne lui reste que ses rêves pour s'évader. Lorsque l'un d'entre eux se réalise, le regard des autres se modifie soudain. *Yo* pourra-t-il enfin vivre sa vie ? Adapté d'une nouvelle de J.M.G. Le Clézio, ce troisième long métrage de Matias Meyer compose une figure du marginal aussi tendre qu'angoissante, en se jouant des codes du thriller, de la tragédie et du conte initiatique. Par la majesté de ses plans fixes, *Yo* nous révèle peut-être avant tout un magnifique portrait de l'innocence impossible. *As a child's soul caught in the gigantic body of an adult,* Yo *is one of those characters that carry drama-in-the-making inside them. Stuck in a small highway restaurant under his mother's protection, clumsy and despised,* Yo's *only escapes are his dreams. When one of them comes true, other people's perceptions of him change at once. Will Yo finally be able to live his life? An adaptation of a short story by J.M.G Le Clézio, Matias Meyer's third feature film gives life to a marginal figure as tender as he is distressing, by defying the codes of the thriller, the tragedy, and the coming of age tale. Through the majesty of its static shots,* Yo *seems to reveal above all else a magnificent portrait of impossible innocence.* **(LR)**

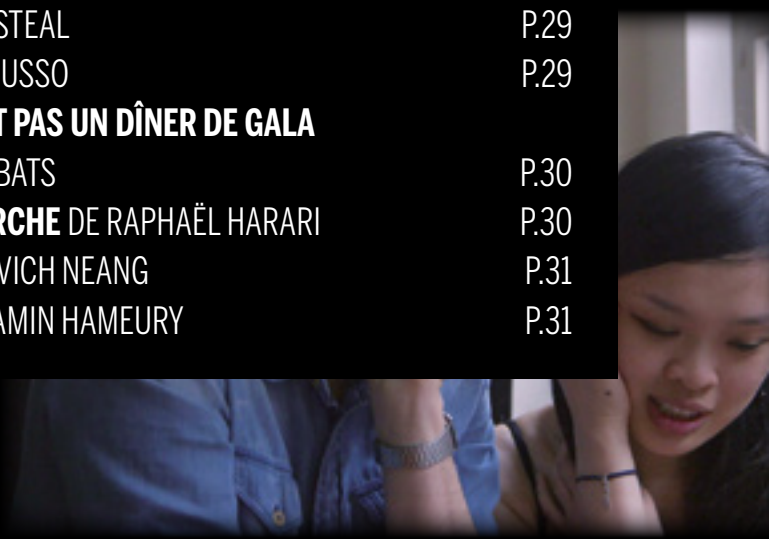
Né à Perpignan en 1979, Matias Meyer a étudié le cinéma à Paris, puis la photographie au Mexique. Il a été l'assistant de Paule Leduc et Arturo Ripstein. Il a terminé ses études au Centro de Capacitacion Cinematografica de Mexico en 2006. Il a réalisé *Wadley*, *The Cramp* et *The Last Christeros*. *Yo* est son troisième long-métrage. *Born in Perpignan in 1979, Matias Meyer studied cinéma in Paris, then photography in Mexico. He used to be the assistant of Paule Leduc and Arturo Ripstein. He finished his studies at the Centro de Capacitacion Cinematografica of Mexico in 2006. He directed* Wadley, The Cramp *and* The Last Christeros. Yo *is his third feature film.*

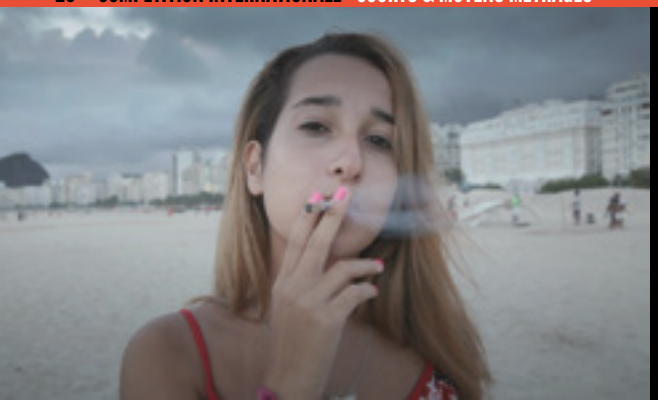
CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

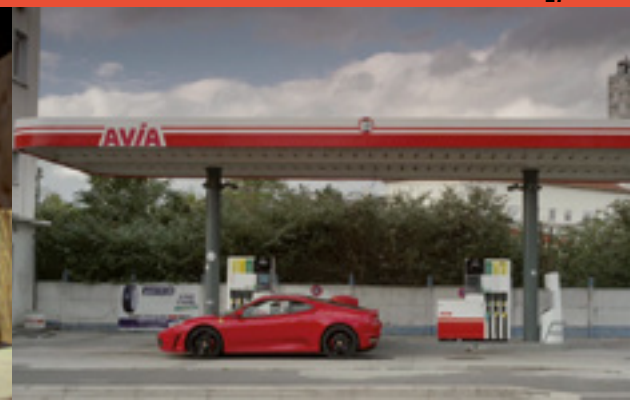
COMPÉTITION INTERNATIONALE

COURTS MÉTRAGES

ANTONIO, LINDO ANTONIO DE ANA MARIA GOMES P.26
BIXIAN DE FRANÇOIS CHANG P.26
COLOPHON DE ALEXANDRE KOBERIDZE P.27
F430 DE YASSINE QNIA P.27
LA FIN D'HOMÈRE DE ZAHRA VARGAS P.28
LOVERS IN A HOTPOT DE ZIMU ZHANG P.28
MONACO DE DAVID EASTEAL P.29
NUEVA VIDA DE KIRO RUSSO P.29
LA RÉVOLUTION N'EST PAS UN DÎNER DE GALA DE YOURI TCHAO-DEBATS P.30
LE SOLEIL NOUS CHERCHE DE RAPHAËL HARARI P.30
THREE WHEELS DE KAVICH NEANG P.31
LES VOISINS DE BENJAMIN HAMEURY P.31







ANTONIO, LINDO ANTONIO

ANTONIO DASHING ANTONIO

ANA MARIA GOMES

DOC. / 2015 / FRANCE / 42 MIN. / COUL.

IMAGE PHOTOGRAPHY Ana Maria GOMES, Lisa PERSSON
SON SOUND Diana MEIRELES, Colin IDIER
MONTAGE EDITING Suzana PEDRO
PRODUCTION Le G.R.E.C
CONTACT Le G.R.E.C Marie-Anne CAMPOS macampos@grec-info.com

Le film tisse le portrait de l'oncle de la réalisatrice parti depuis 50 ans au Brésil. Au fil des ans, il a répété à sa mère qu'il reviendrait... mais un demi-siècle plus tard, elle l'attend toujours. Pourquoi Antonio n'est-il plus jamais retourné au Portugal ? Antonio, Dashing Antonio *is a film about the director's uncle who left Portugal to go to Brazil 50 years ago, at the age of 19 – never to return. Over the years, he kept telling his mother he would come back... but half a century later, she is still waiting. Why did he never return?*

Ana Maria Gomes est une cinéaste franco-portugaise, née en 1982. Diplômée du Fresnoy en 2007, elle s'intéresse particulièrement au rôle de la fiction dans la construction des identités personnelles. *Ana Maria Gomes is a franco-portuguese director, born in 1982. She graduated from Le Fresnoy in 2007. Her work mainly focuses on the fiction part within the personal identities construction.*

BIXIAN

FRANÇOIS CHANG

DOC. / 2015 / FRANCE / 38 MIN. / COUL.

AVEC WITH Yaya, François CHANG, Fanny FAN, Chenze ZAN, Marine CHIU
IMAGE PHOTOGRAPHY Juliette BARRAT
SON SOUND Corvo LEPESANT-LAMARI, Marine CHIU, Grégoire CHAUVOT
MONTAGE EDITING Marine CHIU
PRODUCTION Jessica BARASZ
CONTACT La Fémis Géraldine AMGAR g.amgar@femis.fr

Feiran, un jeune réalisateur chinois souhaitant initialement filmer ses amies faire une partie de spiritisme et s'interroger sur leur rapport aux esprits, livre en fait une chronique sur la vie d'étudiantes chinoises à Paris, les difficultés de leur exil et l'amitié singulière qui les lie. *At the beginning, Feiran, a young Chinese director, wanted to film his friends as they practiced spiritualism, in order to question their relationship with spirits. But he ends up chronicling their life as Chinese students in Paris, the difficulties of their exile, and the unique friendship uniting them.*

Né en Chine, François Chang a étudié le cinéma à l'Université Normale de Pékin, où il réalise un premier long métrage. À Paris depuis 4 ans, il continue ses études à La Fémis tout en préparant son deuxième long métrage. *Born in China, François Chang studied cinema at the Beijing University, where he directed a first feature film. He lives in Paris since 4 years and studies at La Fémis while working on his second film.*

COLOPHON

ALEXANDRE KOBERIDZE

FICTION / 2015 / ALLEMAGNE / 24 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Isabel THIERAUCH, Tim Oliver SCHULTZ
SCÉNARIO SCRIPT Alexandre KOBERIDZE
IMAGE PHOTOGRAPHY Ben BERNHARD
SON SOUND Keto LOGUA
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Julia LAUBE
MONTAGE EDITING Alexandre KOBERIDZE
PRODUCTION Tim Oliver SCHULTZ
CONTACT Deutsche Film und Fernsehakademie Berlin Patrick THÜLIG p.thuelig@dffb.de

Un garçon sur un bateau rencontre une fille sur la berge. *A boy on a boat meets a girl on the bank.*

Alexandre Koberidze est né en 1984 à Tbilissi, Géorgie. Il étudie actuellement le cinéma à la German Film and Television Academy Berlin. *Colophon*, son premier court métrage, a été présenté au festival d'Oberhausen. *Alexandre Koberidze was born in 1984 in Tbilisi, Georgia. He is currently studying cinema at the German Film and Television Academy in Berlin.* Colophon *is his first short film and was presented in Oberhausen.*

F430

YASSINE QNIA

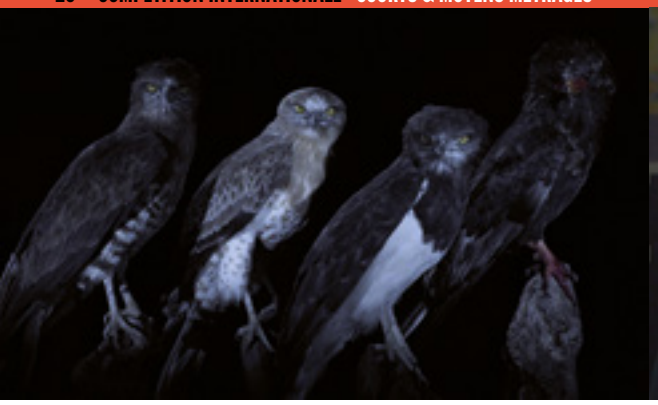
FICTION / 2015 / FRANCE / 22 MIN. / COUL.

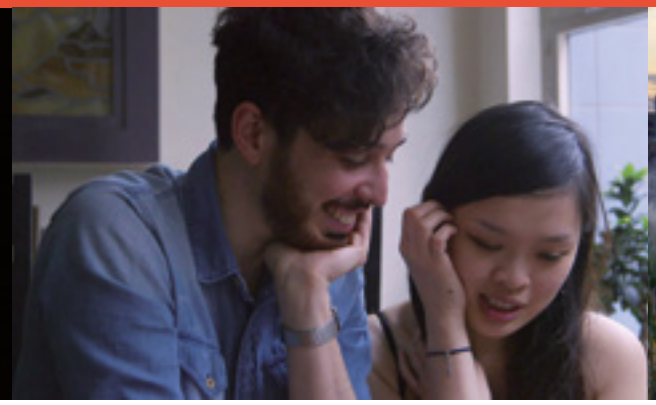
INTERPRÉTATION CAST Harrison MPAYA, Vessale LEZOUACHE, Lourad TRIKI, Hafedh CHALAANE, Yassine HOUICHA, Lahlou BORDJHA
SCÉNARIO SCRIPT Yassine QNIA
IMAGE PHOTOGRAPHY Ernesto GIOLITTI
SON SOUND Clément MALÉO
MONTAGE EDITING Linda ATTAB
PRODUCTION Les Films du Worso
CONTACT Les Films du Worso Christophe BARRAL cbarral@worso.com

Ladhi a de l'argent et veut que ça se sache. Pour ça, il loue une Ferrari et roule dans les rues de son quartier. Il roule, il roule et roule encore pour qu'on le voie. *Ladhi has a lot of money and wants people to know it. This is why he rents a Ferrari and drives on the streets of his neighborhood. He drives, around and around, so people can see him.*

Après un brevet de géomètre topographe, Yassine Qnia a d'abord travaillé sur des chantiers. Il rencontre le cinéma en 2011 en réalisant son premier court métrage *Fais croquer*, puis *Molii* en 2013. *Yassine Qnia has topographer diploma and used to work on construction sites. He started to direct film in 2011 with his first short film* Fais croquer, *then* Molii *in 2013.*

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR





LA FIN D'HOMÈRE

HOMER, A HUNTER'S FATE

ZAHRA VARGAS

DOC. / 2015 / SUISSE / 22 MIN. / COUL.

AVEC WITH Sonja BRUTTIN, Narcisse SEPPEY, Rodolphe BAUER, Daniel et Viviane ROH, Patrick THEYTAZ, Lionel FAVRE, Michel BREGANTI, Jean-Luc DUBOSSON, Ludovic DAYER
SCÉNARIO SCRIPT Zahra VARGAS, Andreas FONTANA
IMAGE PHOTOGRAPHY Masanori OMORI, Mirjam LANDOLT, Matthias STAUB, Zahra VARGAS
SON SOUND Simon Cesar FORCLAZ, Matthias STAUB
MUSIQUE MUSIC Steve BUCHANAN
MONTAGE EDITING Myriam RACHMUTH, Zahra VARGAS
PRODUCTION Louise Productions Vevey - Haute école d'art et de design Genève
CONTACT Zahra VARGAS zahra.vargas@kairosworks.net

Durant une partie de chasse, Homère a abattu par erreur un gypaète barbu, rapace protégé. La vindicte populaire est terrible et le chasseur, persécuté, finit par en mourir... À partir d'un fait divers, cette fable sociale s'immisce dans les rumeurs d'un royaume confiné entre deux barrières de montagnes. *During a hunting expedition, Homer shoots a bearded vulture, a protected bird of prey. Made into a scapegoat, the persecuted hunter ends up dying as a result... Based on a small news item, this social tale creeps into the rumors of a kingdom confined between two mountainous borders.*

Née en 1980, Zahra Vargas a obtenu un Bachelor en Cinéma à la Haute école d'art et de design de Genève et un diplôme de direction de photographie au Sindicato Industria cinematografica argentina à Buenos Aires. *La Fin d'Homère* est son premier film. *Born in 1980, Zahra Vargas completed a BA in Cinema at the University of art and design in Geneva and a Diploma in Film Photography of the Union of Film industry Argentina in Buenos Aires.* Homer, A Hunter is fate *is his first film.*

LOVERS IN A HOTPOT

ZIMU ZHANG

DOC. / 2014 / BELGIQUE, CHINE / 30 MIN. / COUL.

IMAGE PHOTOGRAPHY Zimu ZHANG
SON SOUND Kwinten VAN LAETHEM, Josué FARINA
MUSIQUE MUSIC Keiko ABE, Amber CHEN
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Jasper REYNS
MONTAGE EDITING Zimu ZHANG
PRODUCTION Docnomads
CONTACT Zimu ZHANG zimu_zhang@hotmail.com

À Anvers, un restaurant chinois est peuplé d'amoureux: trois couples, trois générations, trois histoires, trois origines offrent dans ce petit théâtre improvisé une représentation à la fois douce et cruelle des différents stades de l'amour. *A Chinese Hotpot restaurant in Antwerp is full of lovers: three couples, three generations, three stories, and three origins offer, in this improvised theatre, a cruel and sweet representation of the different stages of love.*

Zimu Zhang est diplômée d'un Master en documentaire. Depuis 2014, elle est membre du collectif international de film, « Unlocked Films » et a cofondé Bocut Film. Elle est actuellement membre de China Independent Film Archive. *Lovers in a Hotpot* est son premier court métrage. *Zimu Zhang holds a MA degree in Documentary Directing. Since 2014, she is a member of the international film collective, "Unlocked Films" and co-founded Bocut Film. She's currently a member of China Independent Film Archive.* Lovers in a Hotpot *is her first short film.*

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

MONACO

DAVID ESTEAL

FICTION / 2015 / AUSTRALIE / 13 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Benjamin TAYLOR
SCÉNARIO SCRIPT David EASTEAL
IMAGE PHOTOGRAPHY Germain MCMICKING
SON SOUND Nick BATTERHAM
DÉCORS PRODUCTION DEISGN Zohie CASTELLANO
MONTAGE EDITING Luca CAPPELLI, Peter SCIBERRAS
PRODUCTION David EASTEAL, Asuka SYLVIE
CONTACT David EASTEAL david@easteal.com

Un jeune homme cherche une place d'apprenti dans la lointaine banlieue de Melbourne, où les opportunités sont rares et l'avenir incertain. *A young man searches for an apprenticeship in the outer suburbs of Melbourne where opportunities are limited and the future seems out of reach.*

David Easteal commence à réaliser des films, après des études de droits et de littérature à l'Université de Melbourne. Il a déjà réalisé deux courts métrages : *Ascension* en 2008, et *The Father* en 2011. *David Easteal studied law and literature at the University of Melbourne before starting making films. He has directed two previous shorts:* Ascension *in 2008, and* The Father *in 2011.*

NUEVA VIDA

NEW LIFE

KIRO RUSSO

FICTION / 2015 / ARGENTINE, BOLIVIE / 16 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Teo GUZMAN, Ana COLQUE, Warita GUZMAN
SCÉNARIO SCRIPT Kiro RUSSO
IMAGE PHOTOGRAPHY Pablo PANIAGUA
SON SOUND Pepo RAZZARI
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Eugenia CORTNEY
MONTAGE EDITING Eulogio CUEVAS
PRODUCTION Universidad Del Cine, Socavon Cine
CONTACT Universidad del Cine Mariángela MARTÍNEZ Restrepoucine@ucine.edu.ar

Les mystères, les angoisses, les rêves d'une nouvelle vie. *The mysteries, anxieties, and dreams of a new life.*

Né à La Paz, Kiro Russo a étudié à L'unversidad del Cine à Buenos Aires. Il a réalisé les courts métrages *Enterprisse* (2010) puis *Juku* (2012), sélectionné à Sundance et Grand Prix du court métrage à IndieLisboa. *Born in La Paz, Kiro Russo studied at the Universidad del Cine in Buenos Aires. He directed the shorts* Enterprisse *(2010) and* Juku *(2012), which premiered at Sundance and won the Short Film Grand prize at IndieLisboa.*

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

LA RÉVOLUTION N'EST PAS UN DÎNER DE GALA

THE REVOLUTION ISN'T A GALA BALL

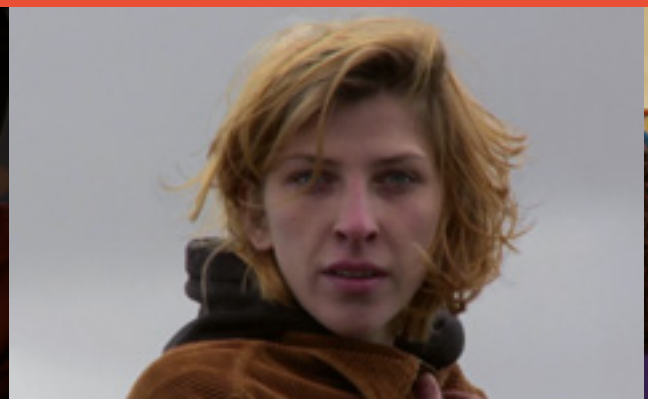
YOURI TCHAO-DEBATS

FICTION / 2015 / FRANCE / 26 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Coralie RUSSIER, Vincente PEREZ
SCÉNARIO SCRIPT Youri TCHAO DEBATS, Thomas PUJOL
IMAGE PHOTOGRAPHY Anais RUALES
SON SOUND Clovis TISSERAND
MUSIQUE MUSIC Victor PRAUD
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Camille BODIN
MONTAGE EDITING Baptiste SAINT DIZIER
PRODUCTION Natacha LE VÉO
CONTACT Les Meutes Films Natacha LE VÉO n.leveo@yahoo.fr

Lola fait du stop sur une aire d'autoroute et rencontre Karim qui accepte de la conduire jusqu'à Paris. Lola aimerait devenir actrice de cinéma. Karim voudrait changer le cours de l'histoire. La révolution se fera avec ou sans eux. *Lola is hitch-hiking on a highway rest area when she meets Karim. He agrees to drive her all the way to Paris. Lola wants to become a film actress. Karim wants to change the course of History. The revolution will happen with or without them.*

Après des études en sociologie et un Master documentaire, Youri intègre la Fémis dans le département montage. *La Révolution n'est pas un dîner de gala* est son premier court-métrage. *After studying sociology and a Master in documentary, Youri enrolled La Fémis in the editing department.* La Révolution n'est pas un dîner de gala *is his first short film.*



LE SOLEIL NOUS CHERCHE

THE SUN IS LOOKING FOR US

RAPHAEL HARARI

FICTION / 2015 / SUISSE / PORTUGAL / 14 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Lisa GERIG, Anne VONÈCHE, Olivier NOUSPIKEL, Astrid GAILLARD, Romain GROBÉTY
SCÉNARIO SCRIPT Matthieu ROUSSELLE, Julie SANDO, Raphaël HARARI
IMAGE PHOTOGRAPHY Julie SANDO
SON SOUND Sergio DA COSTA
MONTAGE EDITING Raphaël HARARI
PRODUCTION Haute Ecole d'Art et de Design Genève
CONTACT raphaelharari@hotmail.com

Jeanne rentre chez sa mère après trois ans d'absence et apprend son décès. Son chemin, parsemé d'agressions extérieures et de rêves réconfortants, lui donnera les forces nécessaires pour se libérer de la figure maternelle en protégeant un jeune homme endormi. *When Jeanne returns home after three years, she discovers that her mother is dead. Her journey, fraught with both attacks from the outside and comforting dreams, will give her the strength she needs to free herself from the mother figure while protecting a young man while he is asleep.*

Né en 1983, Raphaël Harari a obtenu un Bachelor en Cinéma à la Haute école d'art et de design de Genève. Son premier court métrage, *Do you know Akane Okai?* était présenté en compétition à Entrevues en 2014. *Born in 1983, Raphaël Harari holds a Bachelor in cinema from the HEAD in Geneva. His first short film,* Do you know Akane Okai? *was selected in Entrevues in the international competition in 2014.*

CONCOURT POUR EUROCKS ONE+ONE SELECTED FOR

THREE WHEELS

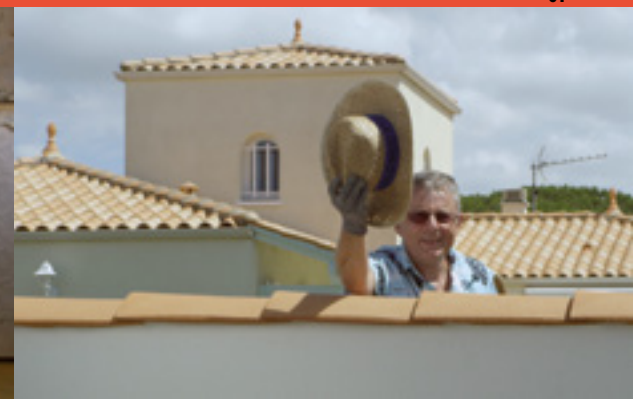
KAVICH NEANG

FICTION / 2015 / CAMBODGE, FRANCE / 20 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Pho PHANNA, Chea KIMHUT, Ly DANAM
SCÉNARIO SCRIPT Kavich NEANG
IMAGE PHOTOGRAPHY Douglas SEOK
SON SOUND Jean-Batiste HAEHL
DÉCORS PRODUCTION DESIGN Dan THEARA, Tith KANITHA
MONTAGE EDITING Kavich NEANG
PRODUCTION Apsara Films, Marine Arrighi de Casanova -Vycky Films,
CONTACT Marine Arrighi DE CASANOVA m.arrighi@apsarafilms.fr

Un soir, Nath, conducteur de tuc-tuc à Phnom Penh, rencontre une femme qui lui rappelle son passé. De retour chez lui, il avoue à sa femme son désir de déménager. Une prise de conscience qui fait émerger entre eux les non-dits liés au règne des Khmers Rouges. *During a lonely night, tuk tuk driver Nath meets a woman who reminds him of his past. When he returns home, he confesses to his wife that he wants to move. This realization will help them reveal unspoken realities of their marriage dating from the Khmer Rouge reign.*

Avant d'obtenir un diplôme de la Limkokwing University of Creative Technology, Kavich Neang a étudié la musique et la danse. En 2010, il réalise un court métrage *A Scale Boy* dans le cadre d'un workshop de documentaire encadré par Rithy Panh. En 2013, il entre à la Asian Film Academy du festival de Busan. *Kavich Neang studied music and dance before being graduated from Limkokwing University of Creative Technology. In 2010, he directed the short* A Scale Boy *in a documentary film workshop led by Rithy Panh. In 2013, he joined the Busan Festival's Asian Film Academy.*



LES VOISINS

THE NEIGHBOURS

BENJAMIN HAMEURY

FICTION / 2014 / FRANCE / 39 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION CAST Jean-Claude et Micheline ROUER, Josiane et Michel LEMOING, Christian et Denise BACHELIER, Denise et André ROUSSIÈS, Huguette REBRIOUX, Claude OZBOLT
SCÉNARIO SCRIPT Benjamin HAMEURY
IMAGE PHOTOGRAPHY Cyrille HUBERT
SON SOUND Pierre DESPRATS, Rémi CARREAU, Romain OZANNE
MUSIQUE MUSIC Pierre DESPRATS, Maxime MARTINOT
MONTAGE EDITING Benjamin HAMEURY
PRODUCTION Collectif COMET, Maxime ROY, Robin FRESSON
CONTACT Collectif COMET Maxime ROY collectif.comet@gmail.com

C'est l'été, un petit quartier résidentiel est submergé par la peur lorsque ses habitants apprennent qu'un cambrioleur s'est évadé de l'île en face de chez eux. Que faire ? Les rues sont larges, les murs sont bas, la chaleur est étouffante et il pourrait être partout. *It's summertime and a little residential neighborhood is plunged into fear when its inhabitants learn that a burglar has escaped from the island facing their village. What can they do? The streets are wide, the walls are low, the heat is punishing and he could be anywhere.*

Après des études à Paris 8, Benjamin Hameury commence à faire des films. Pour le dernier, il décide d'aller sonner chez les voisins de son quartier d'enfance à La Rochelle. Avec eux, il écrit un autre film. *After graduating from Paris 8, Benjamin Hameury started to direct films. For his last film, he decided to ring for his childhood neighborhood's inhabitants in La Rochelle. He is currently writing a new film with them.*

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

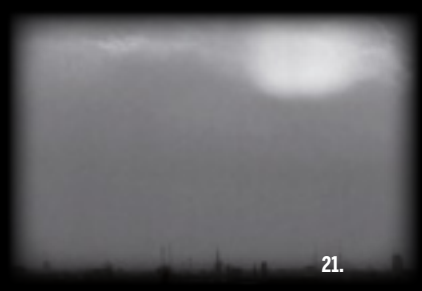
15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

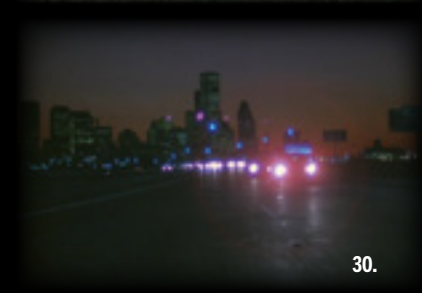
24.

25.

26.

27.

28.

29.

30.

CADAVRE EXQUIS

1. ANDRÉ S. LABARTHE : **L'AGE D'OR** DE LUIS BUÑUEL **P.37 / 2.** IDRISSA OUEDRAOGO : **TOUKI BOUKI** DE DJIBRIL DIOP MAMBETY **P.38 / 3.** CLAIRE SIMON : **LE BOIS DONT LES RÊVES SONT FAITS** DE CLAIRE SIMON **P.39 / 4.** F.J. OSSANG : **L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD** D'ALAIN RESNAIS **P.40 / 5.** NICOLAS PHILIBERT : **EN CONSTRUCCION** DE JOSÉ LUIS GUERIN **P.41 / 6.** JAFAR PANAHI : **VOYAGE À TOKYO** DE YASUJIRO OZU **P.42 / 7.** ABDERRAHMANE SISSAKO : **L'INCONNU DU LAC** D'ALAIN GUIRAUDIE **P.43 / 8.** JOAO PEDRO RODRIGUES : **FIÈVRE SUR ANATAHAN** DE JOSEF VON STERNBERG **P.44 / 9.** JOHN GIANVITO : **GERTRUD** DE CARL THEODOR DREYER **P.45 / 10.** PATRICIA MAZUY : **LE SALAIRE DE LA PEUR** DE HENRI-GEORGES CLOUZOT **P.46 / 11.** JEAN-PAUL CIVEYRAC : **LE DIABLE PROBABLEMENT** DE ROBERT BRESSON **P.47 / 12.** ALEX ROSS PERRY : **LA NEUVIÈME PORTE** DE ROMAN POLANSKI **P.48 / 13.** THOMAS SALVADOR : **BLADE** DE STEPHEN NORRINGTON **P.49 / 14.** PEDRO COSTA : **LA CIBLE PARFAITE** DE JACQUES TOURNEUR **P.50 / 15.** YORGOS LANTHIMOS : **LES PÂTRES DU DÉSORDRE** DE NIKOS PAPATAKIS **P.51 / 16.** SERGE BOZON : **C'ÉTAIT AU MOIS DE MAI** DE MARLEN KHOUTSIEV **P.52 / 17.** YANN GONZALEZ : **LE ROI DES ROSES** DE WERNER SCHROETER **P.53 / 18.** JEAN-CHARLES FITOUSSI : **LE MIROIR** D'ANDREI TARKOVSKI **P.54 / 19.** JOAO NICOLAU : **LA MARQUISE D'O** D'ERIC ROHMER **P.55 / 20.** JOSÉ LUIS GUERIN : **FAUST, UNE LÉGENDE ALLEMANDE** DE F.W MURNAU **P.56 / 21.** DOMINIQUE MARCHAIS : **LES AILES DU DÉSIR** DE WIM WENDERS **P.57 / 22.** RADU JUDE : **NEWS FROM HOME** DE CHANTAL AKERMAN **P.58 / 23.** SÉBASTIEN LIFSHITZ : **LES OISEAUX** D' ALFRED HITCHCOCK **P.59 / 24.** JEAN-CLAUDE ROUSSEAU : **DERNIER CAPRICE** DE YASUJIRO OZU **P.60 / 25.** MIGUEL GOMES : **L'HOMME TRANQUILLE** DE JOHN FORD **P.61 / 26.** CLÉMENT COGITORE : **TOUTES LES NUITS D'EUGÈNE GREEN P.62 / 27.** ALAIN GOMIS : **LA VIE DE BOHÈME** D'AKI KAURISMAKI **P.63 / 28.** JACQUES NOLOT : **CAMILLE CLAUDEL, 1915** DE BRUNO DUMONT **P.64 / 29.** ARNAUD ET JEAN-MARIE LARRIEU : **LA PRISONNIÈRE DU DÉSERT** DE JOHN FORD **P.65 / 30.** LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE : **PARIS, TEXAS** DE WIM WENDERS **P.66**

SPÉCIALE 30E EXQUISES ESQUISSES

«L'aiguisement des sens de l'artiste — aiguisement qu'il doit accroître par tous les moyens — lui permet aussi de révéler à la conscience collective ce qui doit être et ce qui sera. L'œuvre d'art n'est valable qu'autant que passent en elle les reflets tremblants du futur»

ANDRÉ BRETON, *Position politique du surréalisme*, 1935

Entrevues fête cette année sa trentième édition. Tout anniversaire est une invitation à reparcourir les années écoulées et ce regard rétrospectif nous renseigne sur deux points.

D'une part, le risque que prend le festival chaque année de parier sur des jeunes cinéastes par définition inconnus puisqu'il s'agit de leurs premières œuvres (les courts métrages sont parfois des films d'étude, réalisés dans le cadre d'une école de cinéma) est largement récompensé par la carrière de certains d'entre eux — à commencer par la récompense suprême: la Palme d'or pour Laurent Cantet avec *Entre les murs* en 2008, quinze ans après avoir reçu des mains de Bernadette Lafont le Grand prix du court métrage d'Entrevues pour son premier film *Tous à la manif*. Les exemples sont nombreux: citons, pour la seule année écoulée, Miguel Gomes (choisi pour représenter le Portugal aux Oscars 2016 avec *Les Mille et une Nuits*), Abderrahmane Sissako (sept Césars en 2015 dont celui du Meilleur film pour *Timbuktu*), Yorgos Lanthimos (Prix du Jury au festival de Cannes 2015 avec *The Lobster*), Jafar Panahi (Grand Prix de la Berlinale 2015 avec Taxi Téhéran) ou Pedro Costa (Léopard d'or à Locarno avec *Cavalo Dinheiro* en 2014)... La liste est longue, et très impressionnante.

Nous avons mentionné les cinéastes dont la reconnaissance officielle crédite rétrospectivement Entrevues d'un geste visionnaire, mais d'autres œuvres très importantes se cachent au gré des sélections. Par exemple, en 1986, *Um Adeus português* de João Botelho, Grand Prix du long métrage étranger ou en 1991, *L'Escale de Guinée* de Franssou Prenant, qui revient en compétition cette année avec son nouveau film, et des dizaines d'autres... Tous ces cinéastes, chacun dans leur genre, sont des chercheurs: des artistes qui réfléchissent à la forme que prendra leur regard sur le monde et ce, dès leurs premiers courts métrages. La reconnaissance et la compréhension de ce geste sont le fondement même de la ligne éditoriale de la compétition internationale d'Entrevues depuis 30 ans.

D'autre part, la somme de tous ces films dresse le portrait en creux d'une personnalité: celle du Festival Entrevues, « Belfort » pour les intimes et les professionnels. Une personnalité généreuse, courageuse, éclectique et fidèle.

Alors comment témoigner de cette personnalité et de son histoire ? Comment l'exprimer sous forme de programmation anniversaire ?

CADAVRE EXQUIS

L'idée d'un cadavre exquis rassemblant 30 cinéastes sélectionnés en compétition au cours des 30 années précédentes s'est peu à peu imposée, partant du principe que la personnalité est peut-être la somme de l'expérience et de l'inconscient et que cette programmation relierait idéalement les deux pôles d'attraction du festival: le futur et le passé du cinéma.

Sur le principe du célèbre jeu surréaliste, voilà le message que chaque cinéaste a reçu:

> Vous trouverez en pièce jointe de ce mail le dernier photogramme d'un film choisi par un autre cinéaste. À partir de cette image, selon ce qu'elle vous évoque, vous devez penser à un film sans trop y réfléchir, dans l'esprit de Buñuel et Dali lorsqu'ils écrivaient le scénario du *Chien andalou*:
>
> *«Nous travaillions en accueillant les premières images qui nous venaient à l'esprit et nous rejetions systématiquement tout ce qui pouvait venir de la culture ou de l'éducation. Il fallait que ce soient des images qui nous surprennent et qui soient acceptées sans discussion.»*[1]
>
> Nous enverrons ensuite le dernier photogramme du film que vous avez choisi à un autre cinéaste... etc.

Par qui commencer ? Une évidence: André S. Labarthe. Compagnon de travail et d'esprit du festival et de Janine Bazin, il en représente parfaitement la mémoire, mais aussi la modernité. Pour lancer le jeu, comme un coup de hasard, Labarthe a choisi un film surréaliste, un film résistant, poète, frondeur, insolent et rageur: *L'Âge d'or* de Luis Buñuel – évidemment.

THE END

En littérature, les incipits célèbres ne manquent pas; nous en connaissons certains par cœur des années après les avoir lus: « La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide », « Aujourd'hui, maman est morte. » Mais nous souvenons-nous des derniers mots *d'Aurélien* ou de *L'Étranger* ?

Le final des films connaît un sort plus heureux: le nombre de fins célèbres ne manquent pas — témoin la fortune jamais démentie de l'expression « *The End* », mais le DERNIER plan ?

Il diffère souvent de la fin, de la séquence émotionnelle signifiante que nous avons en tête. Nous nous souvenons plus du veuf qui s'évente en craignant la solitude qui l'attend à la fin de *Voyage à Tokyo* d'Ozu (film choisi par Jafar Panahi), que du bateau à moteur dont le son accompagne sa méditation résignée et qui dérive paisiblement le long de la rivière jusqu'au générique de fin.

Pourtant, la toute dernière image, au même titre que la première, a forcément une valeur particulière pour un cinéaste. Elles se font d'ailleurs parfois écho, comme dans *Voyage à Tokyo* (le bateau traverse aussi le premier plan du film) ou le soleil éblouissant, plein cadre, qui ouvre et ferme *Les Pâtres du désordre* de Nicos Papatakis.

En isolant avec ce cadavre exquis les derniers plans des films, nous invitons à les regarder dans leur unicité picturale. Par quelle image un réalisateur choisit-il de conclure son film ? Avec ses personnages ? Avec ses lieux ?

Assez peu de figures humaines dans les films choisis: l'abstraction paysagère, ou tout du moins spatiale (une rue, une porte, une maison), semble être une fin « naturelle » pour beaucoup de cinéastes. Peut-être l'inanimé est-il la meilleure conclusion aux tempêtes émotionnelles mises en scène par les films (*Gertrud*, *Le Diable probablement*).

La succession hasardeuse des derniers plans de notre Cadavre exquis se fait parfois histoire: la divinité de l'amour (*La Marquise d'O*) appelle l'ange (*Faust*) qui habite le ciel dominant une ville (*Les Ailes du désir*), ce ciel est traversé d'oiseaux (*News from Home*), ces oiseaux envahissent la ville (*The Birds*) et finissent pas se poser sur les tombes des humains disparus (*Dernier caprice*).

D'autres images forment des rimes: choisi par Nicolas Philibert, *En construccion* de José Luis Guerin finit sur un couple et, par un hasard qui ne peut être qu'objectif, l'image que

1. *Conversations avec Luis Buñuel*, Tomas Pérez Turrent et José de la Colina – éd. Cahiers du cinéma, 1993.

Guerin a lui-même reçue par la suite est celle de deux amants, le couple enlacé de la *Marquise d'O* qui résonne à son tour avec celui de *L'Homme tranquille*. On remarquera d'ailleurs que les deux films de John Ford, *L'Homme tranquille* et *La Prisonnière du désert*, ont la même fin: un John Wayne (avec ou sans fille) qui s'éloigne de la caméra pour retourner dans la fiction, en nous laissant devant l'écran. Classique fin hollywoodienne que les modernes inverseront en terminant par des gros plans de visages face caméra (ici Khoutsiev, Norrington, Dumont).

BEAU TRAVAIL

Toute règle, a fortiori surréaliste, étant faite pour être transgressée, certains cinéastes nous ont répondu, de façon très godardienne, non par du texte, mais par une image – pas nécessairement la dernière du film en question. C'est le cas de Jafar Panahi, qui en recevant l'image du garçon portant une jeune fille dans une rue de Barcelone nous a renvoyé celle du vieux couple de *Voyage à Tokyo*, dos au spectateur, tourné vers l'avenir (lecture occidentale de gauche à droite) — avenir sans doute très limité par leur âge, mais en même temps, avenir infini de leur compagnonnage amoureux.

C'est aussi le cas de Claire Simon, qui nous a répondu en plein montage de son nouveau film, *Le Bois dont les rêves sont faits*, par une image tout naturellement tirée de celui-ci: aux vaches du western africain de Djibril Diop Mambety répondent les hordes de chiens en laisse du Bois de Vincennes.

30 ANS APRÈS

Ces cinéastes au travail, nous les retrouvons aussi dans la section « 30 ans après », consacrée à l'actualité des cinéastes passés par Entrevues. À travers 11 films, présentés en avant premières ou pour la première fois en France, nous retrouvons l'insolence et le goût du risque encore et toujours à l'œuvre chez ces cinéastes: la grivoiserie séditieuse des frères Larrieu (*21 Nuits avec Pattie*), les délicates interrogations politiques chantées et dansées de Serge Bozon et Julie Desprairies (déjà chorégraphe de *Mods*), les dix années de happening politique du personnage de Soufiane Adel (*Vincent V.*), les complexes jeux de miroir formels et sentimentaux de José Luis Guerin (*L'Académie des muses*) ou le deuxième long métrage de João Nicolau, jeune cinéaste portugais dont tous les films furent présentés à Belfort (dont *Chanson d'amour et de bonne santé*, Grand Prix du court métrage en 2009), sélectionné en compétition internationale cette année.

PORTRAIT CHINOIS

Si Entrevues était 30 plans... Que dessine en fin de compte cette programmation ? Que révèle-t-elle de l'inconscient du festival ? Avant tout, il faut bien l'admettre, un certain esprit de sérieux ! Les cinéastes qui ont joué se sont en quelque sorte fait « représenter » par leurs maîtres, par les cinéastes qu'ils admirent, et si les chef d'œuvres foisonnent donc, ils ne regardent pas vers la comédie (aucun Chaplin, Lubitsch, Minnelli, Keaton...). Peut-être parce que la comédie est toujours du côté du mouvement, physique ou verbal, et que l'image fixe reçue invite fatalement à une certaine immobilité ?

C'est à une Histoire du cinéma à la fois subjective et objective, qui va des vampires de la série B d'action (*Blade*) aux réflexions métaphysique de Tarkovski (*Le Miroir*), qui fait cohabiter les grandes figures tutélaires de la cinéphilie (John Ford et Yasujiro Ozu, deux films chacun) et les représentants de l'avant-garde (Chantal Akerman, Werner Schroeter), les chercheurs d'hier (Alain Resnais) et ceux d'aujourd'hui (Alain Guiraudie), que nous convie ce cadavre exquis. Cet ensemble réfléchit — comme un miroir, comme une pensée — l'imaginaire des cinéastes, leur cinéphilie et à travers eux, l'histoire du festival.

Entrevues est l'un des plus beaux festivals que l'on puisse imaginer et la ligne qu'il trace entre le passé et le futur célèbre le vrai temps du cinéma : le présent.

LILI HINSTIN

L'ÂGE D'OR

UN FILM CHOISI PAR
ANDRÉ S. LABARTHE

André S. Labarthe est critique, réalisateur et producteur. Compagnon de route de Janine Bazin, ils fondent ensemble la célèbre collection *Cinéastes de notre temps*, dont le premier épisode, consacré à Luis Buñuel, a été diffusé en 1964, et qui devient en 1989, *Cinéma, de notre temps*. André S. Labarthe a réalisé plus de cent films et deux rétrospectives lui ont été dédiées à Entrevues, en 1995 et en 2003.

Désormais, on le sait, il est possible de considérer *L'Âge d'or*, le film de Salvador Dali et Luis Buñuel, comme un immense et éblouissant cadavre exquis cinématographique. Et peut-être le seul (et je n'oublie pas Carmelo Bene). Tout est là, en effet : le rêve, l'écriture automatique, le collage et, par-dessus tout, le hasard. Quoi d'étonnant à ce qu'aujourd'hui il soit tenu pour le point de départ et le point d'arrivée d'un mode de programmation qui remette en jeu la manière dont les films s'articulent entre eux au sein des multiples histoires du cinéma que nous connaissons ?
ANDRÉ S. LABARTHE

UN FILM DE
LUIS BUÑUEL

FICTION / 1930 / FRANCE / 63 MIN. / N&B

« Un film d'amour fou, une poussée irrésistible qui jette l'un vers l'autre, quelles que soient les circonstances, un homme et une femme qui ne peuvent jamais s'unir. »
LUIS BUÑUEL

INTERPRÉTATION Lya LYS, Gaston MODOT, Max ERNST, Pierre PRÉVERT, Pancho COSSIO
SCÉNARIO Luis BUÑUEL, Salvador DALI
IMAGE Albert DUVERGER
SON Peter PAUL BRAUER
MONTAGE Luis BUÑUEL
MUSIQUE Georges VAN PARYS, Felix MENDELSSOHN, Wolfgang AMADEUS MOZART, Ludwig VAN BEETHOVEN, Claude DEBUSSY, Richard WAGNER
DÉCORS Pierre SCHILDKNECHT
PRODUCTION Charles DE NOAILLES, Marie-Laure DE NOAILLES

AVANT-PREMIÈRE

TOUKI BOUKI

UN FILM CHOISI PAR
IDRISSA OUEDRAOGO

Idrissa Ouedraogo est un réalisateur burkinabè. Présenté à Entrevues en 1987, son premier long métrage *Yam Daabo* reçoit le Prix Georges Sadoul. Ses dix longs métrages ont obtenu de nombreux prix, dont l'Ours d'argent à Berlin (*Samba Traoré*, 1992), le Prix de la critique (*Yaaba*, 1988) et le Grand Prix du Jury (*Tilaï*, 1990) au festival de Cannes.

On a brisé la croix-totem d'un autre monde pour laisser entrer le désordre. Rien n'a changé. Qu'est-ce qui a changé ? *Touki Bouki* s'est paré de peintures de guerre puis a longuement poussé son cri — ce cri strident des ironies désespérées, des révoltes aussi sûres d'elles, de leur justesse, de leur nécessité — que de leur inéluctable fin. Le cri résonne encore, jusqu'à Bobo-Dioulasso... Mory et Anta, Poiccard et Patricia, Bowie et Keechie, tout le monde a besoin d'un totem à brandir et d'une voiture-bélier pour traverser le monde... Qu'est-ce qui a changé ? Rien n'a changé. Je ne crois pas que *Touki Bouki* était en avance, comme on le dit souvent des films qui se parent moins vite que nous de cheveux blancs et de rides profondes. Ce sont plutôt nombre d'images d'aujourd'hui qui sont en retard. Les bateaux continuent de traverser, l'argent de circuler, et le temps ne passe pas. Mais *Touki Bouki* a laissé derrière lui, dessiné par les traces éparses de la mobylette à cornes, le visage d'une rébellion qui, un jour... Qu'est-ce que ça changera ?
IDRISSA OUEDRAOGO et GAEL TEICHER

UN FILM DE
DJIBRIL DIOP MAMBÉTY

FICTION / 1973 / SÉNÉGAL / 85 MIN. / COUL. / VOSTF

À Dakar, où il est venu vendre son troupeau, un berger rencontre une étudiante. Tous deux rêvent de se rendre à Paris et tous les moyens leur sont bons pour se procurer l'argent du voyage.

INTERPRÉTATION AI DEMBA, Dieynaba DIENG, Assane FAYE, Robbie LAWSON, Magoné N'DIAYE
SCÉNARIO Djibril DIOP MAMBÉTY
IMAGE Pap SAMBA SOW
SON EI HADJ M'BOW
DÉCORS Aziz DIOP MAMBETY
PRODUCTION Cinégrit

VERSION RESTAURÉE PAR
THE FILM FOUNDATION / WORLD CINEMA PROJECT

LE BOIS DONT LES RÊVES SONT FAITS

UN FILM CHOISI PAR
CLAIRE SIMON

En 1988, Claire Simon reçoit le Grand Prix du court métrage à Belfort pour *La Police* et en 2000, le Grand Prix du long métrage français pour *Ça c'est vraiment toi*. Parmi ses films documentaires, *Les Patients*, *Récréations* ou *Coûte que coûte* sont primés dans de nombreux festivals. Les fictions *Sinon oui*, *Ça brûle* et *Les Bureaux de Dieu* sont présentées à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes et *Mimi* à la Berlinale en 2003.

J'ai reçu une image où des vaches avec de belles cornes s'avançaient en troupeau dans une lumière éblouissante de chaleur et de poussière, j'imaginais la présence d'un berger sans le voir, j'étais sûre que cela se passait en Afrique et j'ai même cru reconnaître un film de Ouedraogo. Du coup j'ai eu envie de répondre avec une autre image d'animaux. Animaux habitants de la mégalopole, animaux tels que je les vois ici dans nos vies urbaines. Ici au Bois de Vincennes où la nature artificielle s'emploie à ressembler à la vraie, des promeneurs de chiens travaillent. Ils me font penser à des bergers. Leur troupeau s'étend autour d'eux. En les filmant je revoyais des tasses de thé anglaises ornées de scènes de chasse. Le *gentleman* en veste rouge, bottes et chapeau, sur son cheval fringant... À côté, à pied le fermier tient la meute des chiens surexcités qui vont bientôt courser et déchiqueter le renard, seul animal à être chassé pour être détruit et pas mangé.
CLAIRE SIMON

UN FILM DE
CLAIRE SIMON

DOC. / 2015 / FRANCE, SUISSE / 144 MIN. / COUL. / VF

Un film documentaire sur la façon dont nous pratiquons le Bien, dont nous parlons sa langue, à l'intérieur d'un des lieux conçu et entretenu pour en être le théâtre : le Bois de Vincennes.

IMAGE Claire SIMON
SON Gabriel HAFNER
MUSIQUE Paolo FRESU
MONTAGE Luc FORVILLE
PRODUCTION Just Sayin' Films, Pio amp; Co, Tipi'mages Productions
DISTRIBUTEUR Sophie DULAC

L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD

UN FILM CHOISI PAR
F.J. OSSANG

F.J. Ossang opère depuis 1976 sur les territoires de l'écriture, de la musique avec *Noise'N'Roll MKB Fraction Provisoire*, et du cinéma. Il a publié à ce jour une quinzaine de livres et réalisé plusieurs longs-métrages dont *Le Trésor des Îles Chiennes* (Grand Prix du long métrage français à Entrevues en 1990), *Docteur Chance* (1998) et *Dharma Guns* (2011). En 2007, il reçoit le Prix Jean Vigo pour *Silencio*.

Des chiens, des enfants, la trouée forestière cheminant jusqu'à l'horizon. Une pensée rapide aurait pu me conduire vers le *Moonraker* de James Bond et la chasse à courre déviée par Michael Lonsdale en chasse à l'homme - une jeune femme fuyant vers les bois avant d'être dévorée par des chiens dobermann. Et puis non: ce fut *L'Année dernière à Marienbad*. Colonnes — chambranle sculpté des portes, enchaînement de portes et de galeries — les salons surchargés d'ornementation d'un autre siècle - comme si l'oreille était très loin du sol et des tapis - lianes de pierre... « *Quand il n'y a pas moyen de s'échapper* ». Un film en 35 mm Noir et Blanc Cinémascope d'Alain Resnais.
F.J. OSSANG

UN FILM DE
ALAIN RESNAIS

FICTION / 1961 / FRANCE, ITALIE / 93 MIN. / N&B / VF

Lors d'une soirée dans un grand hôtel luxueux, un homme rencontre une femme et s'efforce de la faire se souvenir, ou de la persuader, qu'un an auparavant, à Marienbad, elle lui a promis de partir avec lui...

INTERPRÉTATION Giorgio ALBERTAZZI, Delphine SEYRIG, Sacha PITOËFF, Jean LANIER, Françoise SPIRA
SCÉNARIO Alain ROBBE-GRILLET
IMAGE Sacha VIERNY
SON Jean-Claude MARCHETTI, Guy VILLETTE
MUSIQUE Francis SEYRIG
DÉCORS Jacques SAULNIER
MONTAGE Henri COLPI, Jasmine CHASNEY
PRODUCTION Argos Films, Cineriz, Silver Films, Les Films Tamara, Como-Films, Précitel, Société Nouvelle des Films Cormoran, Terra Film, Cinétel

EN CONSTRUCCIÓN

UN FILM CHOISI PAR
NICOLAS PHILIBERT

Nicolas Philibert a réalisé de nombreux films dont *Être et avoir*, immense succès public. Figure majeure du cinéma documentaire, des hommages et des rétrospectives lui sont régulièrement consacrés. *La Ville Louvre* est sélectionné à Entrevues en 1990 et *Le Pays des sourds* reçoit le Grand Prix en 1992, une première pour un documentaire dans l'histoire du festival.

Il y a les cinéastes qui regardent le monde comme s'il était immuable et ceux pour qui, au contraire, il est en perpétuel devenir, en chantier, en « construction ». Pour les uns, l'enjeu du tournage reviendra à jouer la partition prévue et essayant d'en tirer le meilleur, tandis que pour les autres, l'acte de filmer est un processus ouvert, la promesse de quelque chose, une avancée dans l'inconnu mue par la volonté d'emprunter de nouvelles pistes. José-Luis Guerín est de ceux-là, et *En construcción*, un grand film sur le temps où passé, présent et futur ne cessent de se télescoper. Mais c'est aussi un grand film sur les espoirs et les rêves qui habitent les hommes... ou qui les abandonnent. Peu à peu, à mesure que les bétonnières et les pelleteuses remodèlent leur quartier, les habitants, dont les plus fragiles devront bientôt s'exiler, deviennent les porteurs de récits dans lesquels l'imaginaire et le vécu sont étroitement imbriqués... Dans la galaxie des grands cinéastes, du moins parmi ceux qui jouent à faire bouger les lignes, il y a désormais un autre JLG.
NICOLAS PHILIBERT

UN FILM DE
JOSÉ LUIS GUERÍN

DOC. / 2001 / ESPAGNE / 125 MIN. / COUL. / VOSTF

La construction d'un immeuble résidentiel dans le Barrio chino, quartier populaire de Barcelone où vivent travailleurs, immigrés, squatteurs, prostituées et dealers...

IMAGE Alex GAULTIER
SON Amanda VILLAVIEJA
MONTAGE Mertxe ALVAREZ, Nùria ESQUERRA, Catherine ZINS
PRODUCTION Arte France, Ovideo TV, INA

VOYAGE À TOKYO

UN FILM CHOISI PAR
JAFAR PANAHI

Auteur de films critiques sur la société iranienne contemporaine – *Le Cercle*, *Hors jeu* et plus récemment *Taxi Téhéran* (Ours d'or Berlinale 2015), les films de Jafar Panahi sont interdits en Iran, où il est lui même interdit de sortie du territoire. Son premier long métrage *Le Ballon blanc*, récompensé de la Caméra d'or au festival de Cannes en 1995, est présenté en compétition internationale à Entrevues la même année, ainsi que *Le Miroir* en 1997.

Je n'ai pas vu le film que vous m´avez envoyé, mais j'ai senti une longue comorbidité* qui peut continuer jusqu´à la vieillesse !
*être ensemble ou être collés toute la vie

JAFAR PANAHI (commentaire envoyé par email, accompagné de l'image ci-dessus de *Voyage à Tokyo* de Yasujiro Ozu)

UN FILM DE
YASUJIRO OZU
TOKYO MONOGATARI

FICTION / 1953 / JAPON / 136 MIN. / N&B / VOSTF

Un couple de personnes âgées rend visite à ses enfants à Tokyo. D'abord reçus avec les égards qui leur sont dus, les parents deviennent bientôt dérangeants dans la vie quotidienne.

INTERPRÉTATION Chishu RYU, Chieko HIGASHIYAMA, So YAMAMURA, Kuniko MIYAKE, Zen MURASE
SCÉNARIO Yasujiro OZU, Kogo NODA
IMAGE Yuharu ATSUTA
SON Yoshisaburo SENO
MUSIQUE Kojun SAITO
DÉCORS Setsutaro MORIYA
MONTAGE Yoshiyasu HAMAMURA
PRODUCTION Shochiku Company

CECI N'EST PAS LA DERNIÈRE IMAGE DE *VOYAGE À TOKYO*, MAIS UNE IMAGE DU FILM ENVOYÉE PAR JAFAR PANAHI EN RÉPONSE AU JEU.

L'INCONNU DU LAC

UN FILM CHOISI PAR
ABDERRAHMANE SISSAKO

Réalisateur et producteur mauritanien, Abderrahmane Sissako a étudié le cinéma au VGIK à Moscou. En 1993, son deuxième court métrage, *Octobre*, est présenté à Un Certain regard à Cannes et remporte le Grand Prix du court métrage à Entrevues. Il s'installe en France peu après et tourne *La Vie sur Terre* qui reçoit en 1998 la Mention Spéciale du Prix du long métrage français à Belfort. Il a réalisé depuis trois longs métrages dont *Bamako* (2006) et récemment *Timbuktu* (2014) couronné de sept Césars, dont celui du Meilleur film.

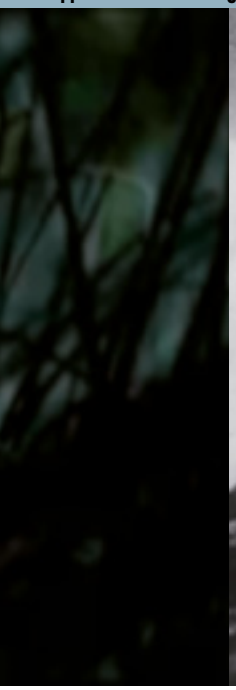
Dans *L'Inconnu du Lac*, je voulais me coltiner vraiment à ce que c´est que d´avoir quelqu´un dans la peau : jusqu´où ça peut aller ? Du coup, je suis parti d´un monde que je connais très bien, pour en tirer tous les fils qui m´intéressent: le soleil, l´eau, la forêt, des éléments érotiques forts et lyriques en quelque sorte. Et puis l´amour, la passion, c´est la grandeur des sentiments mais c´est surtout le sexe. Je voulais m´y confronter réellement, d´une manière différente, en faisant se côtoyer, au sein de mêmes séquences, à la fois l´émotion amoureuse et l´obscénité du sexe, sans opposer, comme on le fait souvent, la noblesse des sentiments d´un côté, et le fonctionnement trivial des organes de l´autre. Ça demandait aussi une plus forte implication des comédiens et la question s´est vite posée de savoir jusqu´où ils iraient... Mais aussi jusqu´où je désirais vraiment les emmener.
ALAIN GUIRAUDIE (propos recueillis par Hélène Frappat, dossier de presse du film)

UN FILM DE
ALAIN GUIRAUDIE

FICTION / 2013 / FRANCE / 97 MIN. / COUL. / VOSTA

L'été. Un lieu de drague pour hommes, caché au bord d'un lac. Franck tombe amoureux de Michel. Un homme beau, puissant et mortellement dangereux. Franck le sait, mais il veut vivre cette passion.

INTERPRÉTATION Pierre DELADONCHAMPS, Christophe PAOU, Patrick D'ASSUMÇAO, Jérôme CHAPPATTE, Matthieu VERVISCH
SCÉNARIO Alain GUIRAUDIE
IMAGE Claire MATHON
SON Philippe GRIVEL, Nathalie VIDAL
MONTAGE Jean-Christophe HYM
PRODUCTION Les Films du Worso, Arte France Cinéma, M141 Productions, Films de Force Majeure



FIÈVRE SUR ANATAHAN

UN FILM CHOISI PAR
JOÃO PEDRO RODRIGUES

Joao Pedro Rodrigues remporte le Grand Prix du long métrage en 2000, pour son premier long métrage et sa toute première sélection à Entrevues avec *O Fantasma*. Il revient en 2005 pour *Odete* (Quinzaine des Réalisateurs), et en 2007 avec *China, China*, coréalisé avec Joao Rui Guerra de Mata et qui obtient à la fois le Grand Prix du court métrage étranger et le Prix du public du court métrage.

Qui est cet homme qui épie derrière la végétation, dans l'ombre ? De quel côté regarde-t-il ? Que voit-il ? Est-il asiatique ? Africain ? Où sommes-nous ? Est-ce le jour ou la nuit ? Se cache-t-il ? A-t-il peur ? Voilà quelques-unes des questions qui me sont venues à l'esprit la première fois que j'ai regardé cette image du film choisi par Abderrahmane Sissako. La dernière image d'un film. Quel film ? La dernière image d'un film pourrait-elle raconter tout le film ? À la dernière image de *The Saga of Anatahan* (1953) de Josef von Sternberg, nous voyons un gros plan d'une femme auquel se superpose une montagne, une île, parce que cette femme-montagne est une île : « *We now sighted Anatahan, a jungle rock that stood high out of the sleeping waters*[1] », dit Sternberg, narrateur de son dernier film, la seule voix que nous comprenions, à moins de comprendre le japonais.

LIRE LA SUITE P.67

JOÃO PEDRO RODRIGUES (trad. Bernard Eisenschitz)

1. « Nous aperçûmes Anatahan, une jungle rocheuse surgie des eaux dormantes. »

UN FILM DE
JOSEPH VON STERNBERG
THE SAGA OF ANATAHAN

FICTION / 1953 / JAPON / 92 MIN. / N&B / VOSTF

En juin 1944, des marins japonais, survivants d'un convoi de ravitaillement attaqué par un avion américain, se réfugient sur l'île d'Anatahan. Or, l'île est habitée par un couple de Japonais, dont Keiko, la femme, est l'objet de toutes les convoitises...

INTERPRÉTATION Akemi NEGISHI, Tadashi SUGANUMA, Kisaburo SAWAMURA, Shoji NAKAYAMA, Jun FUJIKAWA
SCÉNARIO Joseph VON STERNBERG, d'après le livre « Anatahan » de Michiro MARUYAMA
IMAGE Joseph VON STERNBERG
SON Hisashi KASE
MUSIQUE Akira IFUKUBE
DÉCORS Takashi KONO
MONTAGE Mitsuzo MIYATA
PRODUCTION Daïwa Productions

GERTRUD

UN FILM CHOISI PAR
JOHN GIANVITO

Né à New York, John Gianvito est à la fois cinéaste, professeur, critique et curateur.Ses films, aux frontières de la fiction et du documentaire, ont été présentés dans de nombreux festivals internationaux. À Entrevues, *The Mad Song of Fernanda Hussein* a été sélectionné en compétition internationale en 2001 et *Profit Motive and the Whispering Wind* a reçu en 2007 le Grand Prix du long métrage documentaire.

J'ignorais de quel film provenait l'image sélectionnée par João Pedro Rodrigues, mais lorsque je me suis assis devant elle, ce qui s'en est dégagé était un sens de l'onirique, une femme regardant à l'intérieur d'elle-même mais projetant une force extérieure, une impression de détermination, de solennité. Ces réflexions m'ont fait penser à l'une des héroïnes les plus émouvantes et intransigeantes du cinéma, *Gertrud*, un film qui ne ressemble à ma connaissance à aucun autre, capable de jeter au spectateur compatissant, un sort des plus inhabituels. Comme Ingmar Bergman l'a un jour remarqué, « *Aucun art ne traverse, comme le cinéma, directement notre conscience diurne pour toucher à nos sentiments, au fond de la chambre crépusculaire de notre âme* ». *Gertrud* foule le sol de cette chambre.

JOHN GIANVITO (traduction Naomi Vogt)

UN FILM DE
CARL THEODOR DREYER

FICTION / 1964 / DANEMARK / 119 MIN. / N&B / VOSTF

Au début du siècle à Stockholm, Gertrud, une femme entre deux âges mariée à un avocat, retrouve un poète illustre qu'elle aima et a une aventure avec un jeune compositeur. Retirée dans son village natal, elle fait le bilan de sa vie.

INTERPRÉTATION Nina PENS RODE, Bendt ROTHE, Ebbe RODE, Baard OWE, Axel STROBYE
SCÉNARIO Carl Theodor DREYER, d'après la pièce « Gertrud » de Hjalmar SÖDERBERG
IMAGE Henning BENDTSEN
SON Knud KRISTENSEN
MUSIQUE Jorgen JERSILD
DÉCORS Kai RASCH
MONTAGE Edith SCHLÜSSEL
PRODUCTION Palladium Film

LE SALAIRE DE LA PEUR

UN FILM CHOISI PAR
PATRICIA MAZUY

Patricia Mazuy a débuté sa carrière comme monteuse avec Agnès Varda. Elle a réalisé neuf films, dont *Travolta et moi* (Grand Prix, Prix Gérard Frot-Coutaz à Entrevues 1993). Une rétrospective intégrale de son œuvre a été présentée à Belfort en 2011.

On semble au Danemark avec des gens enfermés dont la liberté est intérieure, ou en prison... Envie de sortir, obligé. En fumiste professionnelle, et par opposition, j´ai pensé au film *Tête de bonze et bras d'acier*, un des films qui m´a marquée dans ma jeunesse et que je cherche à revoir depuis des années! L'idée d´avoir la femme guerrière et son adversaire survolant les nuages de la Chine ancienne dans des combats de kung fu en couleurs rose fuchsia... tout pour compléter cette porte dreyerienne dans le désir de cinéma. La seule copie qui reste n´a pas été autorisée à venir à Belfort. Alors, les montagnes chinoises sont devenues des routes d´Amérique du Sud où le suspense et l´analyse de la lâcheté humaine contribuent à nous faire participer au plus grand film d´action français *ever made*. Une fois que les camions sont partis, pas un plan n´est là sans nécessité absolue. Depuis Friedkin l'a *remaké* en couleur, super bien d´ailleurs, car très différemment, mais la force du Clouzot est la proximité absolue avec le mental des conducteurs. C´est une histoire de survie, prise très au sérieux. Le cinéma donne ça, merci.
PATRICIA MAZUY

UN FILM DE
HENRI-GEORGES CLOUZOT

FICTION / 1953 / FRANCE, ITALIE / 131 MIN. / N&B / VF

Quatre hommes acceptent de véhiculer, au péril de leur vie, un chargement de nitroglycérine sur 500 km de routes défoncées. L'énorme prime de ce «quitte ou double» périlleux est le seul moyen de quitter le village d'Amérique centrale dans lequel ils ont échoué.

INTERPRÉTATION Yves MONTAND, Charles VANEL, Peter VAN EYCK, Dario MORENO, Véra CLOUZOT
SCÉNARIO Henri-Georges CLOUZOT, René WHEELER, d'après le roman « Le Salaire de la peur » de Georges ARNAUD
IMAGE Armand THIRARD
SON William ROBERT SIVEL
MUSIQUE Georges AURIC
MONTAGE Madeleine GUG, Henri RUST
PRODUCTION C.I.C.C - Filmsonor, Vera Film, Fono Roma

LE DIABLE PROBABLEMENT

UN FILM CHOISI PAR
JEAN-PAUL CIVEYRAC

Jean-Paul Civeyrac est un réalisateur français. Son film de fin d'études de la Fémis, *La Vie selon Luc*, a été sélectionné en compétition internationale à Entrevues en 1991. Il a obtenu le Grand Prix du long métrage à deux reprises : en 1999 pour *Les Solitaires* – également récompensé du Prix Gérard Frot-Coutaz – et en 2001 pour *Fantômes*.

Une main, du sang, un ticket de métro. Ce pourrait être la dernière image du *Diable probablement* de Robert Bresson: deux jeunes garçons ont pris le métro, ont marché dans les rues, ont entendu quelques notes de Mozart en passant devant une fenêtre ouverte en rez-de-chaussée, sont allés dans un cimetière, et puis l'un des deux a tué l'autre à sa demande. En 1978, Alain Badiou écrivait que *Le diable probablement* était —je n'invente rien— «*la voie d'extrême droite (...) la voie du suicide prophétique.*» C'était bien sûr ignorer la dialectique, ne voir que le désespoir du héros, et oublier l'énergie, la vitalité, la révolte qui traversent le film: oui, montrer un suicide, ce peut être en même temps exprimer le souhait, ainsi que Bresson l'a déclaré, que «*les jeunes se dressent de toute leur jeunesse contre l'immense entreprise de démolition qui ravage le monde et dont ils auront à payer la note*».
JEAN-PAUL CIVEYRAC

UN FILM DE
ROBERT BRESSON

FICTION / 1977 / FRANCE / 110 MIN. / COUL. / VF

Quatre adolescents forment un petit groupe écologiste révolté par la société industrielle et de consommation. Michel cherche à lutter avec ses modestes moyens, tandis que Charles refuse l'engagement, dégoûté par le monde qui l'entoure.

INTERPRÉTATION Antoine MONNIER, Tina IRISSARI, Henri DE MAUBLANC, Laetitia CARCANO, Régis HANRION
SCÉNARIO Robert BRESSON
IMAGE Pasqualino DE SANTIS
SON Georges PRAT, Jacques MAUMONT
MUSIQUE ORIGINALE Philippe SARDE, Claudio MONTEVERDI
DÉCORS Eric SIMON
MONTAGE Germaine LAMY
PRODUCTION Sunchild Productions, GMF Productions

LA NEUVIÈME PORTE

UN FILM CHOISI PAR
ALEX ROSS PERRY

Diplômé de la Tisch School of the Arts à l'Université de New York, Alex Ross Perry a réalisé quatre films dont *The Color Wheel*, son second long métrage, sélectionné en compétition internationale à Entrevues en 2011. Son dernier film *Queen of Earth*, avec Elisabeth Moss, est sorti en salles en 2015.

La Neuvième porte est un de ces films ludiques et mystérieux, fait par un réalisateur justement réputé pour cela. Injustement dénigré au moment de sa sortie, pâtissant de l'attente d'un «retour à l'horreur» de la part de Polanski, mais sans faire le poids face à *Rosemary's Baby*, l'artificialité du film en a rebuté plus d'un. Pourtant, la séquence finale — la longue route sinueuse menant à la maison dans laquelle le Mal se manifestera définitivement, ou pas — m'a profondément marqué. Tout comme le générique de début, travelling avant infini: un classique chez Polanski, mais pour moi qui faisais pour la première fois l'expérience d'un «nouveau» film de Polanski en salle de cinéma, m'est apparu comme quelque chose d'unique. La durée, la vitesse ininterrompue du défilement du générique, faisant écho à la progression vers le château à la fin. En regardant l'image reçue, je me suis immédiatement souvenu de ce mouvement, du mystère sombre et menaçant que Johnny Depp résout, marchand de livres anciens entraîné dans cet engrenage du mal et du complot.
ALEX ROSS PERRY (traduction Naomi Vogt)

UN FILM DE
ROMAN POLANSKI
THE NINTH GATE

FICTION / 1999 / ÉTATS-UNIS, ESPAGNE / 133 MIN. / COUL. / VOSTF

De New York à Tolède, de Paris à Cintra, Dean Corso, bibliophile averti, va peu à peu décrypter les énigmes d'un livre légendaire et maudit Les Neuf Portes du royaume des ombres*, et découvrir le véritable enjeu de sa mission...*

INTERPRÉTATION Johnny DEPP, Frank LANGELLA, Lena OLIN, Emmanuelle SEIGNER
SCÉNARIO Enrique URBIZU, John BROWNJOHN, Roman POLANSKI, d'après l'œuvre originale d'Arturo PÉREZ-REVERTE
IMAGE Darius KHONDJI
SON Jean-Marie BLONDEL
DÉCORS Dean TAVOULARIS
MONTAGE Hervé DE LUZE
PRODUCTION RP Productions, Orly Films, TF1 Films Production, Bac Films, Canal +, Kino Vision, Origen Producciones Cinematográficas, Vía Digital

BLADE

UN FILM CHOISI PAR
THOMAS SALVADOR

Tour à tour prestidigitateur, alpiniste, acrobate, acteur et cinéaste, les trois premiers courts métrages de Thomas Salvador ont été présentés à Entrevues : *Une Rue dans sa longueur* (Grand Prix du Court métrage français en 2000), *Là, ce jour* (2001) et *Petits pas* (Grand Prix du Court métrage français). Membre du Jury en 2004, il réalise en 2014 son premier long métrage *Vincent n'a pas d'écailles*, sorti en salle après une tournée dans les festivals internationaux et grand succès public et critique.

En découvrant ce personnage face à ce château fort qu'une lueur irradie, j'ai aussitôt pensé «vampires», puis à *Blade*, de Stephen Norrington. Analogie négative, puisqu'en lieu de château en ruine il y a dans ce film une ville moderne, et un héros véloce, bondissant, plutôt que cet homme qui marche d'un pas que l'on imagine serein. Et puis, ce moment lumineux —jour que des nuages obscurcissent ou nuit qu'un éclat déchire ? — renvoie à la nature incertaine du héros de *Blade*, qui, mi-homme mi-vampire, chasse la nuit et ne craint pas la lumière du jour... Nul gigantisme dans l'intrigue de cette série B ludique et inventive, dont j'aime la proximité avec les personnages et surtout l'attention accordée aux mouvements, à la matérialité des corps, qu'ils sautent, luttent, se mordent ou dansent.
THOMAS SALVADOR

UN FILM DE
STEPHEN NORRINGTON

FICTION / 1998 / ÉTATS-UNIS / 120 MIN. / COUL. / VOSTF

Blade est un être mi-homme mi-vampire, capable de vivre en plein jour et traquant sans pitié les suceurs de sang. Aidé de Whistler, son mentor et armurier, il est le cauchemar de la Nation Secrète des Vampires, dont les membres infiltrent toutes les couches de la société. L'un d'eux, Deacon Frost, avide de pouvoir, souhaite asservir le monde et la race humaine en invoquant le Dieu du sang...

INTERPRÉTATION Wesley SNIPES, Stephen DORFF, Kris KRISTOFFERSON, N'Bushe WRIGHT
SCÉNARIO David S. GOYER, d'après le comics «Blade» de Marv WOLFMAN et Gene COLAN
IMAGE Theo VAN DE SANDE
SON Harry COHEN
MONTAGE Mark ISHAMKIRK, M. PETRUCCELLI
PRODUCTION Amen Ra Films, Imaginary Forces

LA CIBLE PARFAITE

UN FILM CHOISI PAR

PEDRO COSTA

Pedro Costa est l'une des figures incontournables du cinéma portugais contemporain depuis son premier long métrage *O Sangue*, présenté en compétition internationale à Entrevues, en 1989. Cinq ans plus tard, il remporte le Grand Prix du long métrage étranger pour *Casa de lava* (1994). *Ossos*, son troisième film est présenté en compétition en 1997. *Cavalo Dinheiro* réalisé en 2014 est toujours inédit en France à ce jour.

Que ferais-je sans ce monde sans visage sans questions
Où être ne dure qu'un instant où chaque instant
verse dans le vide dans l'oubli d'avoir été
sans cette onde où à la fin
corps et ombre ensemble s'engloutissent
que ferais-je sans ce silence gouffre des murmures
haletant furieux vers le secours vers l'amour
sans ce ciel qui s'élève
sur la poussière de ses lests
que ferais-je je ferais comme hier comme aujourd'hui
regardant par mon hublot si je ne suis pas seul
à errer et à virer loin de toute vie
dans un espace pantin
sans voix parmi les voix
enfermées avec moi
(Samuel Beckett)

PEDRO COSTA

UN FILM DE

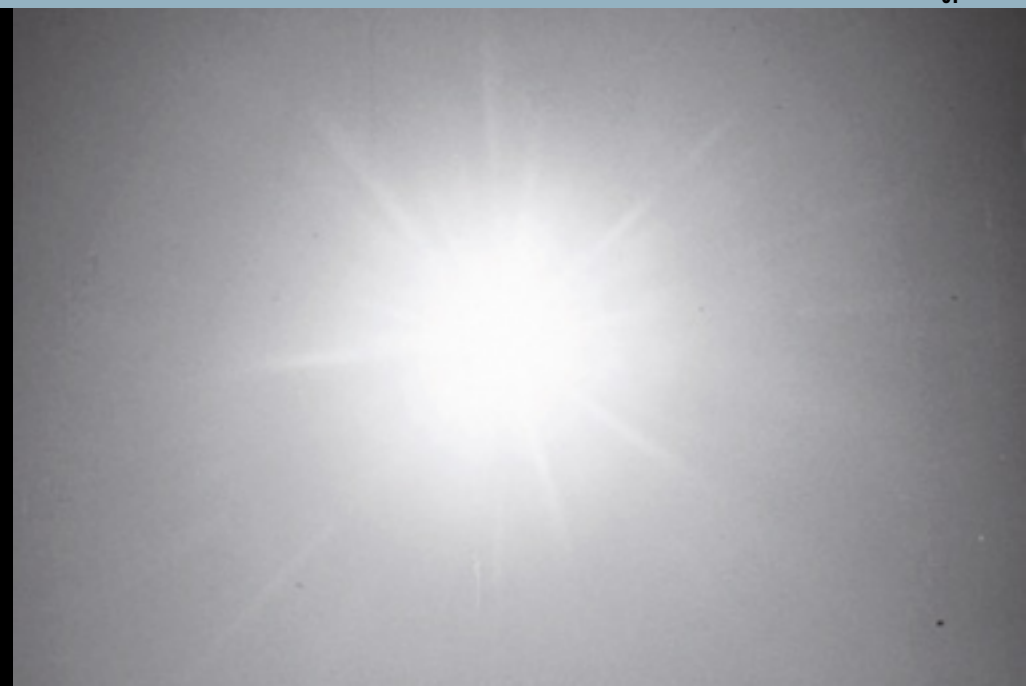
JACQUES TOURNEUR

THE FEARMAKERS

FICTION / 1958 / ÉTATS-UNIS / 83 MIN. / N&B / VOSTF

De retour du front coréen, Alan Eaton souhaite réintégrer l'institut de sondages qu'il a créé avec son associé Clark Baker, à Washington. Bientôt, il apprend le décès de ce dernier, dans des circonstances troubles, et découvre que des agents étrangers ont pris le contrôle de sa société. Aidé de sa secrétaire Lorraine, il va mettre au jour un terrible complot politique...

INTERPRÉTATION Dana ANDREWS, Dick FORAN, Marilee EARLE, Mel TORMÉ, Veda Ann BORG
SCÉNARIO Elliot WEST, Chris APPLEY, d'après le roman « The Fear Makers » de Darwin TEILHET
IMAGE Sam LEAVITT
SON John KEAN
MONTAGE James WHITTREDGE, Paul LAUNE
PRODUCTION Pacemaker Productions



LES PÂTRES DU DÉSORDRE

UN FILM CHOISI PAR

YORGOS LANTHIMOS

Révélé par son film *Canine*, lauréat du prix Un certain regard à Cannes en 2009, Yorgos Lanthimos a présenté son premier long métrage, *Kinetta*, en compétition internationale à Entrevues en 2006, ainsi que *Alps*, en 2011. Son dernier film *The Lobster* (2015) a été récompensé du Prix du Jury au festival de Cannes.

Avec ses colonnes de style dorique, le bâtiment m'a évidemment tout de suite évoqué la Grèce. La photographie expressionniste, nocturne, en noir et blanc, m'a quant à elle rappelé cette intense, absurde et longue séquence dans *Les Pâtres du désordre*. Elle se déroule la nuit; une cérémonie religieuse dans un village grec est violemment interrompue.
YORGOS LANTHIMOS (traduction Naomi Vogt)

UN FILM DE

NIKOS PAPATAKIS

I VOSKI

FICTION / 1967 / GRÈCE / 120 MIN. / N&B / VOSTF

Thanos, un jeune berger, n'a qu'une chose en tête: partir vivre en Australie. Pour l'en empêcher, sa mère tente de le marier à Despina, la fille d'un riche propriétaire. Mais ce dernier l'interdit, imposant à sa fille un autre fiancé, issu d'une famille plus aisée. Thanos se révolte et entraîne Despina avec lui.

INTERPRÉTATION Olga KARLATOS, George DIALEGMENOS, Elli XANTHAKI, Lambros TSANGAS, Tzavalas KAROUSOS
SCÉNARIO Nikos PAPATAKIS
IMAGE Jean BOFFETY, Christian GUILOUET
SON Antonis BAIRAKTARIS, Alex PRONT
MONTAGE Panos PAPAKYRIAKOPOULOS, Suzanne CABON, Geneviève VAURY
PRODUCTION Lenox Films

C'ÉTAIT LE MOIS DE MAI

UN FILM CHOISI PAR
SERGE BOZON

Cinéaste, acteur mais aussi critique de cinéma, Serge Bozon débute sa carrière à la fin des années 1990, avec *L'Amitié* (1998). Son second film, *Mods* (2002) remporte le Prix Léo Scheer d'aide à la distribution à Belfort, et est sélectionné dans de nombreux festivals internationaux. Ses films suivants *La France* (Prix Jean Vigo, 2007) et *Tip Top* (2013) sont tous deux présentés à la Quinzaine des Réalisateurs. Il revient cette année à Belfort avec *L'Architecte de Saint-Gaudens*, un court métrage coréalisé avec Julie Desprairies.

C'était le mois de mai. La guerre venait de finir. Cinq soldats russes, réfugiés chez des paysans allemands, attendaient de rentrer chez eux. Que faire en attendant ? Chanter, danser, ne pas capturer de nouveaux prisonniers, se promener. Des films assez libres pour faire oublier tout scénario préalable, il y en a d'autres. Contrairement à la tradition française (Rozier, Pialat, Rivette...), où la béance du scénario permet des heurts inattendus, des orages de ressentiment ou des blocs de théâtre à vue, tout est ici au bénéfice d'une fluidité musicale, comme « sur le vif ». Sauf que cette fluidité en temps réel n'en rend que plus violente la découverte d'un camp de concentration. Les soldats ne comprennent pas à quoi servent les douches et les fours. Une dernière chanson (*off*, pour la première fois) le comprend pour eux, pour les spectateurs, pour tout le monde.
SERGE BOZON

UN FILM DE
MARLEN KHOUTSIEV
BYL MESSIATS MAÏ

FICTION / 1970 / 110 MIN. / N&B / VOSTF

Mai 1945, quelques jours après la capitulation de l'Allemagne. Dans un petit village allemand, un groupe de soldats soviétiques vit ses premiers jours de paix. Un jour, par hasard, ils visitent le camp voisin et découvrent la réalité du nazisme et des camps d'extermination.

INTERPRÉTATION Alexandre ARJILOVSKI, Petr TODOROVSKI, Serguei CHAKOUROV, Victor OURALSKI, Igor KLASS, Evguenia PLECHKITE
SCÉNARIO Grigori BAKLANOV
IMAGE Vladimir OCHEROV
DÉCORS Vladimir KOROVINE
PRODUCTION Mostelefilm

LE ROI DES ROSES

UN FILM CHOISI PAR
YANN GONZALEZ

Critique de cinéma, Yann Gonzalez passe à la réalisation en 2006, et a depuis réalisé six courts métrages, sélectionnés pour la plupart à La Quinzaine des Réalisateurs à Cannes, dont deux à Entrevues : *Entracte* (Grand prix du court métrage français, en 2007) et *Je vous hais petites filles* (2008). Son premier long métrage, *Les Rencontres d'après minuit*, présenté à la Semaine de la Critique à Cannes, est sorti en 2013. Cette année, il est membre du jury [Films en cours].

Ce photogramme d'amitié asexuée, chemises bien rangées dans le pantalon, dégaines de séminaristes en N&B, m'a poussé vers un contrechamp absolu, soit la poésie *queer* et les débordements sensuels du *Roi des Roses* de Werner Schroeter. Rarement un film aura autant avancé par intuition sensorielle : le montage devient un pur fleuve d'amour ressassant ses images à la manière de mantras aux résonances toujours plus frappantes, déchirantes. Un chant de nuit et de lumières où riment les couleurs, sons, motifs ; tresse infinie de beautés dédiées à la muse de Schroeter, Magdalena Montezuma, morte peu après le tournage et dont le visage consumé par la maladie semble invoquer une dernière fois le cinéma, ce temple des fleurs, du désir et du feu.
YANN GONZALEZ

UN FILM DE
WERNER SCHROETER
DER ROSENKÖNIG

FICTION / 1984 / FRANCE, PORTUGAL / 103 MIN. / COUL. / VOSTF

Au Portugal, Anna et son fils Albert cultivent des roses. Lui, passionné, cherche la rose idéale. Il va bientôt entretenir une autre passion, pour Fernando, un mystérieux jeune homme...

INTERPRÉTATION Magdalena MONTEZUMA, Mostefa DJADJAM, Antonio ORLANDO, Karina FALLENSTEIN, Sintra, Montijo
SCÉNARIO Werner SCHROETER, Magdalena MONTEZUMA, d'après « Le Corbeau » d'Edgar Allan POE
IMAGE Elfi MIKESCH, Wolfgang PILGRIM
SON Vasco PIMENTEL, Joaquim PINTO
MONTAGE Juliane LORENZ
PRODUCTION Werner Schroeter Filmproduktion, Juliane Lorenz Filmproduktion, Futra Film

LE MIROIR

UN FILM CHOISI PAR
JEAN-CHARLES FITOUSSI

Jean-Charles Fitoussi est lauréat du Grand Prix du long métrage français et du Prix Gérard Frot-Coutaz, en 2002, pour *Les Jours où je n'existe pas* et du Prix du film français en 2008 pour *Je ne suis pas morte*. Ancien assistant de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, il a réalisé plus de 13 films, présentés dans de nombreux festivals internationaux et salués par la critique. En 2014, La Cinémathèque française lui a consacré sa première rétrospective intégrale.

UN FILM DE
ANDREÏ TARKOVSKI
ZERKALO

FICTION / 1974 / 106 MIN. / COUL. / VOSTF

Un homme est mourant. Ses souvenirs affluent pêle-mêle, son enfance, sa mère devant la maison du grand-père, un violent orage qui détruit la grange des voisins, la guerre. Ses souvenirs se confondent avec des images d'archives.
Quarante ans d'histoire de l'URSS, quarante ans de la vie d'un homme...

LA MARQUISE D'O

UN FILM CHOISI PAR
JOÃO NICOLAU

Réalisateur, monteur, acteur et musicien, João Nicolau vit et travaille à Lisbonne. Il a présenté tous ses films à Belfort depuis *Rapace* en 2006 qui a reçu ex-aequo le Grand Prix du court métrage et le Prix du public court métrage. Puis, *Chanson d'amour et de bonne santé* en 2009 (Grand Prix du court métrage), *L'Epée et la Rose*, son premier long métrage en 2010 et *O Dom das lagrimas* en 2012. Cette année, il revient en compétition internationale avec son deuxième long métrage *John From*.

Plus que le mouvement des personnages dans le cadre, ce qui a retenu mon attention dans l'image que j'ai reçue, c'est le romantisme de la photo. Est-ce le contre-jour sur les arbres du premier plan qui m'a donné cette impression ? Cette lumière romantique m'a rappelé Kleist. *La Marquise d'O* de Rohmer a alors surgi naturellement. Je me souviens rarement des films que j'ai vus – des histoires, de l'intrigue. Je me souviens simplement de sensations. La plupart du temps, je me souviens juste si j'ai aimé ou non. C'est pourquoi j'ai été revoir *La Marquise d'O* et... il n'y a presque pas de plans d'extérieur.
JOÃO NICOLAU (traduction Julie de la Patellière)

UN FILM DE
ERIC ROHMER

FICTION / 1975 / FRANCE, ALLEMAGNE / 103 MIN. / COUL. / VOSTF

1799, en Italie. La Marquise Julietta d'O est une jeune veuve et mère de deux petites filles. Son père commande une place de guerre qui tombe aux mains des Russes. Fuyant avec sa mère, Julietta tombe aux mains de soldats entreprenant de la violer. S'interpose alors un comte et officier de l'armée tsariste...

INTERPRÉTATION Edith CLEVER, Bruno GANZ, Peter LÜRH, Edda SEIPPEL
SCÉNARIO Eric ROHMER
IMAGE Nestor ALMENDROS
SON Jean-Pierre RUH, Louis GIMEL
DÉCORS Roger VON MÖLLENDORFF, Rudolf KADEN, Helo GUTSCHWAGER, Hervé GRANSART
MONTAGE Cécile DECUGIS, Annie LECONTE
PRODUCTION Les Films du Losange, Janus Film, Artemis Film

FAUST – UNE LÉGENDE ALLEMANDE

UN FILM CHOISI PAR
JOSÉ LUIS GUERIN

Révélé par la critique avec *En Construccion* en 2001, José Luis Guerin a réalisé une quinzaine de films, mêlant documentaire, fiction et essai, tel que *Dans la ville de Sylvia* (Entrevues, 2007). Cette année, il présente à Belfort son nouveau film en avant-première, *L'Académie des Muses* (Locarno, 2015). Lire p.71

L'image des deux amants de profil, enlacés, assis sur une surface plane, m'a rappelé tout d'abord les émouvants *duetti* d'un homme et d'une femme dans *Gertrud*. Dans les deux cas, il s'agit d'un espace bidimensionnel avec la silhouette de deux amants en plan rapproché, se découpant sur un mur. Peut-être tout simplement à cause du très vif souvenir que je garde du film ? Mais il se trouve que *Gertrud* avait déjà été évoqué précédemment par certain de mes collègues. J'ai aussi pensé à des scènes de Oliveira, de Syberberg et de bien d'autres cinéastes qui, dans les années 1970, revendiquaient un certain primitivisme de la mise en scène, qui passait par une théâtralité assumée. Comme il m'était impossible d'exprimer cette idée par un titre, j'ai choisi de recourir au *Faust* de Murnau, sans doute à cause de la stylisation du geste, des costumes, de l'atmosphère littéraire et romantique. Ce n'est qu'après que je me suis rendu compte que Rohmer, le créateur de l'image qui m'était parvenue — fascinante *Marquise d'O* — avait longuement travaillé sur ce film, auquel il a consacré sa thèse : *L'Organisation de l'espace dans le* Faust *de Murnau*.
JOSÉ LUIS GUERIN (traduction Diane Raillard)

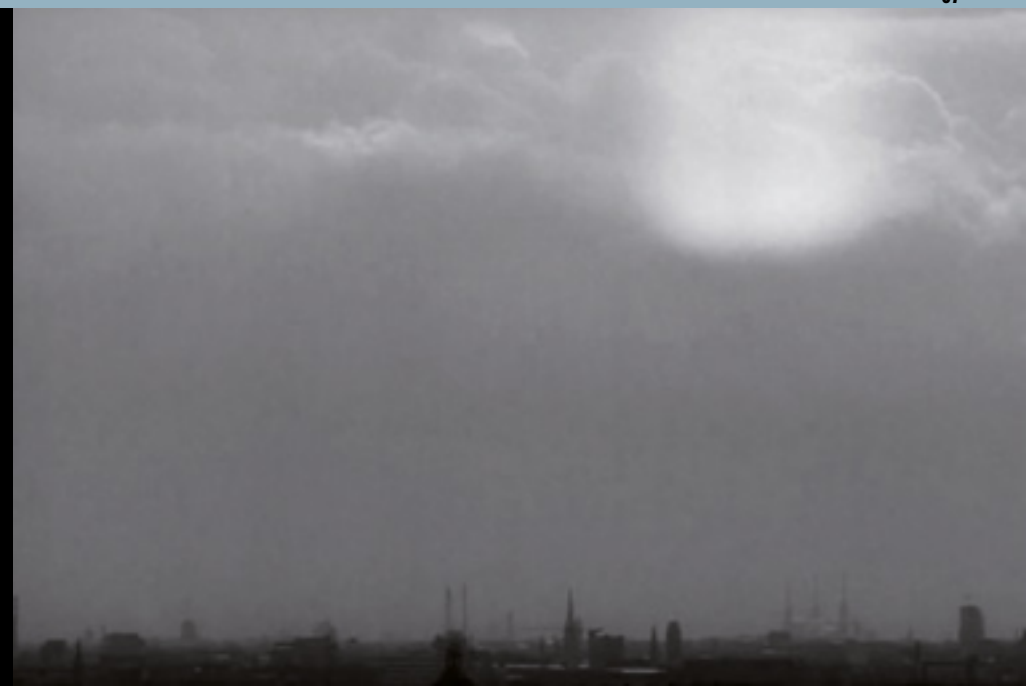
UN FILM DE
FRIEDRICH WILHELM MURNAU
FAUST - EINE DEUTSCHE VOLKSSAGE

FICTION / 1926 / ALLEMAGNE / 107 MIN. / N&B

L'archange Gabriel défie Méphisto de pervertir l'âme de Faust, un homme juste et savant. Désespéré face aux ravages de la peste dans son village, Faust en appelle à Méphisto, avec lequel il signe un pacte...

INTERPRÉTATION Gösta EKMAN, Emil JANNINGS, Camilla HORN, Frida RICHARD, Wilhelm DIETERLE
SCÉNARIO Hans KYSER, d'après la pièce « Faust » de Johann Wolfgang VON GOETHE
IMAGE Carl HOFFMANN
MUSIQUE Galeshka MORAVIOFF
PRODUCTION UFA

VERSION RESTAURÉE



LES AILES DU DÉSIR

UN FILM CHOISI PAR
DOMINIQUE MARCHAIS

Dominique Marchais débute comme critique de cinéma avant de passer à la réalisation. De 1999 à 2002, il est sélectionneur pour Entrevues et signe son premier film en 2003, *Lenz échappé*, puis en 2009, *Le Temps des Grâces*, tous deux sélectionnés dans de nombreux festivals, notamment à Belfort. Son deuxième long métrage, *La Ligne de partage des eaux* est sorti en salles en 2013.

En général, on se méfie des libres associations d'idées comme de quelque chose d'étranger au sens, comme un voyageur se méfierait d'une bifurcation donnant la possibilité de s'engager dans des chemins qui ne mènent nulle part. De fait, confronté à cette image représentant un ange, trois films sont remontés quasi instantanément à la conscience, fruit d'associations d'idées de natures profondément différentes. *L'Ange exterminateur* de Luis Buñuel, film où il n'y a d'ange que dans le titre: association d'idées purement langagière. *Night of the Demon* de Jacques Tourneur, à cause de cette blancheur fulminante dans un océan de suie, qui m'a rappelé l'apparition du monstre dans la nuit, à la fin du film: association d'idées purement visuelle. Et *Les Ailes du désir* de Wim Wenders, la seule association qui prenne en compte le motif. J'ai privilégié le motif, parce que les films parlent *aussi* de quelque chose. Néanmoins, cette hésitation entre les trois films m'a rappelé à quel point l'empreinte que le cinéma laisse sur la conscience est de nature composite.
DOMINIQUE MARCHAIS

UN FILM DE
WIM WENDERS
DER HIMMEL ÜBER BERLIN

FICTION / 1987 / FRANCE, ALLEMAGNE / 126 MIN. / COUL. / VOSTF

Murés dans leur solitude, vaquant à leurs occupations, les Berlinois ne peuvent pas voir les anges qui les observent. L'un d'eux, Damiel, voudrait vivre la destinée et les sentiments des humains qu'il écoute attentivement. Il rencontre la trapéziste Marion dont il tombe amoureux...

INTERPRÉTATION Bruno GANZ, Solveig DOMMARTIN, Otto SANDER, Peter FALK, Curt BOIS, Nick CAVE
SCÉNARIO Peter HANDKE, Wim WENDERS
IMAGE Henri ALEKAN
MONTAGE Peter PRZYGODDA
PRODUCTION Argos Films, Road Movies Filmproduktion, WestDeutscher Rundfunk

NEWS FROM HOME

UN FILM CHOISI PAR

RADU JUDE

Cinéaste roumain, Radu Jude a débuté sa carrière comme assistant réalisateur sur des films tels que *Amen* de Costa-Gavras et *La Mort de Dante Lazarescu* de Cristi Puiu. Ses courts métrages *Wrestling* (2003), *The Tube with a Hat* (2006) sont salués dans de nombreux festivals internationaux. En 2012, il est récompensé à Belfort pour *Papa vient dimanche* du Prix du public long métrage, et son actrice Mihaela Sirbu du Prix d'interprétation. À la Berlinale 2015, il a reçu l'Ours d'argent du meilleur réalisateur pour son nouveau film *Aferim !*

1950-2015

UN FILM DE

CHANTAL AKERMAN

DOC. / 1976 / FRANCE, BELGIQUE / 89 MIN. / COUL. / VF

Une jeune femme qui séjourne à New York reçoit de Belgique des lettres de sa mère…

INTERPRÉTATION Chantal AKERMAN
(la voix de la narratrice)
SCÉNARIO Chantal AKERMAN
IMAGE Babette MANGOLTE
SON Dominique DALMASSO, Larry HAAS
MONTAGE Francine SANDBERG
PRODUCTION Paradise FILMS, Unité Trois, INA, ZDF

LES OISEAUX

UN FILM CHOISI PAR

SÉBASTIEN LIFSHITZ

Après des études d'Histoire de l'art à l'École du Louvre et à la Sorbonne, Sébastien Lifshitz se dirige vers le cinéma et réalise son premier court métrage en 1993. Suivront *Les Corps ouverts* (1997), salué dans de nombreux festivals internationaux dont Entrevues et pour lequel il reçoit le Prix Jean Vigo et *Les Terres froides* (1999). En 2013, *Les Invisibles* remporte le César du meilleur documentaire. Présenté au festival de Berlin, *Bambi* son dernier film est sorti en 2013.

L'Hudson River.
Les Twin Towers sont encore là.
Les rives de Manhattan à jamais liées au 11 septembre.
Ce jour-là, j'écrivais à la maison lorsque mon téléphone a sonné.
« Allume ta télévision ».
Une vision d'apocalypse en direct.
Les oiseaux fous dans le ciel.
J'ai pensé à la fin du monde.
(*Les Oiseaux* d'Hitchcock)

SEBASTIEN LIFSHITZ

UN FILM DE

ALFRED HITCHCOCK

THE BIRDS

FICTION / 1962 / ÉTATS-UNIS / 119 MIN. / COUL. / VOSTF

Mélanie, jeune femme quelque peu superficielle, rencontre chez un marchand d'oiseaux un brillant et séduisant avocat qui recherche des « inséparables ». Par jeu, Mélanie achète les oiseaux et les apporte à Bodega Bay. Dès son arrivée, elle est blessée au front par une mouette…

INTERPRÉTATION Rod TAYLOR, Tippi HEDREN, Jessica TANDY, Suzanne PLESHETTE, Veronica CARTWRIGHT
SCÉNARIO Evan HUNTER, V.S. PRITCHETT, Alfred HITCHCOCK, d'après une nouvelle de Daphné DU MAURIER
IMAGE Robert BURKS
SON William RUSSELL, Waldon O. WATSON
DÉCORS George MILO
MONTAGE George TOMASINI
PRODUCTION Universal Pictures

DERNIER CAPRICE

UN FILM CHOISI PAR
JEAN-CLAUDE ROUSSEAU

Jean-Claude Rousseau a réalisé depuis les années 1980, une quarantaine de films, tournés à ses débuts en Super-8 puis en numérique. Ses films *La Vallée close* et *Keep in touch* ont tous deux été primés à Entrevues, du Grand Prix du film documentaire pour le premier, et du Grand Prix du court métrage français pour le second. Son travail a été présenté dans de nombreuses institutions culturelles à travers le monde.

Sur une branche morte
Les corbeaux se sont perchés
Soir d'automne
Basho

La jeune femme est attendue. Elle est veuve. Sans qu'elle le sache, on veut lui faire rencontrer dans un bar un homme qui cherche une épouse. Il la voit, elle lui plait. Elle repart et avant longtemps on n'en saura pas plus d'une intrigue qui s'annonçait comme un vaudeville. L'histoire ainsi commencée tourne court. Soudainement on est ailleurs. On se croirait au début d'un autre film par la faute d'un monteur étourdi qui aurait confondu les bobines. L'écriture du scénario fut difficile et sa complexité révèle le grand art d'Ozu. Comme un auteur de haïku, il dessine des lignes qui ne sont pas directrices. Elles sont à voir plutôt qu'à suivre.
LIRE LA SUITE P.67
JEAN-CLAUDE ROUSSEAU

UN FILM DE
YASUJIRO OZU
KOHAYAGAWA-KE NO AKI

FICTION / 1960 / JAPON / 103 MIN. / COUL. / VOST

Gérant d'une brasserie, veuf et au bord de la faillite, Monsieur Kohayagawa se préoccupe de l'avenir de ses filles tandis qu'il mène une double vie...

INTERPRÉTATION Ganjiro NAKAMURA, Setsuko HARA, Yoko TSUKASA, Michiyo ARATAMA, Keiju KOBAYASHI
SCÉNARIO Yasujiro OZU, Kogo NODA
IMAGE Asakazu NAKAI
MUSIQUE Toshiro MAYUZUMI
MONTAGE Koichi IWASHITA
PRODUCTION Toho

L'HOMME TRANQUILLE

UN FILM CHOISI PAR
MIGUEL GOMES

Miguel Gomes a débuté sa carrière en tant que critique de cinéma. Deux de ses films ont été sélectionnés à Belfort, *Inventario de natal* (Mention spéciale du Grand Prix du court métrage en 2001) et son premier long métrage, *La Gueule que tu mérites* (2004). En 2012, *Tabou* est auréolé par la critique et obtient de nombreux prix internationaux. Son dernier projet, la trilogie *Les Mille et Une nuits*, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs, est sorti à l'été 2015 et a été choisi pour représenter le Portual aux Oscars 2016.

Un photogramme de tombes avec des oiseaux... On enlève les oiseaux et on met des amoureux qui s'embrassent. Ça nous mène à... *L'Homme Tranquille* (*The Quiet Man*), qui traite de choses très concrètes: c'est l'histoire d'un type qui essaye de mettre une femme — la sienne — dans son lit. Ce qui rend difficiles ces choses concrètes est de taille: questions d'éthique (il y en a plusieurs, l'éthique n'est pas une), questions de famille, une communauté, un pays... tout s'interpose entre les amants. L'Irlande, réinventée par la distance et la tendresse de Ford, devient un des plus beaux territoires de l'histoire du cinéma.
MIGUEL GOMES

UN FILM DE
JOHN FORD
THE QUIET MAN

FICTION / 1951 / ÉTATS-UNIS / 124 MIN. / COUL. / VOSTF

Après avoir causé accidentellement la mort d'un de ses adversaires au cours d'un combat, Sean Thornton décide d'abandonner sa carrière de boxeur et de s'installer dans son pays natal, l'Irlande. Mais il va rapidement se faire un ennemi, Will «Red» Danaher, en rachetant la maison que ce dernier convoitait et en succombant aux charmes de sa sœur, Mary Kate.

INTERPRÉTATION John WAYNE, Maureen O'HARA, Victor MCLAGLEN, Barry FITZGERALD, Ward BOND
SCÉNARIO Frank S. NUGENT, d'après le roman «Green rushes» de Maurice WALSH
IMAGE Winton C. HOCH
SON Howard WILSON
MONTAGE Jack MURRAY
PRODUCTION Republic Pictures, Argosy Pictures

TOUTES LES NUITS

UN FILM CHOISI PAR
CLÉMENT COGITORE

Clément Cogitore est un artiste plasticien et réalisateur français, dont le premier long métrage *Ni le ciel, ni la terre*, sorti en salles cet automne, a été récompensé du prix de la Fondation Gan à la Semaine de la critique à Cannes. À mi-chemin entre art contemporain et cinéma, son travail a fait l'objet de nombreuses expositions (Palais de Tokyo, Musée d'art moderne de Strasbourg, Kunsthalle Basel...) et a reçu d'importants prix. À Belfort, trois de ses premiers courts métrages ont été présentés, dont *Chroniques* (Mention Spéciale du Grand Prix du court métrage), en 2006.

En découvrant la dernière image du film choisi par Miguel Gomes, je me suis souvenu d'un plan qui pourrait en être le contrechamp. C'est un plan de *Toutes les nuits* le premier et magnifique film d'Eugène Green. Au début du film, les deux jeunes personnages principaux interprétés par Alexis Loret et Adrien Michaux épient une jeune femme dans sa maisonette au milieu d'un champ. J'ai imaginé ces personnages observant ceux d'un autre film, duquel je ne sais rien mais qui pourrait être le début d'un troisième. Et renvoyer une balle venant de Miguel Gomes en direction d'Eugène Green — deux cinéastes ayant à mon sens beaucoup en commun — m'a semblé être une réjouissante manière de poursuivre la partie...
CLÉMENT COGITORE

UN FILM DE
EUGÈNE GREEN

FICTION / 1999 / FRANCE / 112 MIN. / COUL. / VOSTA

Durant l'été 1967, Jules et Henri, deux amis d'enfance, passent leurs dernières vacances ensemble avant l'entrée en classe de Terminale. Le premier restera au pays, tandis que le second sera envoyé en pension à Paris.

INTERPRTATION Alexis LORET, Adrien MICHAUX, Christelle PROT, Anna BIELECKA, Claude MERLIN
SCÉNARIO Eugène GREEN, d'après le roman « L'Éducation sentimentale » de Gustave FLAUBERT
IMAGE Raphaël O'BYRNE
SON Florent BLANCHARD, Frédéric DE RAVIGNAN, Eric BONNARD
MUSIQUE Clément JANNEQUIN
DÉCORS Pierre BOUILLON
MONTAGE Emmanuelle BAUDE
PRODUCTION Ellabel Productions, Les Films de la Saga, TPS Cinema, Tecumseh.Works

LA VIE DE BOHÈME

UN FILM CHOISI PAR
ALAIN GOMIS

Alain Gomis est un réalisateur franco-bissau guinéo-sénégalais. Il a réalisé trois longs métrages *L'Afrance* (2002), *Andalucia* (2007, Prix du public long métrage à Entrevues) et *Aujourd'hui* (2013), sélectionné au 62e festival de Berlin et qui a remporté l'Étalon d'Or du Fespaco, une première pour un film sénégalais. Il a également été membre du jury à Entrevues en 2014. Il travaille, entre autres, au sein de Granit Films, avec Newton Aduaka et Valérie Osouf.

En voyant cette image, j'ai tout de suite pensé à *Effi Briest* (Fassbinder). Ces fenêtres à carreaux, l'enfermement d'une maison bourgeoise, froideur, distance... Et puis le festival m'a dit qu'aucune copie du film sous-titrée en français n'était disponible, c'est fou. Alors j'ai dû trouver autre chose, j'ai pensé à *Mélo* (Resnais), la cour de cette maison petite bourgeoise de banlieue, mais pas très envie; alors banlieue, mais plutôt ouvrière, et puis passer au noir et blanc quand même: *La Vie de bohème*. C'était ce jour-là. Aujourd'hui, je dirais *Do The Right Thing*.
ALAIN GOMIS

UN FILM DE
AKI KAURISMAKI

FICTION / 1991 / FRANCE, FINLANDE / 100 MIN. / COUL. / VF

À Paris, Rodolfo, peintre albanais sans permis de séjour, Marcel, écrivain français et Schaunard, compositeur irlandais se rencontrent par hasard et sympathisent. Ils vivent de petits expédients et de grandes discussions, d'amitié et d'amour pour Mimi et Musette.

INTERPRÉTATION Matti PALLONPAA, Evelyne DIDI, André WILMS, Kari VAANANEN, Jean-Pierre LÉAUD
SCÉNARIO Aki KAURISMAKI d'après « La Vie de bohème » d'Henri MURGER
IMAGE Timo SALMINEN
DÉCORS John EBDEN, Mark LEWIS
MONTAGE Veikko ASLTONEN
PRODUCTION Pyramide, Films A2, Pandora Filmpoduktion, Svenska Filmproduktion

CAMILLE CLAUDEL, 1915

UN FILM CHOISI PAR
JACQUES NOLOT

Jacques Nolot est à la fois acteur, scénariste et réalisateur. Dans les années 1960, il fait une rencontre déterminante qui va lancer sa carrière d'acteur : André Téchiné, avec qui il collabore également en tant que scénariste (*La Matiouette*, 1982, *J'embrasse pas*, 1991). Il a réalisé quatre films : *Manège*, son premier court métrage sélectionné en 1986 à Entrevues, *L'Arrière Pays* (1997), *La Chatte à deux têtes* (2002) et *Avant que j'oublie* (2007).

J'ai vu une sœur errant dans ce cloître, et j'ai tout de suite pensé à *Camille Claudel* de Bruno Dumont, qui est un cinéaste que j'aime. Le plan est très beau, très fort et le côté sauvage, la folie, l'enfermement : c'était Camille Claudel.
JACQUES NOLOT

UN FILM DE
BRUNO DUMONT

FICTION / 2013 / FRANCE, BELGIQUE / 97 MIN. / COUL. / VF

Hiver 1915. Trois jours dans la vie de Camille Claudel, internée par sa famille dans un asile du sud de la France — où elle ne sculpte plus depuis deux ans. Elle vit recluse dans l'attente d'une visite de son frère, Paul Claudel...

INTERPRÉTATION Juliette BINOCHE, Jean-Luc VINCENT, Robert LEROY, Emmanuel KAUFFMAN, Marion KELLER, Armelle LEROY-ROLLAND
SCÉNARIO Bruno DUMONT
IMAGE Guillaume DEFFONTAINES
DÉCORS Riton DUPIRE-CLÉMENT
MONTAGE Bruno DUMONT, Basile BELKHIRI
PRODUCTION 3B Productions, Arte France Cinéma

LA PRISONNIÈRE DU DÉSERT

UN FILM CHOISI PAR
ARNAUD ET JEAN-MARIE LARRIEU

Jean-Marie et Arnaud Larrieu réalisent des films depuis leur adolescence, une passion transmise par leur grand-père, cinéaste amateur de films en 16 mm. Ils se font remarquer, chacun de leur côté, par la critique à la fin des années 1980, avec notamment *Court voyage* (1987) et *Les Baigneurs* (1991) réalisés par Jean-Marie, et *Bernard ou les apparitions* d'Arnaud Larrieu (1993), tous sélectionnés à Entrevues. En 2003, ils signent ensemble leur premier long métrage *Un homme, un vrai*, dans lequel joue un de leur acteur fidèle, Mathieu Amalric. Suivent *Peindre ou faire l'amour* (sélection officielle à Cannes en 2005), *Les Derniers jours du monde* (2009) et récemment *L'amour est un crime parfait* (2013). Leur nouveau film *21 Nuits avec Pattie*, présenté à Belfort cette année, sort le 25 novembre 2015.

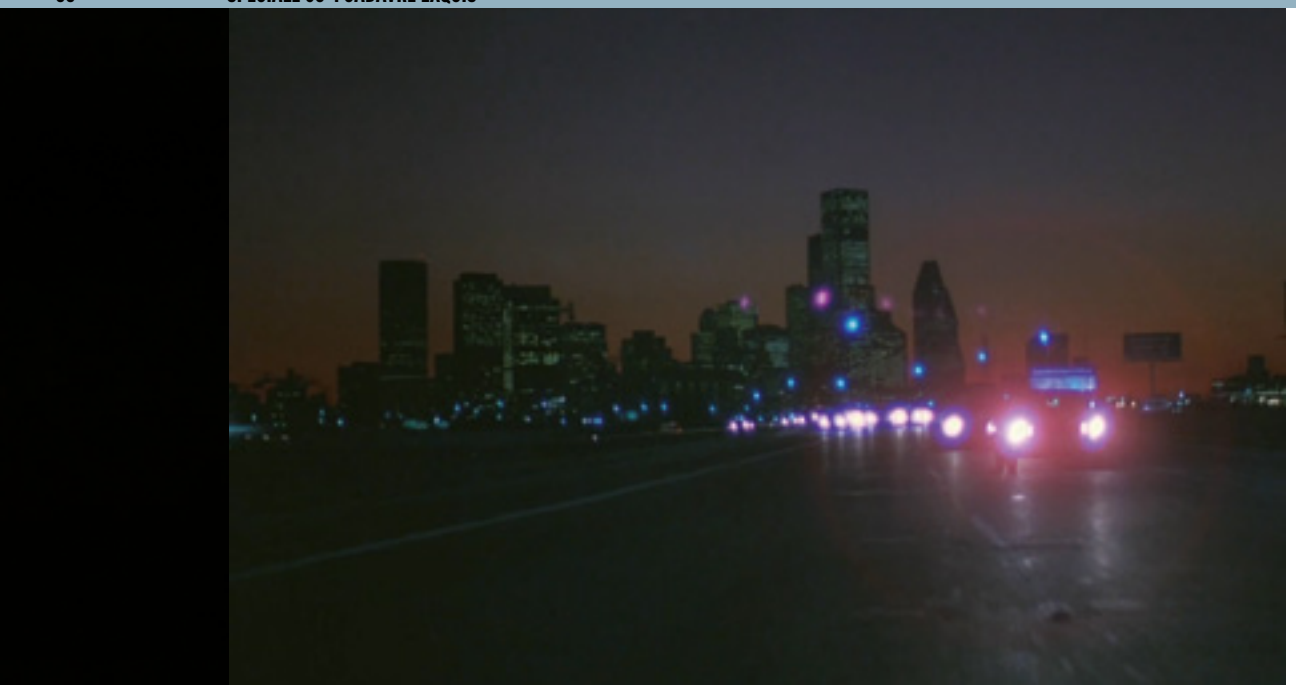
Nous sommes très pris en ce moment. Avec du temps, nous vous aurions aiguillé sur les films amateurs de notre grand-père qui filmait la beauté de sa femme devant les murs d'une certaine grange, en montagne. Mais techniquement, cela paraît trop compliqué. Alors il y a aussi l'ouverture de *La Prisonnière du Désert* de John Ford, où les femmes attendent le retour de l'homme, jusqu'à ce que l'une d'elles, la plus jeune, se fasse enlever par les Indiens. C'est certain que Juliette aimerait jouer le rôle.
ARNAUD et JEAN-MARIE LARRIEU

UN FILM DE
JOHN FORD
THE SEARCHERS

FICTION / 1956 / ÉTATS-UNIS / 119 MIN. / COUL. / VOSTF

Texas, 1868. Après avoir combattu aux côtés des Sudistes puis au Mexique, Ethan Edwards revient au pays. Juste après son retour, la famille de son frère est attaquée par les Comanches. Tous périssent, à l'exception de la nièce d'Ethan, la petite Debbie, et de la jeune Lucy, enlevées par les Indiens. Ethan jure alors de les retrouver et de se venger.

INTERPRÉTATION John WAYNE, Jeffrey JUNTER, Vera MILES, Ward BOND, Nathalie WOOD
SCÉNARIO Frank S. NUGENT
d'après le roman d'Alan LE MAY
IMAGE Winton C. HOCH, Alfred GILKS
MUSIQUE Max STEINER
MONTAGE Victor GANGELIN, Jack MURRAY
PRODUCTION Warner Bros. Pictures



PARIS, TEXAS

UN FILM CHOISI PAR
LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE

Sous l'impulsion de Janine Bazin, fondatrice d'Entrevues en 1986, le Festival de Belfort et La Cinémathèque française ont entretenu une relation passionnée. Et c'est même à Belfort, en 1996, que La Cinémathèque a fêté ses soixante ans d'existence en signant une grande programmation des fleurons de sa collection. Ce lien d'exception s'est encore renforcé en 2001 quand Janine Bazin a proposé à Bernard Benoliel, alors responsable de la diffusion culturelle à La Cinémathèque, de lui succéder au poste de délégué général et directeur artistique du festival. Il accomplira cinq éditions, animé par le désir de perpétuer une vision et de la partager avec le plus grand nombre. Jusqu'à aujourd'hui, et au-delà, La Cinémathèque et le festival continuent d'avancer ensemble.

À la fin, Ethan Edwards (John Wayne) s'éloigne pour rejoindre la poussière. Et au début de la suite, Travis Henderson (Harry Dean Stanton) avance, tout droit sorti d'une retraite au désert ayant duré exactement le temps qui sépare *La Prisonnière du désert* de *Paris, Texas*. En bon ciné-fils, Wim Wenders ne pouvait manquer d'inventer ce raccord qui le relie à papa Ford et d'imposer à son héros aphasique un nouveau grand tour d'Amérique pour retrouver la mémoire. Dans sa ronde, du désert Mojave à la banlieue de Houston, il retrouve lui aussi l'enfant abandonné, le rend aux siens et reprend la route, comme Wayne avait ramené Debbie à la maison avant de repartir seul. L'histoire bégaie avec bonheur, le cinéma fabrique de la mélancolie. Et la boucle est bouclée, « aussi vraie que la Terre tourne », comme disait Ethan Edwards. Alors, THE END ? BERNARD BENOLIEL, La Cinémathèque française

UN FILM DE
WIM WENDERS

FICTION / 1984 / ALLEMAGNE, FRANCE, ÉTATS-UNIS, ROYAUME-UNI / 147 MIN. / COUL. / VOSTF

Un homme réapparaît subitement après quatre années d'errance, période sur laquelle il ne donne aucune explication à son frère venu le retrouver. Accompagné de son fils, il part au Texas à la recherche de Jane, la mère de l'enfant. Une quête vers l'inconnu, une découverte mutuelle réunit ces deux êtres au passé tourmenté.

INTERPRÉTATION Dean STANTON, Nastassja KINSKI, Dean STOCKWELL, Aurore CLÉMENT, Hunter CARSON
SCÉNARIO Sam SHEPARD, L.M. KIT CARSON
IMAGE Robby MULLER
MUSIQUE Ry COODER
DÉCORS Anne KULIJAN
MONTAGE Peter PRZYGODDA
PRODUCTION Argos Films, Road Movies Filmproduktion

VERSION RESTAURÉE

SUITE DU TEXTE DE JOÃO PEDRO RODRIGUES *FIÈVRE SUR ANATAHAN* P.44

La dernière image du dernier film de Sternberg pourrait-elle raconter non seulement tout le film, mais toute son œuvre ? Keiko, cette femme, est l'image finale de la femme dans l'œuvre de Sternberg, l'incarnation ultime de Marlene Dietrich et du mythe poursuivi à travers elle.
« *That's how we met Keiko.*
At first, she was only another fellow human being stranded on this pinpoint on the map.
Then she was to become a female to us.
And finally... a woman, the only woman on Earth[1]. »
Dans ce film, treize Japonais, naufragés d'une guerre qu'on devinait perdue, regardent une femme, la désirent, se la disputent, meurent pour elle. Seuls sept reviendront au Japon vaincu, « *heroes to all but to ourselves*[2] ». Sur les six autres, cinq seront emportés par la mort, victimes des passions humaines d'Anatahan, le sixième refusera le déshonneur de la défaite et restera sur l'île pour toujours. Au finale, les morts unis aux vivants et Keiko, une morte-vivante, viennent assister à leur retour à tous, leur dernière sortie de la scène d'*Anatahan* et de l'œuvre de Sternberg.
Keiko est la reine des abeilles avec ses faux bourdons. Sur cette île/ruche, tous voient et nous, spectateurs, nous voyons avec eux. Nous nous cachons sur cette île construite en studio à Kyôto (ancienne capitale du Japon, comme nous le rappelle un des premiers titres du film), faite de lumière et d'ombre (la photo est de Sternberg lui-même), d'arbres, de feuillages, de voiles, de rideaux..., pris au piège avec les personnages. Mais nous en saurons plus qu'eux, guidés que nous sommes par la voix de Sternberg : que la guerre est finie, comment Keiko a disparu – le réalisateur nous le dit sur une image de Keiko appelant à l'aide un bateau ennemi :
« *We did not see this, we never saw her again, she disappeared as if she'd never existed.*
Long ago I heard her say that if she had wings she would fly home. Keiko had gone, there was no more trouble. There was also no more... life[3]. »
Et une chanson populaire d'Okinawa continue de résonner dans nos oreilles :
« *You and me like an egg. I'm egg white, you're egg yellow. I embrace you*[4]. »

JOÃO PEDRO RODRIGUES
(traduction de Bernard Eisenschitz)

1. « C'est ainsi que nous avons rencontré Keiko. D'abord elle ne fut qu'un être humain de plus échoué sur cette tête d'épingle de la carte. Puis elle allait devenir une femelle pour nous, et enfin une femme, la seule femme sur terre. »
2. « Héros pour tous sauf pour nous-mêmes. »
3. « Ceci, nous ne l'avons pas vu. Nous ne l'avons jamais revue. Elle disparut comme si elle n'avait jamais existé. Il y a longtemps, je l'avais entendue dire que si elle avait des ailes, elle volerait jusqu'au pays. Keiko partie, il n'y eut plus de troubles. Il n'y eut pas non plus de vie. »
4. « Toi et moi, comme un œuf, je suis le blanc d'œuf, tu es le jaune d'œuf, je t'étreins. »

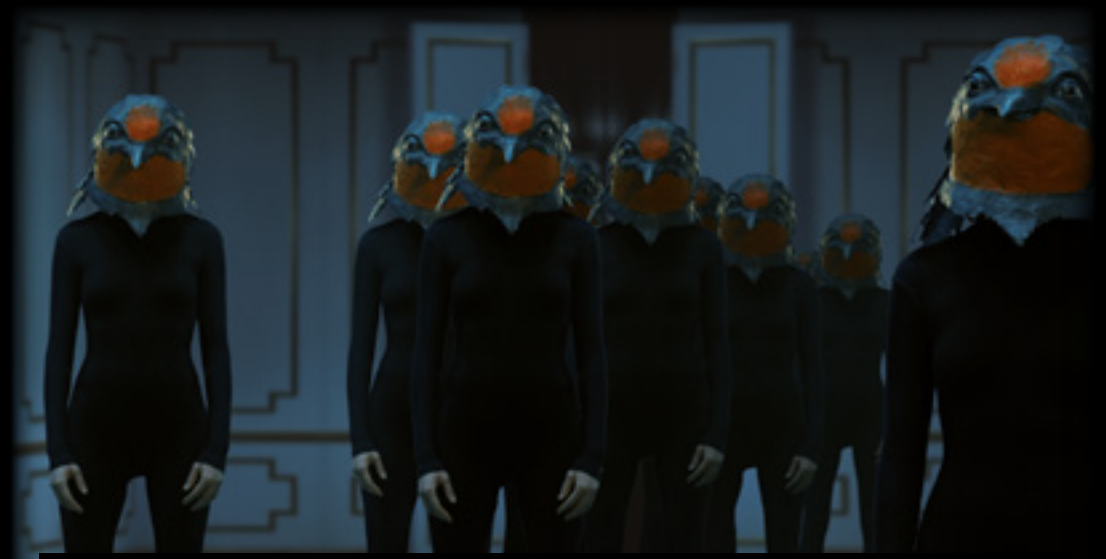
SUITE DU TEXTE DE JEAN-CLAUDE ROUSSEAU *DERNIER CAPRICE* P.60

Le récit n'est pas guidé par une succession d'indices. Aucun suspense. Seulement le cours inattendu des choses, interrompu sans anticipation, l'histoire laissée en plan. La jolie veuve est maintenant avec ses soeurs, réunies pour le deuil de leur père. Et soudain les voilà ensemble pour rien. Devant un vide qui n'est pas celui de l'absence mais de la présence. Le vieil homme, dont la famille attendait la mort, survient dans le cadre comme une apparition...
Et la circulation reprend. Simples passages dans l'embrasure du cadre. Des entrées, des sorties, sans avancée. « On est là » mais pas « on en est là ».
Une partie de cache-cache avec son petit-fils permettra au ressuscité une nouvelle échappée pour rejoindre son ancienne maîtresse. C'est elle qui entendra ses dernières paroles: « La fin, déjà la fin ».
Où tout cela nous a menés ?
Au pont qu'il faut traverser par dessus la large rivière en eaux basses, à l'écoulement tranquille, pour aller là où seront déposées les cendres. La procession de la famille endeuillée s'éloigne sans qu'on la suive.
Le couple de paysans, accroupi devant l'eau où il lave ses outils, l'avait prédit:
« - Il y a beaucoup de corbeaux aujourd'hui
- J'ai remarqué aussi
- Quelqu'un a dû mourir
- C'est probable ».

JEAN-CLAUDE ROUSSEAU

SPÉCIALE 30E

30 ANS APRÈS



21 NUITS AVEC PATTIE DE ARNAUD ET JEAN-MARIE LARRIEU P. 70
L'ACADÉMIE DES MUSES DE JOSÉ LUIS GUERIN P. 71
L'ARCHITECTE DE SAINT GAUDENS DE J. DESPRAIRIES ET S. BOZON P. 72
LE BOIS DONT LES RÊVES SONT FAITS DE CLAIRE SIMON VOIR P. 39
C'EST L'AMOUR DE PAUL VECCHIALI P. 73
GAZ DE FRANCE DE BENOIT FORGEARD P. 74
LA JOIE DE LAURENT ROTH P. 75
MAD LOVE IN NEW YORK DE JOSH ET BENNY SAFDIE P. 76
QUE NOUS NOUS ASSOUPISSIONS DE DENIS CÔTÉ P. 77
LE TRÉSOR DE CORNELIU PORUMBOIU P. 78
VINCENT V. DE SOUFIANE ADEL ET PIERRE ALEX P. 79
LES YEUX BRÛLÉS DE LAURENT ROTH VOIR P.132

AVANT-PREMIÈRE

21 NUITS AVEC PATTIE

ARNAUD ET JEAN-MARIE LARRIEU

FICTION / 2015 / FRANCE / 115 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Isabelle CARRÉ, Karin VIARD, André DUSSOLLIER, Sergi LOPEZ, Denis LAVANT,
SCÉNARIO Arnaud et Jean-Marie LARRIEU
IMAGE Yannick RESSIGEAC
SON Antoine-Basile MERCIER, Béatrice WICK
MUSIQUE Nicolas REPAC, Groupe BRUTLA
DÉCORS Stéphane LÉVY
MONTAGE Annette DUTERTRE
PRODUCTION Aréna Films, Pyramide Productions
DISTRIBUTEUR Pyramide

SORTIE LE 25 NOVEMBRE 2015

Lire la biographie
d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu p. 65

Au cœur de l'été, Caroline, parisienne et mère de famille, débarque dans un village du sud de la France. Elle doit organiser dans l'urgence les funérailles de sa mère, qu'elle ne voyait plus guère. Elle est accueillie par Pattie qui aime raconter à qui veut bien l'écouter ses aventures amoureuses. Alors que toute la vallée se prépare pour les fameux bals du 15 août, le corps de la défunte disparaît mystérieusement…

Très rapidement, nous nous sommes rendu compte que nous écrivions un film sur la parole. Nous avons développé un érotisme parlé, sans nudité ou presque. Les images sexuelles sont d'abord dans le texte. Ce n'est pas si simple, c'est même encombrant : les mots de Pattie suggèrent de l'image. (…) Il y avait aussi l'idée d'une inversion, avec un discours sur la sexualité qui peut être perçu comme masculin, mais par une femme. Nous aimions cette provocation. La vraie Pattie parle du sexe des hommes comme d'une obsession.
ARNAUD ET JEAN-MARIE LARRIEU (dossier de presse du film, 2015)

L'ACADÉMIE DES MUSES

L'ACCADEMIA DELLE MUSE
JOSÉ LUIS GUERÍN

FICTION / 2015 / ESPAGNE / 92 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Raffaele PINTO, Emanuela FORGETTA, Rosa DELOR MUNS, Mireia INIESTA, Juan RUBIÑO
SON Amanda VILLAVIEJA, Jordi MONRÓS
MONTAGE José Luis GUERIN
PRODUCTION Los Films de Orfeo
DISTRIBUTEUR Zeugma

PREMIÈRE FRANÇAISE

SORTIE PRÉVUE EN AVRIL 2016

Lire la biographie
de José Luis Guerin p.56

Un professeur de philologie de Barcelone crée avec ses jolies élèves une «Académie des Muses» dans le but de régénérer le monde à travers la poésie. Ce projet controversé déclenche une ronde de situations dominées par la parole et le désir.

Partant de cette situation pédagogique, la praxis prolonge ainsi la parole et cette dernière devient actes et situations (de séduction, de badinage amoureux), dans un film qui capte et révèle le mouvement de la pensée, où les corps prennent régulièrement le relais des mots – on pense ainsi au cinéma de Rohmer. Il y a dans *L'Accademia delle Muse* un mouvement d'élévation, notamment des personnages, vers l'imaginaire et le romanesque, vers la beauté aussi – tout particulièrement cette jeune femme au nez retroussé et à la frange un peu trop clairsemée, que Guerín transforme en une sorte de créature hollywoodienne, avatar d'Audrey Hepburn. La mise en scène suit ce mouvement, Guerin choisit des places de caméra troublantes, travaille la disjonction entre espace sonore et visuel, et fait naître une sorte de double langage de l'image en utilisant les reflets «surimpressionnistes» des vitres. Film perpétuellement polymorphe et transformiste, *L'Accademia delle Muse* est tout à fois un *feel good movie*, un essai cinématographique vertigineux traversé par une utopie (la poésie qui agirait sur le monde), une machine fictionnelle puissante et jouissive.
ARNAUD HÉE (*Critikat*, 25 aout 2015)

L'ARCHITECTE DE SAINT-GAUDENS

JULIE DESPRAIRIES
SERGE BOZON

FICTION / 2015 / FRANCE / 29 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Mehdi ZANNAD, Elise LADOUÉ, Hélène IRATCHET, Arnold PASQUIER, Philippe SAUNIER-BORRELL, les habitants de la ville de Saint-Gaudens
SCÉNARIO Julie DESPRAIRIES
IMAGE Céline BOZON
SON Yves-Marie OMNÈS, Anne DUPOUY
MUSIQUE Mehdi ZANNAD
MONTAGE François QUIQUERÉ, Aymeric SCHOENS
PRODUCTION Les Films de la Liberté, La Compagnie des prairies

PREMIÈRE FRANÇAISE

Lire la biographie de Serge Bozon p.52

Film musical et chorégraphique, L'Architecte de Saint-Gaudens *met en scène un architecte chantant, au gré de ses promenades, les bâtiments qu'il a construits dans une petite ville des Pyrénées. Il est accompagné des habitants, qui chantent et dansent dans leurs espaces de vie, d'étude et de travail. Un dialogue se noue entre l'architecte et la population sur son métier, ses paradoxes et ses lois.*

PROJECTION SUIVIE D'UNE MASTERCLASS « COMPOSER POUR LE CINÉMA »
AVEC LES RÉALISATEURS JULIE DESPRAIRIES ET SERGE BOZON ET MEHDI ZANNAD, ACTEUR ET COMPOSITEUR. VOIR P.162

AVEC LE SOUTIEN DE LA SACEM

C'EST L'AMOUR

PAUL VECCHIALI

FICTION / 2015 / FRANCE / 97 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Pascal CERVO, Astrid ADVERBE, Julien LUCQ, Fred KARAKOZIAN, Manuel LANZENBERG
SCÉNARIO Paul VECCHIALI
IMAGE Philippe BOTTIGLIONE
SON Francis BONFANTI
PRODUCTION Show Business Film Limited, Daniel Metz
DISTRIBUTEUR Shellac

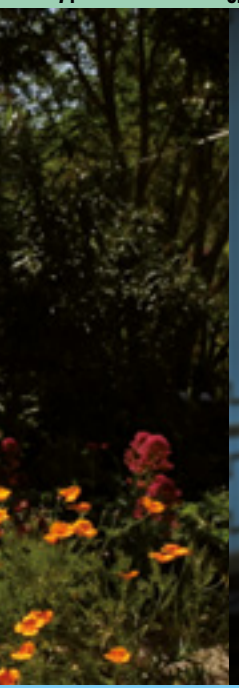
PREMIÈRE FRANÇAISE

SORTIE PRÉVUE AU PRINTEMPS 2016

Paul Vecchiali était l'invité d'honneur du festival en 2006 à l'occasion d'une rétrospective consacrée à ses films et aux Productions Diagonales.

Odile soupçonne son mari de la tromper et décide de lui rendre la pareille. Le hasard la met en présence de Daniel, un acteur, et c'est avec lui qu'elle entreprend de se «venger». L'acteur, qui vit avec un ancien militaire, va faire l'amour avec elle. Et cet acte aura des conséquences inattendues: Odile et Daniel seront liés à jamais par un amour irrépressible. Aux dépens de leur entourage.

Il m'a semblé intéressant de montrer un amour quasi virtuel, qui explose soudainement et ne se reconstruira jamais. Le contraire du cheminement habituel: on se rencontre, on se rapproche, on s'aime puis on fait l'amour... Le quotidien érode l'amour. Ici, celui d'Odile et de Daniel reste intact. Ici, le fait d'accomplir cet acte sexuel improvisé, mais voulu par Odile, provoque chez les deux amants un sentiment inéluctable. Par ailleurs, ce film est, avant tout, un film sur la peur, sur toutes les peurs: la peur des autres, la peur de soi, la peur de la guerre, la peur des apparences, peurs compensées par l'alcool ou «l'absence». Dans ce contexte, quelque peu solennel, même si drôle quelquefois, il m'a paru nécessaire d'introduite un contrepoint: il y a donc, à l'image, une sorte d'album colorié comme par un enfant... L'innocence face à ce déluge racinien de sentiments extrêmes, exceptionnels.
PAUL VECCHIALI (note d'intention, 2015)



AVANT-PREMIÈRE

GAZ DE FRANCE

BENOÎT FORGEARD

FICTION / 2015 / FRANCE / 86 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Olivier RABOURDIN, Philippe KATERINE, Alka BALBIR, Antoine GOUY, Olivier RABOURDIN
SCÉNARIO Benoit FORGEARD, Emmanuel LAUTRÉAMONT
IMAGE Thomas FAVEL
SON Julien BROSSIER
MONTAGE Benoît FORGEARD, Nicolas BOUCHER
PRODUCTION ECCE FILMS
DISTRIBUTEUR Shellac

SORTIE PRÉVUE LE 13 JANVIER 2016

Dans la France des années 2020, Michel Battement, l'éminence grise du chef de l'état, doit d'urgence remonter la cote de popularité du président Bird afin d'empêcher la chute imminente du régime. Au fin fond des sous-sols surchargés de l'Élysée, il organise une consultation secrète, en compagnie des meilleurs cerveaux du pays.

Après des études aux Beaux-Arts de Rouen, puis au Studio National des Arts Contemporains du Fresnoy, Benoit Forgeard réalise plusieurs courts métrages dont *La Course Nue* (2006), *Belle-Ile en mer* (sélectionné en compétition internationale à Entrevues en 2007), et *L'Antivirus* (2009) qui constituent la trilogie *Réussir sa vie* (2012). Parallèlement, il écrit et réalise *Le Ben et Bertie Show*, émission musicale présentée avec le musicien Bertrand Burgalat, pour la chaîne Paris Première. Il présente cette année à Belfort, son premier long métrage *Gaz de France*, sélectionné à l'ACID à Cannes 2015.

LA JOIE

LAURENT ROTH

FICTION / 2015 / FRANCE / 52 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Mathieu AMALRIC, Mireille PERRIER
SCÉNARIO Laurent ROTH
IMAGE Esti, HUGUES LANDRY
MONTAGE Ludovic BERRIVIN
PRODUCTION Inthemood, Cinaps TV

PREMIÈRE MONDIALE

Captation de La Joie*, pièce de théâtre écrite par Laurent Roth et lue par Mathieu Amalric et Mireille Perrier au Théâtre du Rond Point en 2010.* La Joie *fait partie d'une trilogie* Le Sein d'Abraham est plus vaste que tu n'imagines*, dont le dernier segment* L'Âme*, est en cours d'écriture.*
Dans un avion entre Paris et Tel-Aviv. LUI accompagné par ELLE, transporte la dépouille de son père rescapé de la Shoah, en Israël. Le cercueil est dans la soute. LUI se souvient de son adolescence, de ses vacances en kibboutz à 18 ans. De la culotte des filles. Des haut-parleurs. De la sueur. Il voulait guérir de la Shoah, d'un peuple de vaincus. Revenir bronzé. Invulnérable. ELLE essaie de se souvenir de tout cela avec LUI, tandis que l'avion perd un moteur. Puis un deuxième...

Laurent Roth est à la fois réalisateur, scénariste, programmateur, écrivain et critique de cinéma (entre 1995 et 1999, pour les *Cahiers du cinéma* et France Culture). Il a réalisé des films tels que *Henri Alekan, des lumières et des hommes* (1986), *Les Yeux brûlés* (1986, sélectionné à Entrevues en 1987, présenté en version restaurée, cf p.52), ou encore *Ranger les Photos* (coréalisé avec Dominique Cabrera en 1998), primés dans de nombreux festivals. Puis *Une maison de famille* (2004), *J'ai quitté l'Aquitaine* (2005) et récemment *Arc Arceaux Arcades/Histoires du quartier de La Villette*, un projet en cours de réalisation. En tant que scénariste, il a collaboré avec Jean Daniel Pollet (*Ceux d'en face*, 2000), Vincent Dieutre (*Fragments sur la grâce*, 2006) et aussi Myriam El Hajj (*Trêve*, présenté en compétition à Entrevues, cette année). Il a par ailleurs été associé à la programmation de nombreux festivals, dont Lussas, Entrevues et le FID. Il est également l'auteur de pièces de théâtre dont *La Joie*.

AVANT-PREMIÈRE

MAD LOVE IN NEW YORK

HEAVEN KNOWS WHAT

JOSH ET BENNY SAFDIE

FICTION / 2014 / ÉTATS-UNIS, FRANCE / 94 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Arielle HOLMES, Caleb LANDRY JONES, Buddy DURESS, Necro
SCÉNARIO Ronald BRONSTEIN, Josh SAFDIE, d'après le roman «Mad Love» d'Arielle HOLMES
IMAGE Sean PRICE WILLIAMS
MUSIQUE Paul GRIMSTAD, Ariel PINK
MONTAGE Ronald BRONSTEIN
PRODUCTION Iconoclast
DISTRIBUTEUR Carlotta Films

SORTIE PRÉVUE LE 3 FÉVRIER 2016

Harley aime Ilya. Il donne un sens à sa vie. Alors, quand il lui demande de prouver son amour en se tranchant les veines, elle s'exécute sans hésiter, sans doute aussi à cause de son autre dévorante passion: l'héroïne.

Les frères Josh et Benny Safdie appartiennent à la nouvelle génération de réalisateurs indépendants new yorkais. Josh Safdie présente deux courts métrages en compétition internationale à Entrevues en 2007 (*I Think I'm Missing Parts* et *The Back of her Head*) avant sa révélation à la Quinzaine des Réalisateurs en 2008 avec son premier long métrage *The Pleasure of Being Robbed* (également sélectionné à Entrevues), puis le second en 2009, *Lenny and the Kids* (*Go Get Some Rosmary*), coréalisé avec son frère Benny et présenté aussi à Entrevues. Ils ont fondé avec Alex Kalman, Zachary Treitz, Bret Jutkiewicz et Sam Lisenco, « Red Bucket Films », une maison de production de films indépendants. Ils préparent actuellement un nouveau film.

QUE NOUS NOUS ASSOUPISSIONS

DENIS CÔTÉ

FICTION / 2015 / CANADA / 15 MIN. / COUL. / SANS DIALOGUE

SCÉNARIO Denis CÔTÉ
IMAGE Jessica LEE GAGNÉ
SON Frédéric CLOUTIER
MUSIQUE Frédéric CLOUTIER, Bernard GARIÉPY-STROBL
MONTAGE Daniel KAROLEWICZ
PRODUCTION Denis CÔTÉ

PREMIÈRE INTERNATIONALE

L'hiver s'acharne. Quelque chose est arrivée. Au cœur des boisés, sur les flancs de montagnes, dans les rues et même jusqu'à l'intérieur des maisons, un étrange silence a élu domicile. Reste-t-il même une seule âme pour témoigner de l'évènement récent?

Cinéaste canadien, Denis Côté est souvent présenté comme l'une des figures du « Renouveau du Cinéma Québécois ». Il a réalisé de nombreux courts et longs métrages, sélectionnés et primés dans les plus grands festivals internationaux. En 2005, son premier long métrage *Les Etats nordiques* (sélectionné à Entrevues), remporte le Léopard d'Or au festival de Locarno. Suivront *Nos vies privées* (2007), *Elle veut le chaos* (2008), *Curling* (2010) – tous deux Prix de la mise en scène à Locarno – ou encore *Bestiaire* (2012), présenté à Sundance et à Berlin. Son œuvre a fait l'objet de rétrospectives de par le monde (Cinémathèque québécoise, festival de La Rochelle, Viennale...). *Que nous nous assoupissions* a été présenté au dernier festival de Toronto dans la section *Wavelenght*.

AVANT-PREMIÈRE

LE TRÉSOR

COMOARA

CORNELIU PORUMBOIU

FICTION / 2015 / FRANCE, ROUMANIE / 89 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Cuzin TOMA, Adrian PURCARESCU, Corneliu COZMEI, Cristina TOMA
SCÉNARIO Corneliu PORUMBOIU
IMAGE Tudor MIRCEA
SON Sebastien ZSEMLYE, Alexandru DRAGOMIR, Mirel CRISTEA, Thierry DELOR
DÉCORS Mihaela POENARU
MONTAGE Roxana SZEL
PRODUCTION 42 Km Film, Les Films du Worso, Rouge International
DISTRIBUTEUR Le Pacte

SORTIE PRÉVUE LE 23 MARS 2016

À Bucarest, Costi, un jeune père de famille aime lire les aventures de Robin des Bois à son fils de 6 ans pour l'aider à s'endormir. Un jour, son voisin lui confie qu'il est certain qu'un trésor est enterré dans le jardin de ses grands-parents. Si Costi accepte de louer un détecteur de métaux et de l'accompagner pendant une journée, il est prêt à partager le butin avec lui. D'abord sceptique, Costi se laisse finalement entraîner dans l'aventure…

J'aime travailler sur les histoires enfouies que le cinéma peut révéler. Je filme au présent: en surface, on a accès au monde tel qu'il est mais derrière les apparences se cachent plusieurs niveaux surprenants, un terrain idéal pour construire une fiction.
CORNELIU PORUMBOIU (dossier de presse du film, 2015)

Cinéaste roumain, Corneliu Porumboiu est révélé en 2006 avec son premier long métrage, *12h08 à l'Est de Bucarest,* Caméra d'Or au Festival de Cannes. Ses films suivants, *Policier, adjectif* (Prix FIPRESCI, Prix du Jury Un Certain Regard et Grand Prix du long métrage à Entrevues en 2009), *Métabolisme (ou quand le soir tombe sur Bucarest)* (Locarno 2013), *Match Retour* (Berlinale 2014) allient humour, travail sur la parole et précision du cadre. *Le Trésor*, son nouveau film, a été présenté à Un certain regard à Cannes en 2015.

VINCENT V.

SOUFIANE ADEL
PIERRE ALEX

FICTION / 2015 / FRANCE / 22 MIN. / COUL. / VF

SCÉNARIO Soufiane ADEL et Pierre ALEX
IMAGE Pierre ALEX, Angela TERRAIL, Soufiane ADEL
SON Thomas BUET, Natalia DUCREY
MONTAGE Soufiane ADEL, Pierre ALEX, Hector DI NAPOLI
PRODUCTION Aurora Films

PREMIÈRE MONDIALE

L'histoire de Vincent V. commence en 2005. On le suit pendant 10 ans.

Soufiane Adel est né en 1981 en Algérie et arrive en France à 8 ans. Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure de Création Industrielle en 2006, il commence à réaliser ses premiers films pendant ses études (*Nuits Closes*, en 2004 et *La Cassette* en 2006, qui font le tour de nombreux festivals internationaux). Le cinquième fragment de *Vincent V.: Chapitre 5, contestation* est présenté à Entrevues en 2005. En 2008, son court métrage *Kamel s'est suicidé six fois, son père est mort* (produit par le GREC), est doublement sélectionné à l'ACID et à la Quinzaine des Réalisateurs, à Cannes. En 2013, il réalise un long métrage documentaire *Go Forth,* remarqué et sélectionné dans de nombreux festivals (Cinéma du réel, Festival du nouveau cinéma de Montréal, Lussas, etc.). Avec *Vincent V.*, coréalisé avec Pierre Alex, il présente cette année à Belfort l'aboutissement de dix années de travail, dix années de la vie de son personnage, Vincent.

Pierre Alex est diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure de Création Industrielle en 2007. Il a cofondé l'agence de design Distorsion. *Vincent V.* est son premier film.

LA FABBRICA :
OTAR IOSSELIANI

AQUARELLE P.85
LE CHANT DE LA FLEUR INTROUVABLE P.85
AVRIL P.86
LA FONTE P.86
VIEILLES CHANSONS GÉORGIENNES P.90
LA CHUTE DES FEUILLES P.87
IL ÉTAIT UNE FOIS UN MERLE CHANTEUR P.88
PASTORALE P.89
LETTRE D'UN CINÉASTE :
7 PIÈCES POUR CINÉMA NOIR ET BLANC P.90
UN PETIT MONASTÈRE EN TOSCANE P.91
ET LA LUMIÈRE FUT P.92
LA CHASSE AUX PAPILLONS P.93
BRIGANDS, CHAPITRE VII P.94
LUNDI MATIN P.95
CHANT D'HIVER P.96

Certaines séances seront précédées d'une rencontre avec Otar Iosseliani et quelques uns de ses collaborateurs.

EMMANUEL DE CHAUVIGNY

Emmanuel de Chauvigny est un chef décorateur français. Il a débuté sa carrière en 1983 sur le film *Balles perdues* de Jean-Louis Comolli (produit par Martine Marignac). Il travaille aux côtés de Jacques Rivette sur presque tous ses films (depuis *Hurlevent* en 1985) et d'Otar Iosseliani (*La Chasse aux papillons*, *Brigands chapitre VII*, *Adieu plancher des vaches !*, *Lundi matin*, *Jardins en Automne* et *Chantrapas*). Il a également travaillé sur les films de Noémie Lvovsky (*Oublie moi*), Joao César Monteiro (*La Comédie de Dieu*), Pascal Bonitzer (*Rien sur Robert*, *Petites coupures*), Michael Haneke (*Code Unknown*, *Caché*), Julie Bertuccelli (*Depuis qu'Otar est parti*), Marc Fitoussi (*La Vie d'artiste*), Amos Gitai (*Désengagement*, *Plus tard tu comprendras*), Sophie Fillières (*Arrête ou je continue*), Pascal Thomas (*Valentin, Valentin*) ou encore Philippe Garrel (*La Jalousie*, *L'Ombre des femmes*).

MARTINE MARIGNAC

Productrice française, Martine Marignac a collaboré avec de nombreux cinéastes depuis le début des années 1980 : Jean-Luc Godard (*Passion*), Chantal Akerman *(Golden Eighties*), Sophie Fillières (*Aie*, *Gentille*, *Un chat un chat*, *Arrête ou je continue*), Jean-Marie Straub et Danièle Huillet (*Sicilia !*, *Ouvriers paysans*) ou Leos Carax *(Holy Motors*). Elle fonde en 1987, aux côtés de Maurice Trinchant, Vincent Malle et Georges Reinhardt la société Pierre Grise Productions. Elle est la productrice fétiche de Jacques Rivette, depuis près de trente ans et a produit tous les films d'Otar Iosseliani depuis *La Chasse aux papillons* (1992). En 2009, elle a reçu le Prix de la meilleure productrice indépendante au festival de Locarno.

RUFUS

Acteur de théâtre et de cinéma, mais aussi humoriste, Rufus a débuté sa carrière en 1967 dans *Les Enterclés* de Christian Gion. En plus de 30 ans de carrière, il a collaboré avec de nombreux cinéastes et metteurs en scène de théâtre : Roman Polanski, William Klein, Raoul Ruiz, Jean-Jacques Annaud, Tony Gatlif, Jean-Pierre Mocky et Jean-Pierre Jeunet (*Delicatessen*, *La Cité des enfants perdus*, *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain* – pour lequel il est nommé au César dans la catégorie Meilleur acteur dans un second rôle – et *Un long dimanche de fiançailles*). Il a coécrit deux pièces de théâtre (avec Brigitte Fontaine et Jacques Higelin) : *Maman, j'ai peur* (1966) et *Les enfants sont tous fous* (1969). Il a par ailleurs publié des livres, dont *Si Dieu meurt, je ne lui survivrai pas. Roman méchant* (ed L'Arganier, 2007). *Chant d'hiver* est sa première collaboration avec Otar Iosseliani.

OTAR IOSSELIANI
CHAPITRE XII

Un film peut tenir dans un écho. Au début du dernier film d'Otar Iosseliani, *Chant d'hiver*, un prêtre barbu, ayant échangé sa soutane pour une tenue de camouflage, boit de la gnôle à même un jerricane et crache le liquide. À la fin du film, dans un café de Paris, un vagabond goûte à un verre, puis le recrache et se lève. La boucle est bouclée. *In vino veritas* ? Ce n'est peut-être plus vrai aujourd'hui. L'histoire consiste en une incessante mutation-transfert-échange – soutenue ici par le fait que le même acteur, Rufus, tient les deux rôles et qu'il n'est pas sans une certaine ressemblance physique avec le cinéaste.

Un film peut aussi être une suite d'emboîtements. De gros hommes entrent dans une salle de projection (cela s'appelle *Brigands Chapitre VII*). Une scène de partouze (suggérée) et de meurtre suit : est-ce le film projeté, est-ce un montage alterné ? Mais une secrétaire vient engueuler le projectionniste, qui a chargé la dernière bobine au lieu de la première. Commence alors l'aventure d'un roi et d'une bergère. Le roi, couché, se retourne dans son sommeil et se retrouve sous un abri de fortune, de nos jours. Qui rêve ? Est-il roi ou SDF ? Y a-t-il bien un film dans le film ? Plus, on découvre qu'il s'est réveillé dans les rues en pente de Tbilissi, celles que montrait *Il était une fois un merle chanteur*. Les badauds qui regardaient les accidents de voiture donnent à présent des conseils au servant d'un canon pour l'aider à toucher sa cible, et ce ne sont plus des pots de fleurs qui tombent, mais des obus. Cette ville heureuse est devenue un peu plus sauvage que le royaume médiéval où le roi présidait aux viols collectifs dans une cité conquise et faisait couper la tête à sa femme infidèle. Encore lui lançait-elle un clin d'œil coquin au moment où la hache du bourreau s'abattait, sur quoi il essuyait une larme distraite. (Et à la fin, on verra et comprendra le massacre du début.)

Les films de Iosseliani sont comme une seule et même chanson, l'un en rappelle un autre, le souvenir a parfois du mal à les distinguer. Il ne faut pas s'y tromper : chacun a un ancrage et un point de vue qui lui est propre. La tonalité, certes, est la même, ce qui est naturel. Et la leçon morale aussi, toute simple et rarement formulée en paroles. Méfiance devant la parole : elle est absente des premiers courts et moyens métrages (*La Fonte, Avril*), compose un langage absurde où on dialogue par phrases toutes faites et apprises par cœur (*Les Favoris de la lune*), ou encore une langue inconnue et réduite à une trentaine d'intertitres (*Et la lumière fut*). Autant se taire : mais pour cela, dit quelqu'un dans *Les Favoris*, on a très peu de temps.

Plutôt que la répétition, on doit y voir la constance d'un artiste, qui passe simplement d'une composition à l'autre. Ses films d'ailleurs ne manquent pas d'artistes, peintres, musiciens, souvent un peu poseurs ou imposteurs. À un cinéma qui s'en tient à raconter des histoires, on peut préférer celui-ci, qui fait jouer les formes et les harmonies. Faut-il se plaindre qu'il utilise les mêmes harmonies ?

Formé comme cinéaste soviétique, Otar Iosseliani n'est pas russe, mais géorgien. Deux peuples, deux langues, deux écritures, deux cultures, deux histoires différentes. Son plus long documentaire, qui est un film de montage, est consacré au caractère unique de son pays, qu'affirme le titre : *Seule, Géorgie*. Il grandit dans ce qui est alors une république soviétique, vivant comme une occupation étrangère les aspects de son histoire : stalinisme, répression, bureaucratie et corruption. Il apprend le cinéma à l'école centrale de l'URSS, au VGIK de Moscou, où sont passés des cinéastes de bien des pays, pas seulement socialistes comme on disait, des Africains par exemple. Son premier maître est ukrainien, Alexandre Dovjenko. Interrompant ses études après la mort de celui-ci, il a navigué comme marin, il aurait aussi pu être mathématicien ou musicien, rien ne l'obligeait à devenir cinéaste. Plus que la passion du métier lui importe une attitude fondamentale, il l'écrit à la mort de Tarkovski : « Dans mon pays, il existe un critère très important pour les artistes : être honnête. Andreï Tarkovski appartenait à cette catégorie. C'est-à-dire qu'il faisait uniquement au cinéma ce qu'il jugeait nécessaire. Les équivoques, les compromis lui étaient inconnus. »

Ses premiers films surgissent dans une situation paradoxale : ils sont partie prenante, dans l'après-coup du dégel khrouchtchévien, d'une libéralisation, d'un réveil des cultures nationales de l'URSS, en particulier celle de la Géorgie, vue alors comme une île de relative liberté. Ils coïncident aussi avec un renouveau du cinéma, ce qu'on appelle la « génération des années 1960 », *les chestidesiatniki*. Parmi les derniers d'entre eux à passer au long métrage, Iosseliani bouleverse tranquillement les règles imposées. Sa dramaturgie écarte les sommets dramatiques, les procédés poétiques, les moments d'émotion. Ce qu'on prenait alors pour une vision « presque documentaire » et spontanée du pays, et pour un éloge d'une Géorgie soviétique tranquille, relève en fait d'une construction rigoureuse et manifeste son indifférence, pour ne pas dire plus, envers la hiérarchie de la société. Il a beau brouiller les pistes, la bureaucratie s'y trompe moins que les critiques occidentaux et multiplie les entraves à ses films et son activité.

La Chute des feuilles semble encore illustrer brillamment le schéma agréé du héros à la conscience pure luttant contre le bâclage et la corruption. Mais la proposition est retournée : ce héros est un marginal, un rêveur, et c'est à l'establishment qu'il s'oppose. *Il était une fois un merle chanteur* inaugure un mouvement frénétique qui va proliférer et envahir ses films français. « Je n'ai pas une minute de répit et je n'arrive à rien faire », dit son héros, occupé « toute la sainte journée » (un titre possible) par une tâche qui fait oublier les précédentes. Si une veine lyrique y est plus lisible, c'est une illusion, comme l'écrit Gianni Buttafava : « Illusion de développement dramatique aussi que la séquence finale de la mort accidentelle du protagoniste, d'où tout traumatisme est absent. Dans le refus de l'émotion, dans l'occultation voire l'annulation du message, on est rarement allé plus loin, et certainement jamais dans le cinéma soviétique. » Un critique soviétique, désireux de soutenir le film menacé, écrivait que son héros était fou.

Pastorale va encore plus loin dans l'élimination des procédés familiers. *Un film de Iosseliani pour le spectateur de demain*, titrait un papier dans *L'Humanité* (11.5.77), trois ans avant qu'il ne soit autorisé à l'exportation : « *Pastorale* n'a pas ce qu'on est convenu d'appeler un sujet. (...) On peut le rattacher à des formes musicales plutôt que littéraires, parler de mouvements et de contrepoint. On y voit, par le moyen du cinéma, en quoi des moments sur lesquels on ne s'arrêterait pas dans la vie sont uniques, périlleux, mettent en jeu une conception de la vie. (...) Chaque plan contient plusieurs de ces `aventures' et est à lui seul une unité, qui

peut être mise en rapport avec ce qui précède et ce qui suit (...) Il y a des tas de choses à voir et à saisir à la fois ; mais si on en rate ça ne fait rien, le plaisir reste entier. » Car Iosseliani, radicalement hostile aux théories et pratiques d'Eisenstein, est aussi un cinéaste de montage, jusque dans les plans séquences qu'il va développer en France.

La critique et le public de l'Ouest découvrent à la fin des années 1960 trois cinéastes de la même génération : Tarkovski (*Andrei Roublev* succédant à *L'Enfance d'Ivan*), Andreï Mikhalkov-Kontchalovski (*Le Premier Maître*) et Iosseliani avec *La Chute des feuilles*, suivi en 1970 d'Il était une fois un merle chanteur. Ils auront des parcours divers. Lui vient travailler en France. Il y apporte le point de vue du voyageur lointain : les habitudes quotidiennes, ce point de départ de tous ses récits, lui apparaissent comme des étrangetés exotiques. Les sandwiches solitaires dans les cafés, la promenade des chiens, les taxis pris d'assaut, les chansons familières... sans oublier le règlement de compte avec un régime de contrôle et de surveillance, adapté tel quel ou presque à la France – avec peu de chances de se tromper –, composent une étrange cacophonie dans *Sept pièces pour cinéma noir et blanc* et *Les Favoris de la lune*.

Dans ses films français, Iosseliani manifeste sa sympathie pour les clochards parisiens, qui valent pour les déshérités du monde entier. Sa tendresse s'adresse aussi aux aristocrates, avec leurs manières impeccables et condamnées à disparaître. Le mauvais rêve d'une société moderne policée et policière, pas tellement différente de celle dont il s'éloigne, appelle une remémoration de l'innocence. Il lui faut aller dans une enclave du Sénégal pour trouver un pays heureux, mais qui succombera bientôt aux abatteurs d'arbres et fabricants de fétiches en série (*Et la lumière fut*). Le jeu du furet inauguré avec le *Merle chanteur* se poursuit et se complique à partir des *Favoris*, qui remonte parfois à la belle époque des maisons qu'on détruit aujourd'hui, qui fait s'entrecroiser « douze voleurs » (encore un titre possible) dont chacun joue double et triple jeu... Voleurs, péripatéticiennes, policiers, grands bourgeois, musiciens, anarchistes, échangent leurs rôles. Les personnages disparaissent ou ne sont plus que des signes, des silhouettes récurrentes, et les relations deviennent le véritable tissu du film. Maisons abattues, objets brisés, perdus ou volés, tableaux découpés (*Les Favoris de la lune*), fantômes d'un âge heureux, photos jaunies (*La Chasse aux papillons*), arbres abattus (*Et la lumière fut*), disent le tragique de l'histoire, alors que les individus ont droit à l'ironie.

Au milieu de sa trajectoire, la guerre a envahi les films de Iosseliani. *Brigands, chapitre VII*, septième long métrage sur douze, se place sous le choc de la guerre civile en Géorgie (1991-1993), après qu'il a passé plus d'un an à compiler le documentaire en trois parties *Seule, Géorgie*. Désormais, ce ne sont pas seulement les personnages, ce sont les temps qui se croisent et se répondent. La révolution, qui a fait le malheur des hommes en voulant leur imposer de force le bonheur, est à l'origine de la catastrophe. Le sentiment d'une destruction irréparable est une incitation à plonger aux racines d'une culture, à confronter la cruauté du passé, serait-il de légende, à celle du présent.

Le pouvoir est toujours suspect : un ministre peut se retrouver clochard et y trouver le bonheur (*Jardins en automne*). La guerre est partout (*Chant d'hiver*), présente par les bijoux raflés sur des cadavres que les soldats offrent à leurs femmes, par les images que transmet la télévision HD ou par les bulldozers qui chassent les derniers hommes libres. Jusqu'au passé qui est détruit : la même porte ne mène pas deux fois au même paysage mental. Alors, il ne faut pas s'y attarder : brûler les vieilles lettres, déchirer les testaments. Quand le vin est tiré, il ne faut pas toujours le boire. Mais une fois le dernier abri perdu, signe suprême de culture, on entend toujours des polyphonies dans le bidonville.

BERNARD EISENSCHITZ

Bernard Eisenschitz est traducteur, historien du cinéma, réalisateur, programmateur. De 2001 à 2007, il a dirigé la revue *Cinéma*, qui a publié dix DVD de films introuvables. Parmi ses livres : *Roman américain, les Vies de Nicholas Ray* (1990), *Gels et dégels : une autre histoire du cinéma soviétique* (dir., 2000), *Le Cinéma allemand* (1999, 2008), *Fritz Lang au travail* (2011), *Écrits de cinéma d'Henri Langlois* (dir. avec Bernard Benoliel, 2014).

NB : L'indispensable *Adieu, plancher des vaches !* a été montré à Entrevues en 2013 dans la programmation « La Commedia des ratés »

AQUARELLE

AKVARELI

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1958 / 10 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION Guennadi KRACHENINNIKOV, Sofiko TCHIAOURELI
SCÉNARIO OTAR IOSSELIANI d'après un récit d'Alexandre GRIN
IMAGE Alexandre REKHIACHVILI
PRODUCTION V.G.I.K. - Vsierossiiski Gosourdarstvennyi Institut Kinematographii

Dans une famille très nombreuse et très pauvre, la femme, blanchisseuse, rapporte l'argent à la maison tandis que le mari, ivrogne, lui vole toute sa paie. Après une violente dispute et une course poursuite, ils se retrouvent dans un musée, où l'homme était parti se réfugier.

C'est mon premier travail réalisé pendant mes études, d'après une nouvelle d'Alexandre Grinn. Une famille pauvre : le mari est un ivrogne et la femme est lavandière. Le mari dépense le peu d'argent que gagne sa femme en boissons. Or, dans le musée où les conduit tous deux le destin, ils voient soudain un tableau, une aquarelle, sur laquelle est représentée leur vieille bicoque. Le linge sèche au soleil, tout est très beau. La maison dans laquelle ils vivent, sur le tableau paraît confortable et accueillante et pas sinistre comme ils se la représentaient. Et la tristesse s'empare d'eux.
OTAR IOSSELIANI (livret de présentation du coffret DVD édité en Russie, traduction Aïcha Kherroubi)

COPIE SAUVEGARDÉE PAR LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE EN 2001

LE CHANT DE LA FLEUR INTROUVABLE

SAPOVNELA

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1959 / GÉORGIE / 20 MIN. / COUL. / SANS DIALOGUE

SCÉNARIO Otar IOSSELIANI, Ilya KHOUTSICHVILI
IMAGE V. CHENIDZÉ
PRODUCTION Grouzia FILM

Alors qu'un vieil homme, amoureux de la nature, réalise des compositions florales, des tracteurs viennent détruire les champs de fleurs, qui seront bientôt recouverts de bitume. Le premier film en couleur de Iosseliani.

Le mot « *Sapovnela* » signifie « la fleur que personne n'a jamais pu trouver ». Nous présentons ce film sans traduction (à l'époque le texte nous a été imposé par la censure ; mais finalement, le film fut quand même interdit à cause de la fin). C'est ma première tentative d'associer la musique et la couleur. Et c'est l'histoire d'un vieux jardinier, Mikhail Mamoulachvili, qui a créé des compositions florales étonnantes dans son petit jardin.
OTAR IOSSELIANI (livret de présentation du coffret DVD édité en Russie, traduction Aicha Kherroubi)

COPIE SAUVEGARDÉE PAR LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE EN 2001

AVRIL

APRILI

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1961 / GÉORGIE / 50 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION Tania TCHANTOURIA, Guia TCHIRAKADZE, Alexandre TCHIKVAIDZE, V. MAISOURADZE, A. DJORBENADZE
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI, Erlom AKHVLEDIANI
IMAGE Levan PATACHVILI, Yuri FEDNEV
MUSIQUE Natela IOSSELIANI, Sulkhan NASSIDZE
MONTAGE Otar IOSSELIANI
PRODUCTION Grouzia Film

Un joli arbre abrite les amoureux. On le coupe, on fabrique des meubles. À Tbilissi, le jeune couple cède à une frénésie d'achats de meubles, les range, les nettoie. Heureux jusqu'à ce jour, les deux jeunes gens finiront par se disputer parce que les meubles encombrent la maison.

L'appât du gain tue chez l'homme la capacité de se réjouir, d'être triste, en un mot la faculté de vivre, et le transforme en petit bourgeois. Le film a été tourné à dessein sans dialogues, nous avons inventé une langue imaginaire, et dans la deuxième partie, les personnages se disputent dans cette langue. Ne cherchez pas de traduction – de toute façon, on comprend tout. Le film est resté «au placard» pendant plus de 30 ans. Dans ce film, que j'ai tourné en 1962, je reconnais aujourd'hui des jeunes gens, mes camarades, tels qu'ils étaient à cette époque, lorsque tous nous avions une peur bleue de devenir des bourgeois soviétiques, esclaves du bien-être matériel.
Otar Iosseliani (livret de présentation du coffret DVD édité en Russie, traduction Aïcha Kherroubi)

LA FONTE

TOUDJI

OTAR IOSSELIANI

DOC. / 1964 / GÉORGIE / 20 MIN. / N&B / SANS DIALOGUE

SCÉNARIO Otar IOSSELIANI
IMAGE Chalva CHIOCHVILI
PRODUCTION Kartuli Pilmi

Dans une usine métallurgique de Rustavi, quelques moments de la vie de quatre ouvriers au travail ou au repos dans un environnement hostile et pénible.

Pour tourner *La Fonte*, j'ai travaillé incognito dans une usine pendant quatre mois. Je voulais tourner un grand film dans cette usine métallurgique mais ma préférence est finalement allée au court métrage. (...) Quand j'ai travaillé comme manœuvre dans cette usine, je n'écrivais rien le soir parce que j'étais mort de fatigue. Je cherchais les moyens de faire un cinéma qui ait des rapports plus profonds et plus simples à la fois avec la vie.
Otar Iosseliani (*Positif*, n°110, novembre 1969)

COPIE SAUVEGARDÉE PAR LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE EN 2001

LA CHUTE DES FEUILLES

GIORGOBISTVE

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1966 / GÉORGIE / 100 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION Ramaz GIORGOBIANI, Gogi KHARABADZE, Marina KARTSIVADZE
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI, Amiran CHICHINADZE
IMAGE Abesalom MAISSOURADZE
SON Vaja MACHAIDZE, Chovel TCHITIDZE
MUSIQUE Natela IOSSELIANI
DÉCORS Dimitri ERISTAVI
MONTAGE Giulieta BEZOUACHVILI
PRODUCTION Kartuli Pilmi

Fraîchement diplômés de l'Institut du vin de Tbilissi, Niko et Otar entrent dans une coopérative vinicole comme œnologues. Otar, plus âgé et plus assuré, se conforme rapidement aux exigences des chefs, alors que Niko, naïf et sincère, éprouve quelques déconvenues...

Je voulais faire arriver dans notre monde un personnage pur comme du papier, comme s'il n'avait pas eu d'existence antérieure. Il ressemble à du papier de tournesol qui bleuit ou rougit au contact de certains corps chimiques. Je voulais qu'il porte sur la société un regard candide, comme s'il ne connaissait rien de l'univers. La société l'oblige à choisir: s'il fait la moindre faute au début, elle va aller s'agrandissant comme une boule de neige et il sera perdu, il deviendra un bureaucrate, un voleur. Ce n'est pas l'adolescent, l'entrée dans la vie, qui m'intéressent spécialement, mais de montrer l'importance de la pureté, de la noblesse, et en comparaison, la société. (...) Il appartient à l'intelligentsia. Quand la société évolue, l'intelligentsia parfois abandonne ses positions et oublie ses devoirs. Pas lui. Il s'oppose au personnage d'Otar que l'on retrouve dans le monde entier, le jeune bourgeois, le nouveau riche.
Otar Iosseliani (*Positif*, n°110, novembre 1969)

IL ÉTAIT UNE FOIS UN MERLE CHANTEUR

IKO SHASHVI MGALOBELI

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1970 / GÉORGIE / 82 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION Guéla KANDELAKI, Irina DJANDIERI, Goghi TCHKHEIDZE, Elena LANDIA, Djansug KAKHIDZE
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI, Dimitri ERISTAVI, Semion LOUNGUINE, Ilya NOUSINOV, Otar MEKHRICHVILI, Chermazan KAKICHACHVILI
IMAGE Abesalom MAISURADZE
SON Tenguiz NABOBACHVILI
MUSIQUE Taimuraz BAKURADZE
DÉCORS Dimitri ERISTAVI
MONTAGE Djoulia BEZOUACHVILI
PRODUCTION Gruzia Film, Studios Kartouli Filmi

Les tribulations de Guia, jeune percussionniste de l'orchestre philarmonique de Tbilissi, flâneur, nonchalant, séducteur invétéré et toujours en retard, dans les rues de la capitale.

L'histoire que nous avons l'intention de raconter relèvera du genre de la comédie dramatique, ou, si l'on peut renverser la notion, à celui du drame comique. Parmi les questions qui ont attiré notre attention, la plus importante et la plus ancienne nous semble être celle de la réalisation de soi, de l'homme face à sa destinée terrestre. (...) Certaines personnes, en raison des contingences sociales ou plus probablement parce que la nature humaine est ainsi faite, déploient pendant toute leur vie une activité physique et mentale frénétique sans jamais mener rien à bien. Nous n'avons pas cherché à établir de statistiques pour déterminer la fréquence d'un tel phénomène, nous avons simplement regardé autour de nous, et ce que nous avons constaté nous a plongés dans une profonde tristesse: voilà, les gens vivent, chacun n'a qu'une seule vie, et nombreux sont ceux qui ne s'aperçoivent pas combien le temps passe vite. Ils ne s'aperçoivent pas que leur mémoire n'a pas gardé un seul souvenir d'acte un tant soit peu important dans leur vie... «*Pas maintenant, plus tard.*» se disent-ils, et un beau jour, une brique leur tombe sur la tête et la vie est terminée.
(Préface au scénario du film, *Positif*, n°476, oct. 2000)

PASTORALE

PASTORALI

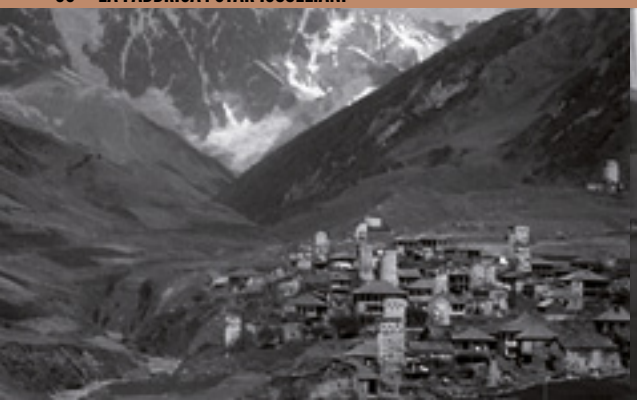
OTAR IOSSELIANI

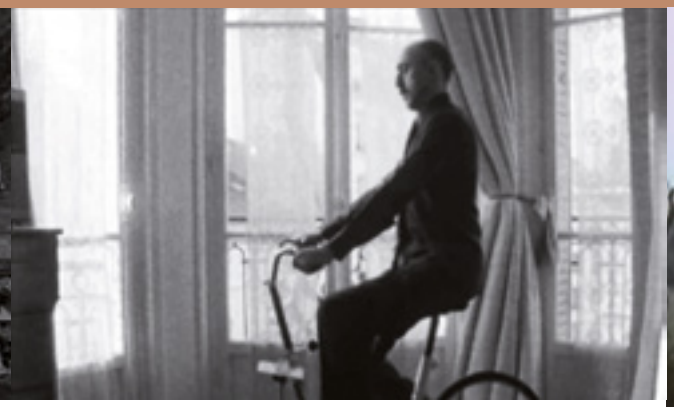
FICTION / 1975 / GÉORGIE / 95 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION Nana IOSSELIANI, Tamar GABARASHVILI, Mikhail NANEISHVILI, Nukri DAVITASHVILI, Baia MACABERIDZE
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI, Revaz INANISHVILI, Otar MEKHRISHVILI
IMAGE Abessalom MAISURADZE
SON Ekaterina POPOVA-EVANS
DÉCORS Vakhtang RURUA
PRODUCTION Kartuli PILMI

Quatre musiciens arrivent de la ville dans un village perdu pour se reposer tout en pratiquant leur art. Ils logent dans une famille où cohabitent trois générations. La jeune fille de la maison tombe amoureuse de l'un d'eux.

L'idée de *Pastorale* m'est venue comme ça: j'ai pensé qu'il y a des gens qui ont une psychologie «artiste» et tout le monde pense que c'est très bien, cette mentalité «bohème», d'homme libre. J'ai donc voulu analyser cela en l'illustrant par la vie quotidienne, en confrontant des membres de l'intelligentsia et des paysans. Pour moi, c'est la même chose: si on veut être un professionnel, on doit perdre une grande part de son âme. C'est vrai pour le paysan comme pour l'artiste; c'est vrai pour le paysan qui doit suivre toutes les règles du bon paysan: penser au lendemain, s'occuper des récoltes, de sa famille, prévoir les économies, etc. Même chose pour l'artiste. (...) A l'intersection de ces deux mondes, j'ai placé une jeune paysanne. Elle deviendra quelqu'un, elle devra choisir, mais pendant le film elle est dans une situation ouverte. La famille où elle vit, dont elle fait partie, est très bien pour elle, mais d'un autre côté les musiciens sont très beaux à ses yeux. Finalement elle reste seule.
OTAR IOSSELIANI (*Positif*, n°206, mai 1978)





VIEILLES CHANSONS GÉORGIENNES

STARINNAJA GRUZINSKAJA PESNJA

OTAR IOSSELIANI

DOC. / 1968 / GÉORGIE / 20 MIN. / N&B

SCÉNARIO Otar IOSSELIANI
PRODUCTION Kartuli Pilmi

Hommage en musique aux traditions géorgiennes tant culturelles qu'artisanales.

Je pense que montrer et ne pas commenter est la meilleure méthode pour transmettre l'étrangeté de chaque phénomène qui porte en soi un secret non formulable. Et dès que vous essayez de bourrer votre œuvre, aussi dite documentaire, de témoignages oraux et de points de vue particuliers, ce nombre de particularités, surtout si elles sont prononcées oralement, vous prive de tableau global.
OTAR IOSSELIANI (*Le bon plaisir d'Otar Iosseliani*, une émission de Jean-Pierre Pagliano diffusée sur France-Culture le 13 mars 1993, *in* Anthony Fiant, *(Et) le cinéma d'Otar Iosseliani (fut),* éd. l'Âge d'Homme, 2002)

LETTRE D'UN CINÉASTE

7 PIÈCES POUR CINÉMA NOIR ET BLANC

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1982 / 17 MIN. / N&B / SANS DIALOGUE

SCÉNARIO Otar IOSSELIANI

Succession de saynètes entrecoupées de plans tournés dans les rues de Paris : un vieil homme sort de chez lui sans que personne n'y prête attention et va s'asseoir sur un banc dans la rue, un homme et une femme se rejoignent dans un café, deux hommes se préparent à sortir de chez eux armés d'un pistolet, se rejoignent dans un bureau et s'expliquent à coups de feu.

« Je suis un metteur en scène géorgien. En Géorgie, on est gais, nonchalants. Comme partout, on travaille, on souffre, on s'amuse avant de mourir. On peut toujours compter sur ses amis, on essaie d'apprendre aux enfants qu'on ne peut pas être heureux à cause du malheur des autres. Avant de venir en France, on m'avait dit que les Français étaient très fermés, mesquins. Je ne le pense pas. Je suis entouré de gens généreux que votre pays m'a donné comme amis, comme proches. Ce petit film que vous allez voir est inspiré par l'amour que j'éprouve pour eux. »
OTAR IOSSELIANI (extrait du commentaire du film)

UN PETIT MONASTÈRE EN TOSCANE

OTAR IOSSELIANI

DOC. / 1988 / FRANCE, ITALIE / 54 MIN. / COUL. / VF

IMAGE Lionel COUSIN
SON Martin BOISSEAU
MONTAGE Otar IOSSELIANI, Marie-Agnès BLUM, Annie CHEVALLAY
PRODUCTION Sodaperaga Production, La Sept, France 3

En Toscane, cinq moines augustins français font revivre un petit monastère. Leur quotidien s'organise autour de prières, chants et offices. À côté de cette vie austère, la vie du village : ses paysans en pleine récolte d'olives, son abattoir de porcs, ses caves à vin, ses chasseurs, ses bourgeois et ses fêtes populaires.

Il fallait dans ce film lier ces deux mondes, faire sentir la présence des uns pendant que l'on filme les autres : tel était le principe de construction du film. Pour moi, de façon générale, la bande sonore permet d'élargir le champ de vision, c'est-à-dire faire sentir ce qu'il y a autour. (...) Si l'on parle de montage vertical, tu déclares un son lié à l'image au début et puis tu montres une autre image, mais accompagnée du même son. Tu crées des associations que tu emploies comme une méthode de mise en mémoire de ce qui précède. Cela ressemble à la méthode de la fugue ou de certains préludes qui gardaient toujours un thème étranger à l'ensemble qui revenait de temps en temps. D'autre part, j'emploie les formes musicales comme méthodes de construction. Si je reviens au même thème, j'essaie de garder une situation qui se répète, soit un objet passant de main en main, soit un personnage, pour structurer mon film comme une ronde. Le film ne doit pas être scandé par des règles dramaturgiques, c'est-à-dire par le déroulement des situations.
OTAR IOSSELIANI (catalogue festival international de Montpellier, 1989)

ET LA LUMIÈRE FUT

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1989 / FRANCE, ALLEMAGNE, ITALIE / 105 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Sigalon SAGNA, Saly BADJI, Binta CISSÉ, Marie-Christine DIÈME, Alpha SANE
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI
IMAGE Robert ALAZRAKI
SON Alix COMTE
MUSIQUE Nicolas ZOURABICHVILI
MONTAGE Otar IOSSELIANI, Ursula WEST, Marie-Agnès BLUM
PRODUCTION Les Films du Triangle, Direkt Film GmbH, La Sept

En Afrique, dans un village au cœur de la forêt, un peuple vit heureux, porté par le rythme d'une vie quotidienne qui perpétue les coutumes ancestrales. Jusqu'au jour où l'arrivée de bûcherons bouleverse l'existence des habitants.

Un jour j'ai feuilleté un livre de photos prises en Afrique, et, sans connaitre ce continent, convaincu seulement par les regards émouvants et les visages de ces gens sans défense devant l'ouragan qui s'approche d'eux, j'ai pensé qu'on pouvait mettre en évidence dans ce pays la chute d'une certaine culture, considérée comme une culture primitive par les autres civilisations plus industrialisées et elles-mêmes privées de culture, donc encore plus primitives. La destruction d'une culture au sein d'un microcosme de relations humaines pouvait s'inscrire dans le genre de la fable que j'essaie de poursuivre dans tous mes films. J'ai écrit le squelette de cette fable et je suis parti en Afrique pour les repérages avec l'idée de justifier l'arbitraire et l'*a priori* de mes idées. (...) Voyager sur des crocodiles, souffler et déclencher le vent, faire revivre quelqu'un qui a la tête coupée, produire le feu ou la pluie instantanément par la parole, tout cela appartient aux contes africains. Notre but était d'établir dès le début du film un contrat avec le spectateur: rien n'est étrange, tout est réel, simple et possible.
OTAR IOSSELIANI (*Cahiers du cinéma*, n°427, janv. 1990)

LA CHASSE AUX PAPILLONS

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1992 / FRANCE / 115 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Narda BLANCHET, Thamar TARASSACHVILI, Pierrette POMPON-BAILHACHE, Alexandre TCHERKASSOFF, Mathieu AMALRIC
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI
IMAGE William LUBTCHANSKY
SON Axel ARFT, Alix COMTE, Holger GIMPEL, Gérard LAMPS
MUSIQUE Nicolas ZOURABICHVILI
DÉCORS Emmanuel DE CHAUVIGNY
MONTAGE Otar IOSSELIANI, Nathalie ALQUIER, Jocelyne RUIZ, Ursula WEST
PRODUCTION Pierre Grise Productions, Canal +, FR3 Cinéma, Best International Films, Metropolis Filmproduktion, Sodaperaga

Deux vieilles dames vivent en autarcie dans le vieux château de famille, informées des catastrophes du monde par la radio. L'une joue du trombone dans la fanfare locale, tandis que l'autre s'enferme dans ses souvenirs, acceptant parfois la compagnie des adeptes de Krishna qu'elle héberge sur ses terres. Un jour, la propriétaire du domaine meurt et les héritiers débarquent...

C'est simplement l'histoire de l'intrusion d'étrangers «avancés» et progressistes chez des indigènes qui vivent dans un monde harmonieux et fermé, selon des règles dépassées. C'est un phénomène qui a lieu un peu partout sur terre... Si bien que j'aurais pu faire ce film n'importe où, y compris en Géorgie. Mais je n'aurais pas pu construire une parabole pure. J'aurais été obligé de tenir compte d'éléments étrangers à ce drame, de la lutte d'un peuple contre l'héritage du bolchévisme. Quand on veut conter une fable, on doit être comme un chimiste qui travaille «sous vide» dans un laboratoire, avec des éléments purs: un lion affaibli reçoit un coup de sabot d'un âne, un renard sage flatte un corbeau narcissique, une fourmi stupide donne des leçons à une cigale nonchalante et poète...
OTAR IOSSELIANI (*Cahiers du cinéma*, n°461, novembre 1992)

BRIGANDS, CHAPITRE VII

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 1996 / FRANCE, SUISSE / 129 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION Amiran AMIRANACHVILI, Dato GOGIBEDACHVILI, Guio TZINTSADZE, Nino ORDJONIKIDZE, Keli KAPANADZE
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI
IMAGE William LUBTCHANSKY
SON Florian EIDENBENZ
MUSIQUE Nicolas ZOURABICHVILI
DÉCORS Emmanuel DE CHAUVIGNY, Jean-Michel SIMONET, Lena JOUKOVA
MONTAGE Otar IOSSELIANI
PRODUCTION Pierre Grise Productions

À travers différentes époques, les aventures de Vano, tour à tour roi, commissaire du peuple et vagabond d'un petit pays beau, riche et très convoité par ses voisins.

Les problèmes contemporains des gens au fin fond de la Sibérie sont les mêmes que ceux des Français au XVIIe siècle. *Brigands* est une fiction, même sur les années soviétiques. Quand je raconte les années 1930, ce n'est pas la réalité authentifiée, c'est celle que j'imagine. Je ne connais pas les méthodes exactes du KGB des années 1930, mais comme le temps a passé et qu'on ne connaît pas ces méthodes, on a tous le droit d'imaginer que c'était à peu près comme ce que je montre dans le film. Ce n'était peut-être pas du tout comme ça, mais à peu près, oui (rires)... Chaque fois qu'on fait une reconstitution, que ce soit *La Reine Margot*, *Jeanne d'Arc* ou la bande à Baader, on se confronte à une question éthique.
OTAR IOSSELIANI (entretien avec Serge Kaganski, *Les Inrockuptibles*, janvier 1997)

LUNDI MATIN

OTAR IOSSELIANI

FICTION / 2002 / FRANCE, ITALIE / 122 MIN / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Jacques BIDOU, Anne KRAVZ-TARNAVSKY, Narda BLANCHET, Radslav KINSKI, Dato TARIELASHVILI
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI
DÉCORS Emmanuel DE CHAUVIGNY
IMAGE William LUBTCHANSKY
SON Jérôme THIAULT, Claude VILLAND
MUSIQUE Nicolas ZOURABICHVILI
MONTAGE Otar IOSSELIANI
PRODUCTION Pierre Grise Productions, Rhône-Alpes Cinéma, Mikado Film

Vincent habite dans un petit village. Tous les matins, il se rend à l'usine chimique pour travailler, et le soir, il s'occupe de sa famille. Un jour, il n'en peut plus et décide de partir en voyage avec de l'argent donné par son père.

Dans ce film, il s'agit de la monotonie du quotidien: l'usine, le retour à la maison, l'absence d'amitié, de chaleur humaine. Vincent est ouvrier et il ne supporte plus d'être esclave, de devoir se lever tous les matins, pour aller à son boulot dégueulasse, dans une usine chimique. Le soir, à la maison, il n'a aucun moment de de gaîeté car pendant son absence, sa famille l'oublie et vit sa vie. C'est le schéma du film, mais le thème, c'est qu'on va chercher ailleurs un bonheur qu'on imagine. (...) Il ne faut pas prendre ce film-là comme une analyse sociale. J'ai plutôt fait une parabole sur le malheur de la solitude. Notre personnage est seul, son père est seul, sa mère est seule, sa femme reste seule, ses enfants sont seuls. Et les amis qu'il trouve au loin le sont eux aussi. Il n'y a que quelques moments où il peut se régaler avec quel- ques copains, qui se dispersent aussitôt parce que cha- cun part de son côté. On parle aujourd'hui de « solidarité », tout ça sent un peu plus le fric que la vraie solidarité c'est à dire l'amitié, le partage, la joie de vivre un bon moment ensemble, le bonheur que l'autre existe.
OTAR IOSSELIANI (entretien avec Martine Marignac, dossier de presse du film, 2009)

CHANT D'HIVER

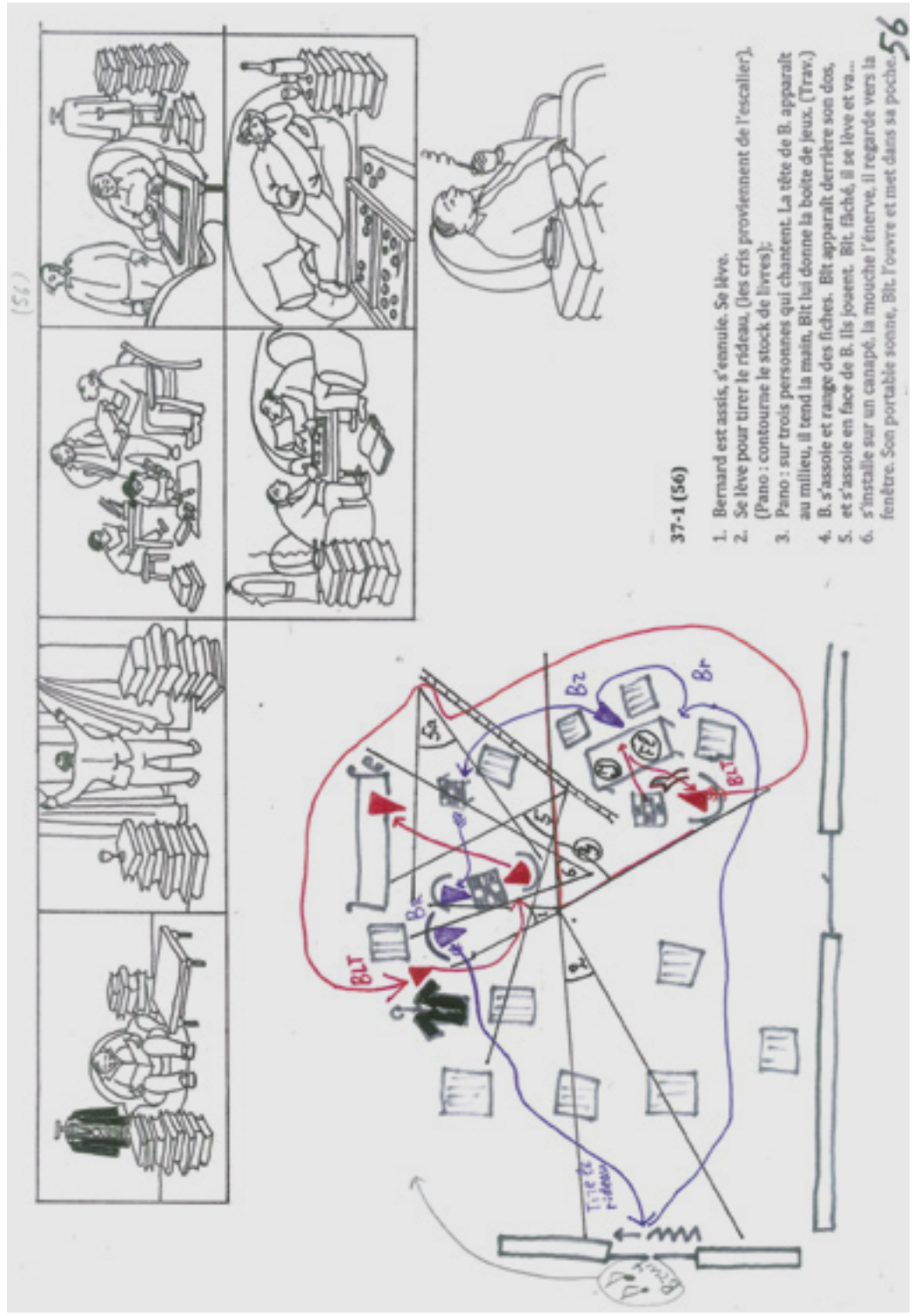
OTAR IOSSELIANI

FICTION / 2015 / FRANCE, GÉORGIE / 117 MIN. / COUL.

INTERPRÉTATION RUFUS, Amiran AMIRANASHVILI, Pierre ETAIX, Mathias JUNG, Mathieu AMALRIC, Enrico GHEZZI, Tony GATLIF
SCÉNARIO Otar IOSSELIANI
IMAGE Julie GRUNEBAUM
SON Anne LE CAMPION
MUSIQUE Nicolas ZOURABICHVILI
DÉCORS Denis CHAMPENOIS, Vaja JALAGHANIA
MONTAGE Otar IOSSELIANI, Emmanuelle LEGENDRE
PRODUCTION Pastorale Productions

Certaines ressemblances sont troublantes. Celle d'un vicomte guillotiné, pipe au bec, pendant la Terreur, d'un aumônier militaire au torse tatoué et baptisant à la chaîne des militaires, pilleurs et violeurs, avec un clochard parisien réduit à l'état de planche par un rouleau compresseur et finalement d'un concierge lettré —mais aussi trafiquant d'armes— d'un grand immeuble.

J'ai derrière la tête toute une cinémathèque idéale qui me sert de guide spirituel: les premiers films de René Clair, *L'Atalante* de Vigo, *Miracle à Milan* de De Sica, *E la nave va* de Fellini, les films de Renoir... Tous emploient une méthode qui consiste à raconter une myriade d'histoires comme on tisse un tapis fait de mille fils entrelacés. Mon film, je l'espère, est comme un tableau sur le phénomène diffracté de la vie. Je pense aussi très souvent à Jacques Tati, surtout à *Mon oncle* où le personnage qu'il incarne lui-même est un type venu d'ailleurs qui n'a rien à voir avec tout ce qui l'entoure (...) il est le mieux placé pour voir et montrer la folie qui nous entoure. Et avec quelle légèreté, quel humour! (...) *Chant d'hiver* est une comédie mais une comédie humaine où le propos est parfois tellement sérieux qu'on ne peut pas le filmer sérieusement. Tel le fameux Diogène, je cherche l'homme en plein jour avec une lanterne à la main.
OTAR IOSSELIANI (extrait du dossier de presse du film, 2015)



Extrait du storyboard du film *Chant d'hiver* d'Otar Iosseliani (2015).

UN CERTAIN GENRE : INTÉGRALE BONG JOON-HO

WHITE MAN P.103
THE MEMORIES IN MY FRAME P.104
INCOHERENCE P.104
BARKING DOGS NEVER BITE P.105
MEMORIES OF MURDER P.106
SINK & RISE P.107
INFLUENZA P.107
THE HOST P.108
TOKYO ! DE LEOS CARAX, MICHEL GONDRY ET BONG JOON-HO P.109
MOTHER P.110
SNOWPIERCER, LE TRANSPERCENEIGE P.111

BONG JOON-HO

Au départ, il y a souvent un incident étrange, extraordinaire, tragique, qui vient déranger le quotidien: des meurtres (*Memories of Murder*, *Mother*), la découverte d'un doigt coupé sur le bitume d'un parking (*White Man*), ou l'arrivée d'un monstre surgi des profondeurs de la rivière Han (*The Host*). C'est à la fois un déclencheur dramaturgique destiné à harponner le spectateur et la conséquence d'un acte commis des années auparavant (les litres de produits chimiques déversés dans *The Host* ou le traumatisme qu'un enfant a subi à l'âge de 5 ans dans *Mother*). Chez Bong Joon-ho, tout à une origine et la dimension politique de ses films tient à sa façon de tracer le parcours de cette faute initiale, même si l'auteur d'un crime n'est presque jamais celui qui en paye de prix. Ainsi de *Incohérence*, un court métrage drolatique et cinglant où les plus pauvres payent pour les incivilités des plus nantis. La dimension politique et populaire du cinéma de Bong Joon-ho tient à ce que la société toute entière semble participer à ces récits où les actes des uns se répercutent sur la vie des autres. Pas un hasard sans doute si toutes les générations sont présentes, des enfants jusqu'aux grands-parents.

FILMS DE MONSTRES

Les personnages de Bong Joon-ho sont mus par une sorte d'instinct archaïque: la mère incestuelle de *Mother* ressemble à une chatte cherchant par tous les moyens (meurtre compris) à innocenter son enfant; et l'un des flics de *Memories of Murder* identifie un suspect au milieu d'une foule d'ouvriers sans qu'on sache comment il y est parvenu. Le premier instinct des personnages de *The Host*, *Mother* et *Snowpiercer* consiste d'ailleurs à défendre leur progéniture comme on défend sa portée. L'attitude de certains ressemble à des poses animales, à l'instar d'un méchant de *Snowpiercer* qui penche sa tête sur l'épaule de son père (dans un geste presque dérangeant), de l'ingénieur coréen drogué (joué par Song Kang-ho, son acteur fétiche) qui cache sa fille dans un recoin du train tel un chien, pour la protéger du massacre ou du sourire carnassier qui surgit comme un cauchemar sur la gueule d'un combattant masqué, au détour d'un plan court mais inoubliable. Cette dimension régressive qui fait basculer l'humain du côté du primitif n'a rien de surprenant chez un cinéaste fasciné par la bêtise. Celle des simples d'esprits qui jalonnent son œuvre (de *Memories of Murder* à *The Host* en passant par *Mother*) dénote un état d'innocence et de vulnérabilité qui dessine les limites de l'intelligence humaine.

Comme si l'Humanité décrite par Bong Joon-ho était encore bloquée à un stade élémentaire de son développement – d'où la violence souvent décrite comme seul moyen d'expression, tel ce flic de *Memories of Murder* dont le réflexe est de donner des coups de pieds aux suspects. Le monstre de *The Host* représente bien, symboliquement, cette part archaïque de l'Humanité qui refait surface sous l'apparent vernis de civilisation. Mais elle s'incarne tout autant dans la danse incompréhensible à laquelle se livre l'héroïne de *Mother* au début du film, qui renvoie à une sorte de rituel primitif, comme si elle était sous l'emprise d'un phénomène de possession venu des temps anciens. Ainsi, s'ils sont inscrits dans un présent détaillé et documenté (*Memories of Murder* est inspiré de crimes jamais solutionnés qui avaient défrayé la chronique), les films de Bong Joon-ho décollent souvent du réel en s'approchant du mythe, avec ses figures intemporelles, ses paysages de tragédie antique et son goût prononcé pour une certaine ampleur opératique. La famille brinquebalante et anarchiste de *The Host* résiste d'ailleurs aux injonctions arbitraires du pouvoir comme Antigone résistait à Créon, mais sur un mode tout à la fois carnavalesque et prolétaire. La fibre sociale de Bong Joon-ho (qui n'a pas produit par hasard *Sea Fog* sur des clandestins repêchés en mer) le pousse en effet à conduire ses histoires dans des milieux populaires, avec une vraie défiance pour les figures du pouvoir.

UN CINÉASTE CLASSIQUE

Dès *Memories of Murder*, Bong Joon-ho va se servir des genres populaires comme d'un écrin à l'intérieur duquel il laissera libre cours à ses obsessions. Ainsi le burlesque, le *thriller*, le mélodrame, la science-fiction ou le film de monstres permettent au cinéaste de renouer avec les plaisirs primitifs du spectacle qui assureront systématiquement à ses films d'immenses succès au box-office sud-coréen. Le goût du sang et de la cruauté, la sentimentalité, le sens de la justice et du décorum, le plaisir du burlesque, du rire physique, brutal et grossier (autant d'archétypes de satisfaction des premiers spectateurs de cinéma définis par le critique d'art Erwin Panovsky), on les retrouve en effet dans la plupart de ses films, qui partagent avec ceux de Steven Spielberg (auquel on songe dans *The Host*) une manière innée de communiquer avec le public. Bong Joon-ho est tout sauf un cinéaste petit malin qui jouerait sur les codes du genre avec cynisme ou ferait des relectures savantes et décalées de formes anciennes. Il y a chez lui une candeur intacte, un rapport presque élémentaire à la fiction et à la dramaturgie classique.

Son premier long-métrage, à ce titre, a valeur de contre exemple. *Barking Dogs Never Bite,* en effet n'est pas un film de genre, plutôt la description du quotidien de deux personnages habitant un même groupe d'immeuble et entourés de toute une faune, femme, amis, voisins, collègues de bureau. Si on voit se mettre en place ses motifs de prédilections (un goût pour le grotesque et l'absurde, le sens de la cruauté et du tragique de l'existence, un regard acéré sur les petites vilenies du quotidien), le film n'a pas l'évidence tranquille de ses films suivants. Un fil rouge réunit les personnages (un jeune homme se débarrasse de chiens domestiques dont les aboiements l'insupportent, une jeune femme photocopie les avis de recherche des toutous disparus), mais il y a encore quelque chose d'artificiel dans cette virtuosité moderniste à faire lentement se croiser ces deux lignes narratives d'abord disjointes. Le film n'a pas l'ampleur métaphysique qui fera de *Memories of Murder* son premier grand film.

Bong Joon-ho trouvera la formule parfaite de son cinéma dès lors qu'il se confrontera au genre, avec ses codes et ses obligations contingentes, délaissant partiellement la piste du cinéma moderne qu'il semblait vouloir emprunter pour lui préférer la forme classique. Les personnages de ses premiers films sont mus par des motivations assez floues, dans la lignée d'une certaine opacité des figures chères au cinéma moderne. Pourquoi le héros de son court-métrage *White Man* emporte-t-il avec lui ce doigt coupé trouvé sur le parking ? Pourquoi le héros de *Barking Dogs* tue-t-il d'inoffensifs toutous ? Si on peut les voir comme des motifs psychanalytiques (la quête d'une virilité défaillante), ces actions restent, du point de vue du conscient, peu motivées. Au contraire dans les films suivants, la clarté des buts à atteindre renvoie immédiatement le spectateur à des formes primitives du spectacle. Découvrir l'auteur de meurtres effroyables (*Memories of Murder*), retrouver la petite fille enlevée par un monstre (*The Host*), sauver son fils de la prison (*Mother*) ou remonter à l'avant du train pour défaire la tyrannie (*Snowpiercer*), autant de nécessités qui vont structurer la narration et la raffermir tandis que celle de *Barking Dogs* était volontairement relâchée.

MULTIPLIER LES GENRES

L'enquête est ainsi un motif narratif privilégié des récits de Bong Joon-ho, forme pouvant tout aussi bien s'épanouir dans le *thriller* que dans le film d'action. Mais loin de se conformer dévotement au genre, de respecter religieusement ses codes en jouant sur l'efficacité et le suspense, le cinéaste opère souvent une sorte de dilution de l'enquête. D'abord parce que son cinéma ne se départit jamais d'un amour pour les annotations du quotidien, la description des travers et habitudes de ses contemporains, autant de choses qu'il prend le temps de filmer quitte à ralentir le bon déroulement de l'intrigue. Bong Joon-ho privilégiera toujours la construction d'un personnage, même secondaire, à l'efficacité de la narration. Les buts eux-mêmes se dissolvent face à une conclusion impossible ou retardée, à des motivations qui se complexifient ou s'érodent à mesure que le film avance. Ainsi l'enquête de *Memories of Murder* s'épuise d'elle-même et anéantit les personnages quand, l'une après l'autre, les pistes se révèlent des impasses; ainsi la famille de *The Host* tourne en rond autour du repaire de la bête sans réussir à le trouver, sinon trop tard; ainsi la révélation finale de *Snowpiercer* enlève au héros toute jouissance et rend presque vaine la réussite de son action.

De fait il n'y a jamais de conclusions satisfaisantes chez Bong Joon-ho. Elles semblent plutôt des fins marquées par l'échec, teintées d'amertume, inachevées. Pour paraphraser, mais en l'inversant, la célèbre réplique des *Contrebandiers de Moonfleet* de Fritz Lang, la «leçon» n'est jamais réellement profitable, ni complètement cathartique. Elle ouvre un gouffre sous les pieds des personnages, lesquels semblent retourner à leur point de départ. C'est littéralement le cas dans *Memories of Murder*, alors que l'un des enquêteurs revient sur le lieu du crime initial et refait les mêmes gestes. C'est aussi ce parcours circulaire que font la mère et le fils de *Mother*, renouant avec leur quotidien, ou le héros de *Snowpiercer* comprenant que le train s'enroule sur lui-même comme un serpent qui se mord la queue. Le classicisme narratif du cinéaste se charge soudain d'un sentiment d'absurde, d'une suspension du sens renvoyant les personnages à des interrogations existentielles sans réponse, une perplexité face au réel et ses chausse-trappes.

L'avancée de l'enquête est également contrariée par la propension de Bong Joon-ho à alterner les genres et les tonalités au sein d'un même film. Il n'est pas rare en effet qu'une situation tragique prenne une tournure comique inopinée, qu'une scène d'action menée tambour battant ralentisse soudain pour se muer en mélodrame lyrique. Dans son court-métrage *Influenza*, qui suit le parcours d'un couple de malfrats dérobant des billets de banque à de simples quidams (le film étant judicieusement constitué de plans de caméras de surveillance), il y a cette scène hallucinante où la brutalité glaçante des deux voleurs est soudain redoublée par celle des passants qui finissent par se battre, comme si la violence se propageait à la manière d'un virus, transformant une scène d'abord tétanisante en chaos grotesque. Le ton de *Memories of Murder* ou de *Mother* est lui sans cesse mouvant, l'inquiétude planant toujours au dessus d'une scène légère, la dérision semblant tapie derrière le drame. Mais c'est *The Host*, sans doute qui aura poussé le plus loin cette tonitruante hétérogénéité. Une scène de pleurs collectifs, tragique et émouvante, y dérive à force d'exagérations vers un épanchement farcesque avec une confondante fluidité.

Et quand apparaît pour la première fois le monstre qui hante la rivière Han, le spectateur hésite (faut-il en rire ou avoir vraiment peur?) tant ses manières pataudes et sa démarche chancelante confinent au comique. La beauté des films de Bong Joon-ho tient à cet amour de l'hétérogénéité, des saillies et bifurcations de tons qui sont une manière d'embrasser les formes et rythmes du spectacle populaire avec une générosité jamais feinte ni stratégique, en même temps qu'elle révèle sa vision ambivalente d'une Humanité tout à la fois grotesque et précieuse, pathétique et sublime, archaïque et civilisée, hétérogène dans son essence même.

JEAN-SÉBASTIEN CHAUVIN

Jean-Sébastien Chauvin est critique de cinéma (*Cahiers du Cinéma*, *Chronic'art*, *Vogue*), enseignant à l'ESEC (École Supérieures des Études Cinématographiques) et réalisateur (*Les Filles de feu*, 2008, *Et ils gravirent la montagne*, 2011, *Les Enfants*, 2014).

WHITE MAN

BAEKSEKIN

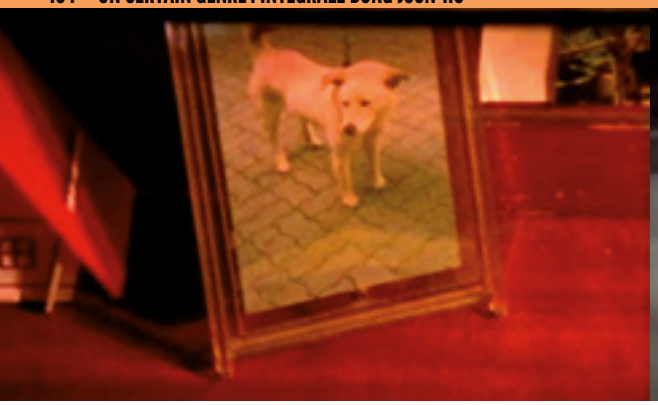
BONG JOON-HO

FICTION / 1994 / CORÉE DU SUD / 18 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Kim ROI-HA, Ahn NAE-SANG, Kim DAE-YUB, Kim SANG-WON, Lee SANG-YUB
SCÉNARIO Lee BYUNG-HOON
IMAGE Yu SEUNG-HO
PRODUCTION Korean Academy of Film Arts

Un jour, alors qu'il se rend à son travail, W., un col blanc, trouve un doigt sectionné sur un parking. Curieux, il l'emporte avec lui et part travailler sans rien dire à personne...

Tourné en 16 mm avec l'aide des amis avec lesquels Bong Joon-ho a fondé le ciné-club «The Yellow door», *White Man*, si l'on excepte quelques naïvetés narratives dues à l'inexpérience, contient déjà d'importants signes précurseurs de la poétique et du style de Bong. Le personnage principal est un homme de la classe moyenne, anonyme et détaché, donc seul et insensible face à un événement horrible et insolite, un personnage idéal pour raconter le surgissement du monstrueux dans le quotidien. En mêlant la fiction et quelques (puissantes) images documentaire (...) Bong accentue par son réalisme la distance entre les différents mondes qui constituent une société coréenne se désagrégeant de plus en plus, incapable de définir de nouveaux codes moraux.
MARCO LUCERI (catalogue du Festival Coréen de Florence, 2011, traduction Elise Gruau)



THE MEMORIES IN MY FRAME

BONG JOON-HO

FICTION / 1994 / CORÉE DU SUD / 5 MIN. / COUL. / SANS DIALOGUES

SCÉNARIO BONG Joon-ho
IMAGE JO Yong-gyu
PRODUCTION Korean Academy of Film Arts

Un petit garçon rentre de l'école. Son chien aboie. Son chien, ou le souvenir de son chien?

Le deuxième court-métrage de Bong Joon-ho (le premier de ses deux travaux réalisés pendant ses années à la Korean Academy Film Arts) représente davantage, dans la filmographie du réalisateur, qu'un simple témoignage. Il est même la première tentative de conjuguer à un thème précis (la valeur de la mémoire) une idée de montage et de mise en scène en général. En s'appuyant sur la liberté expressive permise par la représentation d'un rêve, Bong expérimente certains procédés rhétoriques qui caractériseront son style futur, en particulier l'emploi du plan-séquence combiné au zoom. Les images sont complexes: grâce à la profondeur de champ et à un emploi particulier du son, le réalisateur coréen parvient à faire tenir ensemble, avec cohérence, les deux niveaux du rêve et de la réalité.
MARCO LUCERI (catalogue du Festival Coréen de Florence, 2011, traduction Élise Gruau)

INCOHERENCE

JI-RI-MYEOL-LYEOL

BONG JOON-HO

FICTION / 1994 / CORÉE DU SUD / 31 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Kim ROI-HA, Yu YEON-SU, Yun IL-JU
SCÉNARIO Bong JOON-HO
IMAGE Jo YONG-GYU, Son TAE-WOONG
MUSIQUE An HYE-SUK
DÉCORS Jo YONG-SAM
MONTAGE Bong JOON-HO
PRODUCTION Korean Academy of Film Arts

Un professeur d'université lubrique, un journaliste kleptomane et un procureur alcoolique: les vices de ces trois personnages appartenant à l'élite sud-coréenne n'entachent pas leur respectabilité sociale.

Incoherence est le tout premier succès de Bong Joon-ho. Parmi tous les cinéastes coréens qui débutèrent leur carrière dans les années 1990, il fut certainement celui qui eut le plus de succès, en brillant autant au niveau commercial qu'au niveau artistique. Il s'agit d'un triptyque de comédie noire, réalisé lors de ses études à la KAFA, dans lequel il expose la stupidité hypocrite, méprisante et immorale des instances autoritaires. La patte du réalisateur qui dirigera *Memories of Murder* et *The Host* apparaît déjà dans ce film.
(Catalogue en ligne du festival international du film de Rotterdam, 2009, traduction Naomi Vogt)

BARKING DOGS NEVER BITE

FLANDERSUI GAE

BONG JOON-HO

FICTION / 2000 / CORÉE DU SUD / 108 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Lee SEONG-JAE, Bae DOONA, Byeon HIE-BONG, Go SU-HEE, Kim HO-JUNG
SCÉNARIO Bong JOON-HO, Son TAE-UNG, Song JI-HO
IMAGE CHO Yong-GYU
MUSIQUE Jo SEONG-WOO
MONTAGE LEE EUN-SU
PRODUCTION Uno Film

Yun-Ju, jeune professeur diplômé au chômage, est agacé et fatigué d'entendre un chien aboyer toute la journée dans son immeuble. Il décide de partir à sa recherche afin de le faire taire à jamais, tandis qu'une jeune femme, Hyeon-Nam, mène une enquête sur les disparitions de chiens dans le quartier.

Le premier long-métrage de Bong propose une critique incisive du fossé économique entre possédants et non-possédants. Le film raconte l'histoire excentrique d'un professeur en herbe sans emploi, de sa femme enceinte et *yuppie*, et d'une jeune femme sans ambition particulière et apparemment sans aucun avenir, qui travaille dans un bureau situé dans l'immeuble où réside le professeur. Le jappement d'un chien dans l'immeuble déclenche une série d'événements qui finissent par réunir les différents protagonistes au sein d'une comédie particulièrement noire qui réunit sa lugubre vision de la nature humaine avec une bande sonore faite de jazz et d'*électro cool*. Le Séoul d'aujourd'hui est dépeint comme une ville raffolant des médias, saturée par la corruption des hautes sphères, une société où le vénal et le banal règnent en maitres.
(Catalogue en ligne « Bong Joon-ho: The Pleasures and Terrors of Genre », *Harvard Film Archive*, 2010, traduction Naomi Vogt)

MEMORIES OF MURDER

SALINUI CHUEOK

BONG JOON-HO

FICTION / 2003 / CORÉE DU SUD / 132 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Song KANG-HO, Kim SANG-KYEONG, Kim LOI-HA, Song JAE-HO, Byeon HEE-BONG
SCÉNARIO Bong JOON-HO, Kim KWANG-RIM, Shim SUNG-BO
IMAGE Kim HYEONG-GYU
MUSIQUE Tarô IWASHIRO
DÉCORS Yu SEONG-HIE
MONTAGE Kim SEON-MIN
PRODUCTION CJ Ent

En 1986, dans la province de Gyunggi, le corps d'une jeune femme violée puis assassinée est retrouvé dans la campagne. Deux mois plus tard, d'autres crimes similaires alimentent rapidement la rumeur d'actes commis par un serial killer. *Dépassé par les événements, le policier local est rejoint par un inspecteur de Séoul pour faire avancer l'enquête…*

Livrant au passage une étonnante peinture de la province coréenne et de l'état politique d'un pays refusant de plus en plus son régime militaire, *Memories of Murder* draine un lot de malades qui, saisis ici comme de la viande sur un gril, apparaissent dans toute la violence fumante de chairs marquées à vif. L'épaisseur du film, qui atteint la folle densité littéraire de certains polars, ne vire jamais à la lourdeur bouffonne et indigeste, trop attachée qu'elle est à contenir le mystère insondable et glaçant, presque fantastique, de nuits noires, ruisselantes et inévitablement assassines. Cet équilibre, on le doit à une mise en scène injectant de part et d'autre des images incongrues (une femme récurant les oreilles d'un flic, un ralenti inattendu sur un attroupement d'hommes) et d'audacieuses ruptures de rythme et de ton. Pris d'un véritable élan d'enthousiasme, on ne peut qu'ajouter à notre liste de réalisateurs à suivre de près le nom du très prometteur Bong Joon-ho.
AMÉLIE DUBOIS (*Les Inrockuptibles*, 2004)

SINK AND RISE

BONG JOON-HO

FICTION / 2003 / CORÉE DU SUD / 7 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Byun HEE-BONG, Yun JE-MUN
SCÉNARIO Bong JOON-HO
IMAGE Je CHANG-GYU
PRODUCTION 20th Anniversary Project, Korean Academy of Film Arts, Korean Film Council

Sur les rives du fleuve Han, sous le pont Sungsan, un père et sa fille se disputent sur l'opportunité d'acheter des œufs durs ou des biscuits salés. Le vendeur s'en mêle et l'altercation se termine en absurde pari.

Sink & Rise est une expérimentation étonnante, principalement parce que ce bref court-métrage semble anticiper certains thèmes du film suivant, *The Host*. Le personnage principal est surtout le fleuve Han et sa capacité à générer des choses monstrueuses et fantastiques. C'est le cas par exemple de cet œuf géant qui parvient à surprendre les trois protagonistes: le commerçant incrédule, la fillette impétueuse et le père têtu (et non moins brusque dans ses gestes). Cette saynète savoureuse, guère plus qu'un divertissement à première vue, ne témoigne pour autant pas moins de l'intérêt croissant de Bong pour un matériau dramaturgique différent de celui qu'il a jusqu'alors utilisé: son imaginaire s'apprête à s'ouvrir aux expérimentations et aux effets visuels de la science-fiction, qui trouveront bientôt leur achèvement dans *The Host*.
MARCO LUCERI (catalogue du Festival Coréen de Florence, 2011, traduction Élise Gruau)

INFLUENZA

BONG JOON-HO

FICTION / 2004 / CORÉE DU SUD / 30 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Yun JE-MUN, Go SU-HUI
SCÉNARIO Bong JOON-HO
IMAGE Kim BYEONG-JEONG
PRODUCTION Jeonju International Film Festival

Commande du Jeonju Digital Project qui invite chaque année trois réalisateurs à jouer avec les possibilités des caméras numériques avec une même contrainte de budget et de durée, le segment de Bong est entièrement filmé avec les caméras de vidéo surveillance de la ville de Séoul (CCTV) et suit sur plusieurs années la débâcle d'un chômeur, du menu larcin à la folie meurtrière.

Le réalisateur exploite à merveille les objectifs omniscients et déshumanisés de sécurité urbaine. *Split-screens* naturels, travellings mécaniques, grands angles… les points de vue successifs servent à embrasser non seulement Cho, mais aussi son environnement – dans lequel la violence s'exprime sans cesse, en amont de la sienne, en toile de fond et sans intéresser personne, comme partie intégrante de la ville. (…) Il y a beaucoup de cynisme dans ce dispositif astucieux, qui emprunte des regards anonymes pour incriminer le nôtre – trop distant et complaisant, trop enclin à délaisser les arrières-plans et le hors-champs de nos petites personnes –, et beaucoup d'humour aussi. *Influenza* porte donc, et c'est tant mieux, la pluralité de tons chère à son auteur.
AKATOMY (*Sancho does Asia*, juin 2012)

THE HOST

GWOEMUL

BONG JOON-HO

FICTION / 2006 / CORÉE DU SUD / 119 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Song KANG-HO, Byeon HEE-BONG, Park HAE-IL, Bae DOONA, Ko AH-SEONG, Lee JAE-EUNG
SCÉNARIO Baek CHUL-HYUN, Bong JOON-HO
IMAGE Kim HYUNG-GOO
MUSIQUE Lee BYEONG-WOO
DÉCORS Ryu SEONG-HEE
MONTAGE Kim SUN-MIN
PRODUCTION Showbox/Mediaplex, Chungeorahm Film, Sego Entertainment

À Séoul, sur les bords du fleuve Han, un monstre amphibien géant sème la terreur et enlève une fillette. La famille de cette dernière part à sa recherche.

Influence de la culture populaire, diversité polyphonique des langages, renversement opéré par le rire, stylisation parodique, subversion du discours univoque, forme comme perpétuel devenir... Les exemples abondent dans le film de cette ouverture aux quatre vents des styles et des influences, et de la manière de les mettre cul par-dessus tête dans une entreprise à la fois libre et joyeuse. *The Host* mélange ainsi, sans que son récit en pâtisse une seconde, le film de monstre et le réalisme du fait divers, le pamphlet anti-impérialiste et la comédie à l'italienne, la parabole kafkaïenne et la fable humaniste. Nourri de références aux archétypes américains du genre (de *King Kong* à *Alien*, en passant par *Les Dents de la mer*), *The Host* accomplit ce délicat prodige de les saboter sans se réduire à une parodie. Sa créature en est un bon exemple, qui se révèle à la fois effrayante machine à tuer et baderne pataude qui se coince la tête dans les maisons.
JACQUES MANDELBAUM (*Le Monde*, 2006)

TOKYO !

MICHEL GONDRY
LEOS CARAX
BONG JOON-HO

FICTION / 2008 / FRANCE, JAPON / 112 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Ayako FUJITANI, Ryo KASE, Ayumi ITO / Denis LAVANT, Jean-François BALMER, Renji ISHIBASHI, Azusa TAKEHANA, Kaori, Julie DREYFUS / Teruyuki KAGAWA, Yu AOI, Naoto TAKENAKA
SCÉNARIO Gabrielle BELL, Michel GONDRY / Leos CARAX / Bong JOON-HO
IMAGE Masami INOMOTO / Caroline CHAMPETIER / Jun FUKUMOTO
SON Takeshi OGAWA / Fusao YUWAKI / Hironori ITO
MUSIQUE Etienne CHARRY / Lee Byung WOO
DÉCORS Yuji HAYASHIDA / Toshihiro ISOMI / Mitsuo HARADA
MONTAGE Jeff BUCHANAN / Nelly QUETTIER
PRODUCTION Comme des Cinémas, Kansai Teleing Corporation, Bitters End, Sponge, Arte France Cinéma, Coin Film, WDR / Arte, Backup Films, Wild Bunch, Champion Top Investment, VAP, Hakuhodo DY Media Partners, WOWOW, Asahi Broading Corporation, Picnic

Un film à sketches, librement inspiré de Tokyo et tourné au cœur de la mégalopole. INTERIOR DESIGN *de Michel Gondry: Un jeune couple tente de s'installer à Tokyo. Le jeune homme veut devenir réalisateur alors que sa compagne, plus indécise, a le sentiment diffus de perdre le contrôle de sa vie.* MERDE *de Leos Carax: Merde, une ignoble créature sème la panique et la mort dans les rues de Tokyo.* SHAKING TOKYO *de Bong Joon-ho: Reclus volontairement dans son appartement depuis près de 10 ans, un homme tombe subitement amoureux de sa livreuse de pizzas.*

La douceur désenchantée de Gondry contraste avec la fureur nihiliste propre à Carax, tandis que le Sud-Coréen Bong peint avec finesse une allégorie du retranchement et de l'isolement. Entre multitude et solitude, collectivité et individualisme, ces films peignent le dualisme schizophrène qui ronge les sociétés urbaines, de façon étonnamment synchrone. (...) Même but également: se différencier du commun des mortels, englué dans les méandres de l'existence sociale. Il est signifiant que les trois auteurs se soient consacrés au même thème, celui du refus de la communauté, synonyme d'uniformisation et de déshumanisation. Le film de Bong est sans doute celui qui installe le plus finement son atmosphère en prenant le temps de poser son histoire et son ambiance dans des teintes de gris feutrés et cliniques.
EMMANUEL DIDER (*Critikat*, octobre 2008)

MOTHER

MADEO

BONG JOON-HO

FICTION / 2009 / CORÉE DU SUD / 128 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Kim HYE-JA, Bin WON, Ku JIN, Je MUN, Young-Suck LEE
SCÉNARIO Bong JOON-HO, Park EUN-KYO, d'après l'histoire originale de Bong JOON-HO
IMAGE Alex HONG KYUNG-PYO
MUSIQUE Lee BYEONG-WOO
DÉCORS Ryu SEONG-HIE
MONTAGE Moon SAE-KYOUNG
PRODUCTION Barunson

L'enquête d'une mère, élevant seule son fils unique et simplet, Do-joon, âgé de 28 ans, qui se retrouve accusé du meurtre d'une jeune lycéenne.

Mother fait souvent rire tout en proposant un récit aux franges du pathétique. En résumé, c'est un mélo ponctué de notations hilarantes. La comédie, la chronique sociale, le récit policier s'y entremêlent avec un art virtuose, quoique discret, sans équivalent dans le cinéma contemporain. La trivialité y côtoie le lyrisme. Dès les premières images, Bong Joon-ho plante décor et personnages avec un sens de la concision et de l'humour, de la précision et de la satire. (...) Avec une science rare, le film dévoile la névrose qui sous-tend l'amour de la mère, *a contrario* du simili conte de fée que le récit semblait raconter dans ses prémices. La mise en scène fait entrer ce récit réaliste dans une dimension symbolique qui se situe bien au-delà de la psychologie. L'écran large du cinémascope est ici utilisé pour immerger les protagonistes dans un espace trop grand pour eux. La maternité devient une mythologie démoniaque. Une vieille dame danse absurdement au milieu d'un champ de blé dès les premières images. L'élégie se confond avec la description clinique, la signification allégorique apparait insensiblement derrière le récit d'une femme prête à tout pour sauver son fils.
JEAN-FRANÇOIS RAUGER (*Le Monde*, 27 janvier 2010)

SNOWPIERCER, LE TRANSPERCENEIGE

SNOWPIERCER

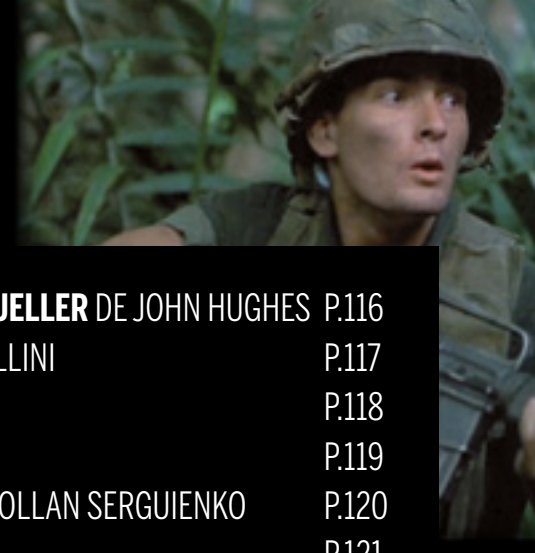
BONG JOON-HO

FICTION / 2013 / CORÉE DU SUD, ÉTATS-UNIS, FRANCE / 126 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Chris EVANS, Song KANGHO, Ed HARRIS, John HURT, Tilda SWINTON, Jamie BELL
SCÉNARIO Bong JOON-HO, Kelly MASTERSON d'après la bande dessinée « Le Transperceneige » de Jacques LOB, Benjamin LEGRAND et Jean-Marc ROCHETTE
IMAGE Hong KYUNG PYO
MUSIQUE Marco BELTRAMI
DÉCORS Ond EJ NEKVASIL
MONTAGE Changju KIM, Steve M. CHOE
PRODUCTION Moho Films, Opus Pictures et Stillking Films

2031. Une nouvelle ère glaciaire. Les derniers survivants de la planète vivent à bord du Snowpiercer, un train gigantesque condamné à tourner autour de la Terre sans jamais s'arrêter. Dans ce microcosme futuriste, s'est recréée une hiérarchie des classes contre laquelle une poignée d'hommes tente de lutter. Une adaptation de la bande dessinée française Le Transperceneige *de Jacques Lob et Jean-Marc Rochette.*

Le monde clos du *Transperceneige* est plus qu'un prétexte à un huis clos de plus: si l'argument sociologique est en effet des plus classiques, Bong Joon Ho se montre économe en ce qui concerne les effets d'enfermement. Le réalisateur-scénariste veille surtout à construire un monde certes clos mais fonctionnel, logique, riche et aux vastes potentialités. Le dehors, souvenir morbide d'une gloire passée, sert surtout de ligne d'horizon chimérique, mais pas de déclencheur de la révolte du tiers-monde: l'espoir se situe à l'avant, pas dehors. Avec une mise en scène d'une fluidité exemplaire, Bong Joon Ho donne corps à un monde incroyablement vertical, et parvient à exprimer l'écrasante marche perpétuelle du train vers l'avant: un tube aspirant, facteur multiplicateur des tensions dans un monde devenu menaçant, écrasant, mais également majestueux.
VINCENT AVENEL (*Critikat*, octobre 2013)



CINÉMA ET HISTOIRE : 1986

LA FOLLE JOURNÉE DE FERRIS BUELLER DE JOHN HUGHES P.116
GINGER ET FRED DE FEDERICO FELLINI P.117
PLATOON D'OLIVER STONE P.118
PROMESSE DE KIJÛ YOSHIDA P.119
LE TOCSIN DE TCHERNOBYL DE ROLLAN SERGUIENKO P.120
BLUE VELVET DE DAVID LYNCH P.121
DOWN BY LAW DE JIM JARMUSCH P.122
HANNAH ET SES SŒURS DE WOODY ALLEN P.123
MAINE OCÉAN DE JACQUES ROZIER P.124
MAUVAIS SANG DE LEOS CARAX P.125
MÉMOIRES POUR SIMONE DE CHRIS MARKER P.126
LA MESSE EST FINIE DE NANNI MORETTI P.127
NOLA DARLING N'EN FAIT QU'À SA TÊTE DE SPIKE LEE P.128
PIERRE ET DJEMILA DE GÉRARD BLAIN P.129
LE SACRIFICE DE ANDREÏ TARKOVSKI P.130
STAND BY ME DE ROB REINER P.131
LES YEUX BRÛLÉS DE LAURENT ROTH P.132

BACK TO 1986

1986-2015 : le festival Entrevues fête cette année sa trentième édition. Nous profitons de cet anniversaire pour vous inviter à plonger avec nous, dans le cadre des Rencontres « Cinéma et Histoire », dans l'année 1986 et ainsi questionner ce que nous racontent les films du milieu des années 1980, des événements politiques passés et récents, de la société de consommation et de la jeunesse de cette décennie. Forts de cet ancrage temporel, nous avons souhaité ouvrir l'éventail géographique et proposer des films représentatifs des grands centres de production cinématographique.

Hollywood y sera évidemment à l'honneur avec deux films. Le premier, *Platoon* (Oliver Stone) permet de mesurer le travail de mémoire réalisé sur la guerre du Vietnam, alors terminée depuis dix ans. Éloigné de la mythique et psychédélique plongée dans l'irréel d'*Apocalypse Now* (Francis Ford Coppola, 1979) et sorti quelques mois avant le très critique *Full Metal Jacket* de Stanley Kubrick (1987), le film d'Oliver Stone se veut réaliste. Il comporte une forte dimension autobiographique à laquelle fait écho la forme épistolaire choisie par le metteur en scène. Stone pensait à ce projet depuis 1969, mais il lui faudra attendre le milieu des années 1980 pour pouvoir montrer au public américain *sa* guerre du Vietnam, avec les doutes d'un engagé volontaire et le risque de se perdre dans la guerre. Autre film hollywoodien sorti cette même année, *La Folle Journée de Ferris Bueller* (*Ferris Bueller's Day Off*, John Hugues), représentatif des *teen movies* qui fleurissent en cette décennie : le héros, un irrésistible lycéen incarné par Matthew Broderick, décide, avec son meilleur copain introverti et sa jolie *girlfriend*, de sécher les cours. Au-delà des dialogues cinglants, des références aux grands succès du cinéma et des usages astucieux des (nouveaux) répondeurs téléphoniques et cassettes audio enregistrées, ce film témoigne des préjugés d'une Amérique prospère dont la cellule familiale est en recomposition.

La Promesse (*Ningen no Yakusoku*) de Kijû Yoshida, sorti au Japon en septembre 1986, interroge également la famille, mais cette fois sous l'angle de la vieillesse et de la mort et pose plus précisément la question – toujours d'actualité – de l'euthanasie. Construit autour d'un *flash-back*, ce film retrace l'histoire de Tatsu, grand-mère et épouse aimée, qui sombre peu à peu dans la déchéance et la sénilité tandis que sa famille se délite. Ce film intimiste parvient, par un subtil camaïeu de gris et de terres, une interprétation poétique et chaque fois renouvelée du motif aquatique – algues flottantes, miroir d'eau, pluie –, à une polysémie jamais démonstrative.

On trouve un même sentiment de décrépitude et de nostalgie dans *Ginger et Fred* (*Ginger e Fred*), l'avant-dernier film de Federico Fellini. Nostalgie des comédies musicales pour grand écran (le seul titre en témoigne, par son hommage à Ginger Rogers et Fred Astaire), mais aussi nostalgie de la magie du spectacle vivant, confrontée à une télévision commerciale et obscène, en ces années où Silvio Berlusconi s'impose dans l'univers des chaînes privées nationales et du football – dont il est également question dans le film. Pour mettre en forme ce décalage entre la grandeur et la magnificence d'un passé fantôme, notamment celui des *musicals* et la cruelle artificialité de ce show télévisuel, Fellini a fait appel à deux collaborateurs de génie qui ont souvent été ses complices, le chef costumier Danilo Donati et le chef décorateur Dante Ferretti, dont on appréciera l'inventivité.

Enfin, ce panorama tant sociétal que cinématographique de l'année 1986 n'aurait pu être complet sans l'évocation du gravissime événement qui a marqué l'année : l'explosion, le 26 avril, de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Un documentaire soviétique, *Le Tocsin de Tchernobyl* (*Kolokol Tchernobylia*), a été tourné sur le vif quelques semaines après la catastrophe, par le cinéaste Rollan Serguienko. Sorti en 1987, le film constitue un témoignage exceptionnel, mettant au jour l'aveuglement des contemporains face au danger et à l'énormité de la catastrophe et, en même temps, la prise de conscience malgré tout, qu'un événement sans précédent vient de se produire – venant remettre en cause la foi socialiste inconditionnelle en la technologie.

Proche du point de vue de la micro-histoire, qui invite l'historien à rayonner autour d'un point précis et à faire varier ses perspectives et ses approches, le choix de cette seule année 1986 permet donc de radiographier la planète à un moment précis de son histoire et d'interroger la diversité des formes et des représentations cinématographiques. Mais cette hétérogénéité, si elle existe bel et bien, ne doit pas masquer les résonnances et cohérences qui se tissent entre ces œuvres et au-delà des frontières. Prenons pour seul exemple la présence, par un jeu de citations plus ou moins directes, d'autres œuvres cinématographiques dans le film de Hughes comme dans celui de Fellini, qui rendent compte d'une composante essentielle de ce cinéma postmoderne : la prise de conscience que tout film – qu'il mette en scène le présent ou le passé – doit désormais prendre en charge, se démarquer ou s'inspirer de l'iconographie préexistante du 7e art.

PRISKA MORRISSEY

Priska Morrissey est maître de conférences en études cinématographiques à l'université Rennes 2 - Haute Bretagne, équipe Arts plastiques et poétiques, laboratoire cinéma- programme Technes.

LAURENT HEYBERGER

Laurent Heyberger est maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Technologie de Belfort-Montbéliard, laboratoire IRTES-RECITS, Département des Humanités. Il participe à l'organisation des Rencontres Cinéma et Histoire depuis 2008.

Chaque année, les Rencontres Cinéma et Histoire proposent un regard croisé, artistique et scientifique, sur le septième art. Une temporalité originale dans le festival, afin de prendre le temps de réfléchir sur le cinéma comme objet d'histoire et miroir social. Des films, choisis à la fois pour leur valeur esthétique et l'importance des enjeux historiques qu'ils évoquent, sont présentés par des spécialistes de la question, historiens ou critiques.

La programmation des cinq films présentés dans le cadre des rencontres « Cinéma et Histoire » est complétée par douze autres films de l'année 1986.

LA FOLLE JOURNÉE DE FERRIS BUELLER

FERRIS BUELLER'S DAY OFF

JOHN HUGHES

FICTION / 1986 / ÉTATS-UNIS / 102 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Matthew BRODERICK, Alan RUCK, Mia SARA, Jeffrey JONES, Jennifer GREY
SCÉNARIO John HUGHES
IMAGE Tak FUJIMOTO
SON James R. ALEXANDER, Hugo WENG
MUSIQUE Ira NEWBORN, Arthur BAKER & John ROBIE
DÉCORS Jennifer POLITO
MONTAGE Paul HIRSCH
PRODUCTION Paramount Pictures

Cancre invétéré vivant dans la banlieue aisée de Chicago, Ferris Bueller décide un matin de prendre une journée de congé, entraînant son meilleur copain et sa petite amie avec lui. Manifeste de l'esprit eighties *traversé par le culte de l'insouciance et de l'accomplissement personnel, le* teen-movie *culte des années 1980.*

Séance présentée par Adrienne Boutang.

Adrienne Boutang est maître de conférences en cinéma dans le département d'anglais de l'Université de Franche-Comté. Ses travaux portent principalement sur le cinéma américain contemporain, en particulier la censure et la transgression, et sur les rapports entre cinéma et adolescence, thématique sur laquelle elle a publié un ouvrage *Teen Movies*, Ed. Vrin, 2012, en collaboration avec Célia Sauvage.

FILM D'OUVERTURE

GINGER ET FRED

GINGER E FRED

FEDERICO FELLINI

FICTION / 1985 / ITALIE, FRANCE / 125 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Marcello MASTROIANNI, Giulietta MASINA, Franco FABRIZI, Frederick LEDEBUR, Augusto PODEROSI
SCÉNARIO Federico FELLINI, Tonino GUERRA, Tullio PINELLI
IMAGE Tonino DELLI COLLI, Ennio GUARNIERI
SON Fabio ANCILLAI, Tommaso QUATTRINI
MUSIQUE Nicola PIOVANI
MONTAGE Nino BARAGLI, Ugo De ROSSI, Ruggero MASTROIANNI
PRODUCTION P.E.A. - Produzioni Europee Associatl, RAI - Radio Televisione Italiana, Les Films Ariane, Revcom Films, FR3 - France Régions 3, Stella-Film GmbH, Anthea Films

Deux danseurs qui imitaient le célèbre duo Ginger Rogers/Fred Astaire se retrouvent trente ans plus tard pour refaire leur numéro à l'occasion d'un gigantesque show télévisé. Mais les temps ont changé et la féerie du spectacle a laissé place à l'éphémère du monde publicitaire…

Séance présentée par Jean-Paul Manganaro.

Jean-Paul Manganaro est professeur émérite de littérature italienne contemporaine à l'Université de Lille III. Essayiste, il a publié aux Éditions Dramaturgie le volume collectif *Carmelo Bene* (1977) et *Douze mois à Naples, Rêves d'un masque* (1983). Pour les Éditions du Seuil, il a publié *Le Baroque et l'Ingénieur. Essai sur l'écriture de C.E. Gadda* (1994) et *Italo Calvino, romancier et conteur* (2000). Il a traduit plus de 160 romans et textes italiens contemporains et pour les Éditions P.O.L les *Œuvres complètes* de Carmelo Bene (t. I, II, et III). Pour ce même éditeur, il a publié *François Tanguy et le Radeau* en 2008, *Federico Fellini. Romance* en 2009, *Confusions de genres* en 2011, *Cul in air*, en 2014 et *Liz T. Autobiographie*, en 2015.

PLATOON

OLIVER STONE

FICTION / 1986 / ÉTATS-UNIS / 120 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Charlie SHEEN, Tom BERENGER, Willem DAFOE, Forest WHITAKER, Francesco QUINN
SCÉNARIO Oliver STONE
IMAGE Robert RICHARDSON
SON Simon KAYE
MUSIQUE Georges DELERUE
MONTAGE Claire SIMPSON
PRODUCTION Hemdale Film Corporation, Orion Pictures Corporation

En 1967, Chris Taylor âgé de 19 ans, issu d'un milieu bourgeois, s'engage pour combattre au Vietnam. Idéaliste et naïf, il a pour seule ambition de servir son pays comme le firent jadis son père et son grand-père. L'un des traumatismes majeurs de l'histoire des États-Unis remis en scène vingt ans après par Oliver Stone qui l'a lui-même vécu.

Séance présentée par Gaspard Delon.

Maître de conférences en études cinématographiques à l'université Paris Diderot – Paris 7, Gaspard Delon centre ses recherches sur les interactions économiques, industrielles, esthétiques et idéologiques à l'œuvre dans le cinéma hollywoodien depuis ses origines. Privilégiant le genre épique, le film de guerre et les grosses productions, ses travaux interrogent les tensions entre histoire et mise en spectacle, réalisme et héroïsation, technique et créativité. Il est par ailleurs l'auteur d'un ouvrage sur *La Reine Margot* de Patrice Chéreau (2015).

PROMESSE

NINGEN NO YAKUSOKU

KIJŪ YOSHIDA

FICTION / 1986 / JAPON / 119 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION Rentarô MIKUNI, Sachiko MURASE, Chûchirô KAWARASAKI, Kôichi SATÔ, Orie SATÔ
SCÉNARIO Kijû YOSHIDA, Fukiko MIYAUCHI d'après le roman de Shuichi Sae
IMAGE Yoshihiro YAMAZAKI
MONTAGE Akira SUZUKI
MUSIQUE Haruomi HOSONO
PRODUCTION TV Asahi, Seibu Company Ltd., Kinema Tokyo Ltd.

Une vieille femme est retrouvée morte au domicile de son fils, où elle vivait avec son mari. L'enquête policière fait rapidement apparaître tout un faisceau de culpabilités familiales et domestiques. Film sur la dégénérescence et le pouvoir des cadavres, Promesse *met à jour le refoulé de son pays.*

Séance présentée par Mathieu Capel.

Mathieu Capel est docteur en études cinématographiques et maître de conférences en LEA (Japonais) à l'université Grenoble Alpes. Il a publié en 2015 *Évasion du Japon – cinéma japonais des années 1960* aux éditions Les Prairies ordinaires. Auteur de sous-titrage pour le cinéma et le théâtre, il a également traduit de nombreux écrits de cinéastes pour les revues *Trafic* ou *Positif*. Sa traduction d'*Odyssée mexicaine* de Kijû Yoshida (Capricci) a reçu le prix 2014 de la Fondation Konishi pour la traduction franco-japonaise.

LE TOCSIN DE TCHERNOBYL

KOLOKOL TCHERNOBILA

ROLLAN SERGUIENKO

DOC. / 1987 / URSS / 87 MIN. / COUL. / VOSTF

SCÉNARIO Vladimir SINELNIKOV
IMAGE Ivan DOÏNIKOV,
Konstantin DUROV, Vladimir FROLENKO
MUSIQUE Oleg KARAVAÏTCHOUK
PRODUCTION Studio Central de Films
Documentaires de Moscou

Quelques semaines après la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, une équipe des Studios documentaires de Moscou enquête auprès des habitants de la région: comment affronter les conséquences encore mal définies de l'explosion, comment se protéger et isoler la zone, mais surtout comment prendre conscience de l'inconcevable.

Séance présentée par Marc Elie.

Chercheur au CERCEC depuis 2009, Marc Elie travaille en histoire environnementale de l'Union soviétique. Après une thèse soutenue en 2007 sur les anciens détenus du Goulag pendant le Dégel (1953-1964), Marc Elie étudie les catastrophes naturelles et industrielles en URSS. Il travaille à un ouvrage sur les sécheresses dans les régions steppiques d'URSS, à l'exemple du Nord Kazakhstan. Ses recherches portent également sur l'histoire de la protection contre les coulées de boue et les avalanches dans le Kazakhstan soviétique.

BLUE VELVET

DAVID LYNCH

FICTION / 1986 / ÉTATS-UNIS / 120 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Isabella ROSSELLINI,
Kyle MACLACHLAN, Denis HOPPER, Laura DERN,
Hope LANGE
SCÉNARIO David LYNCH
IMAGE Frederick ELMES
SON Gunnar ÓSKARSSON
MUSIQUE Angelo BADALAMENTI
MONTAGE Wayne DUNHAM
DÉCORS Patricia NORRIS
PRODUCTION De Laurentiis Entertainment Group

Lumberton, Caroline du Nord. Jeffrey, un jeune homme, découvre une oreille dans un terrain vague. Il mène sa propre enquête et croise sur son chemin Dorothy Vallens, une mystérieuse chanteuse de cabaret, vêtue de velours bleu.

Si David Lynch s'entête à filmer, c'est, paradoxe infini, pour filmer l'immobile. Ça n'est plus du tout une impression, c'est le sujet précis du film. Qu'est-ce qui se passe par exemple, dans la cellule expérimentale d'une petite ville américaine? Apparemment, pas grand chose: un espace momifié où, de toute éternité, les pelouses seront vertes tant qu'il y aura des fossiles humains pour les arroser. Même le temps semble amnésique: années 60 ou immédiate actualité? À l'œil nu, impossible de décider. Mais si on bataille cet œil des lentilles-miracles du Docteur Lynch, on découvre alors des tas de choses passionnantes: du mobile dans l'immobile, du mouvement dans la station et, pour tout dire, beaucoup d'horreur dans la banalité. Avec la curiosité dévorante d'un grand voyeur qui aurait élargi au maximum son programme d'investigation (en tout cas bien au-delà d'une riquiqui *Fenêtre sur cour*), David Lynch se demande ce qui se passe chez les voisins d'en face. Et quand ce voisinage embrasse rien de moins que le spectacle du monde et les machines de l'univers, pas étonnant qu'on y découvretoute la monstruosité du vivant.
GÉRARD LEFORT (*Libération*, janvier 1987)

DOWN BY LAW

JIM JARMUSCH

FICTION / 1986 / ÉTATS-UNIS / 107 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION John LURIE, Tom WAITS, Roberto BENIGNI, Nicoletta BRASCHI, Ellen BARKIN
SCÉNARIO Jim JARMUSCH
IMAGE Robby MULLER
MUSIQUE John LURIE
DÉCORS Janet DENSMORE
MONTAGE Melody LONDON
PRODUCTION Black Snake, Grokenberger Film Produktion, Island Pictures

Jack, proxénète à la petite semaine, et Zack, disc-jockey, sont réunis dans une cellule de prison en Louisiane. Forcés de se supporter, ils sont bientôt rejoints par Roberto, un immigré italien rempli de l'entrain qui leur manque, qui leur propose de s'évader.

Heureux Jarmusch qui va où il veut et à son rythme! Aux chantres épuisés de l'errance, prêts à faire une fanfare de la petite musique de *Stranger Than Paradise*, il propose trois personnages qui trouvent sinistre d'errer. Aux mélancoliques qui voyaient en lui un Wenders bis, il oppose une comédie en noir et blanc, logique et farfelue, dont les tréteaux sont partout et la circonférence nulle part. Nulle nostalgie dans *Down By Law*, mais un sourire comme nous n'en connaissions plus (ici, une pensée pour Jean Renoir). (...) C'est un film sur le langage et sur les limites du langage. C'est si rare dans le cinéma américain que cela mérite d'être souligné avec un ouf de joie. Rare qu'un cinéaste américain ait si peu d'illusions sur les vertus communicatives de la langue de tous les jours et tant d'amour *pour les langues dès qu'elles se font musique(s)*. Lurie et Waits ne sont pas seulement deux trognes parfaites et deux acteurs satisfaisants, ils font de la musique en parlant.
SERGE DANEY (*Libération*, novembre 1986)

HANNAH ET SES SŒURS

HANNAH AND HER SISTERS

WOODY ALLEN

FICTION / 1986 / ÉTATS-UNIS / 106 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Michael CAINE, Mia FARROW, Woody ALLEN, Barbara HERSHEY, Carrie FISHER
SCÉNARIO Woody ALLEN
IMAGE Carlo DI PALMA
MUSIQUE Richard RODGERS & Lorenz HART, Johann Sebastian BACH, Cole PORTER, Count BASIE
DÉCORS Stuart WURTZEL
MONTAGE Susan E. MORSE
PRODUCTION Orion Pictures Corporation

Une chronique familiale et sentimentale où s'entrecroisent les destins de trois sœurs à la recherche du bonheur, et les existences et les amours compliquées de leur entourage.

L'époustouflant, avec Woody Allen, est qu'il nous surprenne sans nous étonner tout en nous ravissant. Le dialogue produit des étincelles. Le film est une suite de sketches mis bout à bout, collés par des citations, mais qui forment, en conclusion, une seule histoire à la trame serrée. Chaque personnage est dessiné d'une main fermement affectueuse. Il y a là une ironie du désespoir, une acuité de jugement, qui confinent à l'interrogation ontologique primordiale de l'adolescent éternel (*Qu'est-ce qu'on fout sur la terre ?*) avec une grâce réjouissante. Un film qui est proprement un divertissement pascalien, conclu dans le bon sens par les Marx Brothers, seuls remèdes à la mélancolie de Woody, lorsqu'il redoute une tumeur au cerveau et songe à embrasser la secte de Krishna! Faire rire, émouvoir. Il n'y a pas d'issues plus honorables que celles-là. Allen est décidément notre Tchekhov, n'augurant pas d'une aube nouvelle mais cent fois, sur le métier de vivre de la petite bourgeoisie cérébrale, remettant le baume délicieusement pervers de l'autodérision.
JEAN-PIERRE LÉONARDINI (*L'Humanité*, mai 1986)

MAINE OCÉAN

JACQUES ROZIER

FICTION / 1986 / FRANCE / 130 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Bernard MENEZ, Luis REGO, Yves AFONSO, Rosa-Maria GOMES, Lydia FELD
SCÉNARIO Jacques ROZIER, Lydia FELD
IMAGE Acacio de ALMEIDA
SON Nicolas LEFEBVRE, Alain GARNIER
MUSIQUE Chico BUARQUE, Francis HIME, Anne FRÉDÉRICK, Hubert DEGEX
MONTAGE Jacques ROZIER, Martine BRUN
PRODUCTION LES Films du Passage, French Line, Antinea, FR3 Cinéma

Dejanira, une danseuse brésilienne, prend un train en gare Montparnasse. N'ayant pas composté son billet, elle se retrouve confrontée à deux contrôleurs pointilleux. Une avocate intervient et propose de faire l'interprète.

Il est beau, le titre du dernier Rozier. *Maine Océan*, c'est d'abord un mouvement, une ligne de fuite, l'irrésistible dérive d'un contrôleur de la SNCF. Et puis les lieux qui matérialisent et bornent ce mouvement: le film commence effectivement à la Gare Montparnasse, avenue du *Maine*, et s'achève au bord de l'*Océan*. *Maine Océan*, c'est aussi l'indication du type d'humour que déploie ici Jacques Rozier, un humour basé sur la langue, plus précisément sur le *malentendu*. Quoi de plus cocasse que ces deux noms d'eau qui, accolés, dénomment le plus terrestre des moyens de locomotion, le train Paris-Saint Nazaire de dix-sept heures vingt-huit? En poussant jusqu'au bout ce petit jeu de la déclinaison, on peut, rien qu'au titre, reconnaître la place qu'occupe le film dans le cinéma d'aujourd'hui. *Maine Océan*, c'est la rencontre de l'eau douce et de l'eau salée. À marée montante, la vague remonte le fleuve: c'est le «mascaret». *Maine Océan* tient du mascaret: c'est une vague submergeante, un phénomène cosmologique, complètement à contre-courant du fade déversement qui s'opère au quotidien sur nos écrans.
HERVÉ LE ROUX (*Cahiers du cinéma*, n°382, avril 1986)

MAUVAIS SANG

LEOS CARAX

FICTION / 1986 / FRANCE / 116 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Denis LAVANT, Juliette BINOCHE, Julie DELPY, Michel PICCOLI, Mireille PERRIER
SCÉNARIO Leos CARAX
IMAGE Jean-Yves ESCOFFIER
SON Harrick MAURY
MONTAGE Nelly QUETTIER
PRODUCTION Les Films du Plain-Chant, Soprofilms, FR3 Cinéma

Le jeune Alex, terriblement habile de ses mains, est recruté pour un casse par deux gangsters, Hans et Marc, anciens complices de son défunt père. Alex refuse d'abord, mais tombe amoureux de la jeune Anna, l'amie de Marc...

Leos Carax est ce jeune homme dont naguère on aurait dit qu'il était né «avec le virus du cinéma» ou qu'il avait «le cinéma dans le sang». Virus était alors ce petit mot gentil et le bon sang ne savait mentir. Ces métaphores avaient un air d'innocence: elles saluaient l'apparition du talent mais leur fond biologique restait inaperçu. Les choses ont dû changer (et pas seulement dans le cinéma) puisque dès son second long métrage Carax réintroduit le virus dans l'histoire qu'il raconte et le mal dans le sang de ses personnages. Alex, son héros, volera-t-il le virus qui guérira peut-être ceux qui font l'amour sans amour? Et ce vol lui permettra-t-il de refaire – déjà! – sa vie? La maladie n'est-elle pas, de toute façon, un sujet de notre temps? Et inclut-elle le cinéma au nombre de ses symptômes? Graves questions, j'en conviens, mais il y a de la gravité chez Carax. C'est toute la «bonne santé» du cinéma français de rester, seul au monde, ce sismographe en bon état de marche, capable de produire un cinéma aussi *déterminé* que Carax et un film aussi bluffant, inquiétant, crispant et bouleversant que *Mauvais sang*.
SERGE DANEY (*Libération*, novembre 1986)

FILM DE CLÔTURE

MÉMOIRES POUR SIMONE

CHRIS MARKER

DOC. / 1986 / FRANCE / 65 MIN. / COUL. / VF

AVEC Simone SIGNORET, Yves MONTAND, Catherine ALLÉGRET, José ARTUR, Jean BECKER et la voix de François PÉRIER
SCÉNARIO Chris MARKER
PRODUCTION Festival de Cannes, Les Films du Jeudi

Ami et témoin privilégié de la vie de Simone Signoret, parce que leurs chemins n'ont jamais cessé de se croiser depuis qu'ils se sont rencontrés au lycée Pasteur, Chris Marker fait, à la demande du 39e Festival de Cannes, le plus beau portrait de celle qui disait avoir la nostalgie de la mémoire non partagée. Réalisé à l'époque dans l'urgence pour cette unique projection, Mémoires pour Simone *est resté inexploité pendant 30 ans pour des questions juridiques liées à la multitude des extraits utilisés qui forment une toile aussi composite qu'était complexe la personnalité de l'actrice.*

« Mémoire des lieux. Une salle de projection dans la grande maison d'Auteuil, département de l'Eure: des bobines, des cassettes, des photos, des placards. Ce que l'on vous propose ici, ce n'est pas la vie de Simone — elle l'a racontée mieux que personne dans *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, ce n'est pas sa carrière — d'excellentes émissions de télévision y ont pourvu, c'est le contenu d'un placard, des petits bouts de mémoire en vrac, un voyage à travers les images qu'elle gardait. »
CHRIS MARKER (commentaire du film)

LA MESSE EST FINIE

LA MESSA È FINITA

NANNI MORETTI

FICTION / 1985 / ITALIE / 95 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Ferruccio DE CERESA, Margarita LOZANO, Enrica Maria MODUGNO, Dario CANTARELLI
SCÉNARIO Nanni MORETTI, Sandro PETRAGLIA
IMAGE Franco Di GIACOMO, Carlo TAFANI
MUSIQUE Nicola PIOVANI
DÉCORS Amedeo FAGO, Giorgio BERTOLINI
MONTAGE Mirco GARRONE
PRODUCTION Faso Film

Don Giulio (Nanni Moretti), curé sur une île paradisiaque, est muté dans une paroisse désertée de la banlieue romaine. L'occasion pour lui de se rapprocher de sa famille et de ses amis de jeunesse, ceux avec lesquels il avait voulu changer le monde. Mais comment aimer ceux qu'on aime, quand ils font tout pour se rendre haïssables?

Nanni Moretti est le cinéaste comique le plus important depuis et avec Jerry Lewis, et *La Messa è finita*, son film le plus accompli, le plus cohérent et le plus drôle. Le personnage qu'il incarne n'a pas à être mis en scène car il est déjà, en tant que tel, obnubilé par des problèmes de mise en scène. (...) Dans ces rencontres, Don Giulio rate tout, jamais au bon endroit, au bon moment. Il fait le contraire de ce qu'on attend de lui (la scène du tribunal), n'est pas à la hauteur de la commande (parler à la maîtresse de son père) ou croit que l'autre a vraiment besoin de lui (Saverio) alors qu'il fait semblant. Le comique du personnage morettien, fondé sur le don de soi, de sa vie, à l'autre (à contre-temps et à contre-emploi), est poétique, pathétique et existentiel. À vouloir se donner trop aux autres, Moretti, cinéaste sportif, tel un nageur ou un footballeur, se lance à corps perdu dans la partie.
CHARLES TESSON (*Cahiers du cinéma*, n°391, janv. 1987)

NOLA DARLING N'EN FAIT QU'À SA TÊTE

SHE'S GOTTA HAVE IT

SPIKE LEE

FICTION / 1986 / ÉTATS-UNIS / 90 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION Tracy Camilla JOHNS, Tommy REDMOND HICKS, John CANADA TERRELL, Spike LEE, Raye DOWELL
SCÉNARIO Spike LEE
IMAGE Ernest R. DICKERSON
MUSIQUE Bill LEE
DÉCORS Wynn THOMAS
MONTAGE Spike LEE
PRODUCTION 40 Acres & A Mule Filmworks

La vie amoureuse et tumultueuse de Nola Darling et de ses trois amants : Mars Blackmon, cycliste dont l'ambition est de faire rire Nola, Greer Childs, tombeur professionnel, et Jamie Overstreeet, le plus raisonnable des trois.

Spike Lee, c'est rare au cinéma, et c'est ce qui fait les bons acteurs-metteurs en scène, est à lui seul un personnage — et un personnage, faut-il le dire, irrésistible. Et Nola n'est pas un « cas » sociologique de voracité sexuelle ou un objet d'apologie, c'est, elle aussi, ce qu'on appelle dans la vie un sacré personnage. Dans tout cela, il y a non seulement une grande liberté de ton dans la façon de parler au présent et avec la plus grande drôlerie des rapports amoureux (la scène où Nola réunit à dîner ses trois amants est à elle seule un morceau d'anthologie) mais une liberté d'allure comme on n'en trouve que dans certains films de la Nouvelle Vague, avec cette *apparence* de désinvolture en fait extrêmement virtuose, avec un très beau noir et blanc, qui ne fige jamais rien, et des procédés qui pourraient faire vieux cinéma des années 70 qui, comme le typage des trois hommes, sont subvertis par la façon complètement ludique dont le film précisément en joue. Ajoutez une musique superbe de Bill Lee (père de Spike) et vous aurez compris que *She's Gotta Have It* était le film le plus jubilatoire du festival [de Cannes].
MARC CHEVRIE (*Cahiers du cinéma*, n°385, juin 1986)

PIERRE ET DJEMILA

GÉRARD BLAIN

FICTION / 1986 / FRANCE / 86 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Jean-Pierre ANDRÉ, Nadja RESKI, ABDELKADER, Salah TESKOUK, Fatiha CHERIGUENE
SCÉNARIO Gérard BLAIN, Mohamed BOUCHIBI, Michel MARMIN
IMAGE Emmanuel MACHUEL
SON Alain CONTRAULT, Christophe HEAULME, Luc YERSIN
MUSIQUE Olivier Kowalski, Gabor KRISTOF, Maurice ROLLET,
MONTAGE Catherine DEILLER
DÉCORS Michel VANDESTIEN
PRODUCTION Selena Audiovisuel, Les Productions Cercle Bleu, Les Films du Plain-Chant, Xanadu Film AG, Les Films A2

Pierre, dix-sept ans, habite dans une cité HLM de la banlieue de Roubaix, où cohabitent, souvent avec difficulté, Français et immigrés. Garçon sensible et réservé, il tombe amoureux de Djemila, une jeune fille de quatorze ans.

Pierre a seize ans, il est français, Djemila a quatorze ans, elle est algérienne, et ils vivent tous les deux dans un cité populaire du nord de la France. La pureté et l'innocence de l'amour qui unit ces deux enfants sont une réponse lumineuse au racisme et aux barrières culturelles qui séparent les communautés dont ils sont issus. Leur exemple, enfin, montre que les sentiments les plus élémentaires et les plus universels demeurent la seule voie par laquelle peuvent être vaincues les passions, les haines collectives. Ni utopique, ni cynique, ce film veut peut-être simplement rappeler qu'il n'est d'autre espoir qu'en l'homme.
GÉRARD BLAIN (catalogue du Festival de Cannes 1987)

LE SACRIFICE

OFFRET

ANDREÏ TARKOVSKI

FICTION / 1986 / SUÈDE, FRANCE / 155 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Erland JOSEPHSON, Susan FLEETWOOD, Valérie MAIRESSE, Allan EDWALL, Tommy KJELLQVIST
SCÉNARIO Andreï TARKOVSKI
IMAGE Sven NYKVIST
MONTAGE Anna ASPANDREÏ TARKOVSKI, Michal LESZCZYLOWSKI
PRODUCTION Svenska Filminstitutet, Argos Films, Film Four International

Alexandre, ancien comédien et auteur dramatique, vit retiré sur l'île de Gotland, entouré de sa famille. Le jour de son anniversaire, alors que sa famille et ses proches sont réunis autour de lui, la terre se met à trembler. La télévision annonce le début d'une guerre atomique. Alexandre fait secrètement un vœu pour sauver le monde. Il lui faudra pour cela accepter de se sacrifier.

Le dernier film d'Andrei Tarkovski, disparu en 1986, et récompensé de quatre prix au festival de Cannes (Grand Prix spécial du jury, Prix du Jury œcuménique, Prix FIPRESCI de la critique internationale, Prix de la contribution artistique pour Sven Nykvist).

Le moyen de revenir à un rapport normal avec la vie est de restaurer un rapport avec soi-même. Il faut pour cela trouver son indépendance face au style de vie matériel et vérifier par là même sa propre essence spirituelle. Dans ce film, je montre un des aspects de cette lutte si on vit en société et qui est la conception chrétienne du sacrifice de soi. Celui qui n'a pas connu ce sentiment-là, de désir, cesse, de mon point de vue, d'être un homme, se rapproche de l'animal et devient un mécanisme étrange, un objet expérimental dans les mains de la société et du gouvernement. Par contre, s'il acquiert son autonomie morale, il trouve en lui la capacité de s'offrir en sacrifice à quelqu'un d'autre.
ANDREÏ TARKOVSKI (entretien avec Annie Epelboin à Paris, le 15 mars 1986 *in Positif*, mai 1986)

STAND BY ME

ROB REINER

FICTION / 1986 / ÉTATS-UNIS / 89 MIN. / COUL. / VOSTF

INTERPRÉTATION Will WHEATON, River PHOENIX, Corey FELDMAN, Jerry O'CONNELL, Kiefer SUTHERLAND
SCÉNARIO Raynold GIDEON, Bruce A. EVANS d'après le récit *Le Corps* (*The Body*) de Stephen KING
IMAGE Thomas DEL RUTH
MUSIQUE Jack NITZSCHE
DÉCORS J. Dennis WASHINGTON
MONTAGE Robert LEIGHTON
PRODUCTION Columbia Pictures, Act III, The Body

Oregon, été 1959. Quatre amis d'une douzaine d'années, partent à la recherche du corps d'un enfant de leur âge, Ray Brower, en suivant les rails d'un train, dans l'espoir de passer dans les journaux grâce à leur découverte.

Un jour ou l'autre, tout humain, même minuscule, prend conscience de sa propre mort, mais cette fois, c'est le corps bien réel d'un cadavre qui va servir de révélateur. Objet de tentations et de rivalités, point de chute d'une battue à travers la campagne, puis à fantasmes et à blagues macabres, motif de surenchères physiques, de dépassements de soi, sceau d'une amitié qui durera toute une vie... le macchabée, à son insu, se dote progressivement de pouvoirs proprement fabuleux, surhumains, magiques. Les quatre gamins partis à sa recherche vont évidemment se transformer au cours du film, confrontés à une réalité infiniment plus morbide que celle que leurs petites têtes, pourtant passablement perverses, avaient imaginée. Mais là encore, cette métamorphose s'opère délicatement, de la façon la plus sensible qui soit, avec une grâce et une finesse telles qu'on imagine tout à fait intact le souvenir que Bob Reiner conserve de son enfance. Coup de pot supplémentaire : les quatre mini-acteurs de *Stand by Me* sont vraiment bons, échappant aux stéréotypes en vigueur dans le cinéma américain. Mieux : parmi les quatre, il y en a un qui présente un profil de star, de vraie graine d'acteur. Son nom : River Phoenix. Retenez-le.
OLIVIER STRAUSS (*Libération*, 3 mars 1987)

LES YEUX BRÛLÉS

LAURENT ROTH

DOC. / 1986 / FRANCE / 58 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Mireille PERRIER, Adjudant Chef Patrice GEORGE, Raoul COUTARD, Raymond DEPARDON, Pierre SCHOENDOERFFER, Marc FLAMENT
SCÉNARIO Laurent ROTH
IMAGE Bernard MIALE
SON Jean-Paul BIGORGNE, Jean POTIER, Monique WISNIEWSHI
MUSIQUE Chant Parachutiste traditionnel par le Chœur de l'Armée française, Jean Sébastien BACH
MONTAGE Soldat Ludovic BERRIVIN, Soldat Frédéric DEMANGEON
PRODUCTION ECPAD

VERSION RESTAURÉE

Mireille, une jeune femme, vient chercher à l'aéroport de Roissy une cantine militaire dans laquelle elle découvre les effets et clichés de Jean Péraud, reporter photographe disparu à Dien Biên Phu en 1954. Elle est accompagnée par Raoul Coutard, Marc Flament et Pierre Schoendoerffer, les anciens compagnons de presse de Péraud. Bientôt, une discussion s'engage sur ce qui fait l'image de guerre.

C'est la guerre à un niveau primaire et végétal qui m'a intéressé, avec ses nœuds, ses rejetons, ses différents anneaux de croissance. Le film se développe de façon organique, et les images de la guerre reviennent régulièrement, décrivant les visages d'une seule et même histoire. En gros, c'est l'arbre 14-18 qui donne son assise au film, et ce sont les boutures de la guerre d'Indochine qui l'aident à se propager jusqu'à nous. Mon intention est de rendre compte de la permanence d'un spectacle en l'orchestrant, et par là-même montrer que la guerre obéit d'abord à une mise en scène. (...) Là où *Les Yeux brûlés* dévie de la trajectoire traditionnellement assignée à un film de propagande, c'est qu'il se refuse à assumer un principe de non-contradiction. Le contexte dans lequel ont été tournées les interviews — le hall d'attente de Roissy — et le point de vue de Mireille — son attaque objective — donnent au film son angle de prise de vue.
LAURENT ROTH (entretien à Paris le 1er septembre 1986, dossier de presse du film)

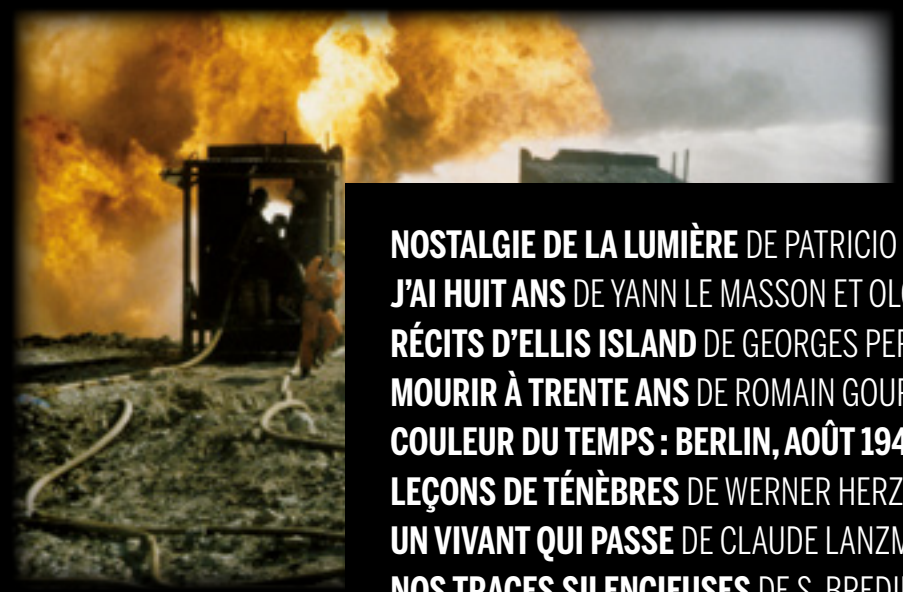
AFTER À LA POUDRIÈRE – SCÈNE DE MUSIQUES ACTUELLES DE BELFORT

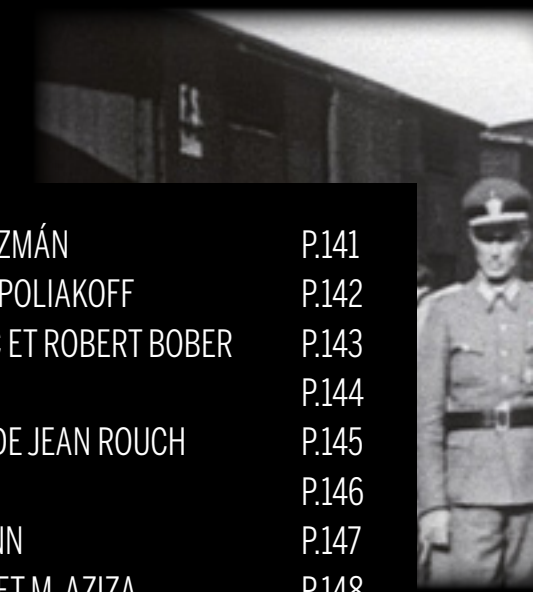
NUIT CLIPS 1986

Sur quoi dansait-on lors de la première édition d'Entrevues ? En 1986, la crise du secteur musical était encore loin et des moyens parfois très conséquents étaient alloués à la réalisation des clips, aussi importants que la musique elle-même. C'est aussi le début de la « clipmania » avec l'arrivée de MTV en 1981. Le vidéoclip devient indissociable du lancement d'un album et d'un artiste. Clips scénarisés, utilisation d'effets spéciaux, cadrages et mise en scène léchée faisant appel à des acteurs (quand le chanteur ne devient pas lui-même comédien), le clip se transforme en objet cinématographique à part entière, représentatif de son époque. Il sera même adoubé par des récompenses (Grammy Awards, MTV Video Music Award, etc.) qui lanceront la carrière de certains réalisateurs. Pour la seule année 1986, citons David Fincher (clip de The Outfield, *All The Love*), Anton Corbijn (clip de Depeche Mode, *A Question of Time*), Jean-Pierre Jeunet (clip d'Étienne Daho, *Tombé pour la France*) ou Serge Gainsbourg (clip d'Indochine, *Tes yeux noirs*).

Cette soirée dresse un panorama des clips sortis cette année là : artistes très populaires comme Madonna, Beastie Boys, Prince ou James Brown ; incontournables français comme Mylène Farmer avec *Libertine*, Images avec *Les Démons de Minuit*, les Rita Mitsouko avec *C'est comme ça*, mais aussi projection des clips les plus iconoclastes avec quelques petites pépites à découvrir telles que Baltimora *Jukebox Boy*, Sigue Sigue Sputnik *Love Missile F1-11*, Hong Kong Syndikat *Too much* et autres surprises…

Une sélection réalisée par PERRINE CARTIER (La Poudrière), MARIE HOLWECK et MATHILDE LOMBERGER (Entrevues).





PREMIÈRES ÉPREUVES : MATIÈRE ET MÉMOIRE

NOSTALGIE DE LA LUMIÈRE DE PATRICIO GUZMÁN P.141
J'AI HUIT ANS DE YANN LE MASSON ET OLGA POLIAKOFF P.142
RÉCITS D'ELLIS ISLAND DE GEORGES PEREC ET ROBERT BOBER P.143
MOURIR À TRENTE ANS DE ROMAIN GOUPIL P.144
COULEUR DU TEMPS : BERLIN, AOÛT 1945 DE JEAN ROUCH P.145
LEÇONS DE TÉNÈBRES DE WERNER HERZOG P.146
UN VIVANT QUI PASSE DE CLAUDE LANZMANN P.147
NOS TRACES SILENCIEUSES DE S. BREDIER ET M. AZIZA P.148
LES SOVIETS PLUS L'ÉLECTRICITÉ DE NICOLAS REY P.149
EN SURSIS DE HARUN FAROCKI P.150
L'ÉTREINTE DU FLEUVE DE NICOLAS RINCÓN GILLE P.151
CARTE BLANCHE À LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE P.152
INSTALLATIONS FRAC FRANCHE-COMTÉ ET ESPACE MULTIMEDIA GANTNER P.155

PREMIÈRES ÉPREUVES
MATIÈRE ET MÉMOIRE

Chaque année, Entrevues propose une programmation pour accompagner le film au programme du Baccalauréat des lycées en option cinéma-audiovisuel. Des lycéens de toute la France viennent à Belfort suivre cette proposition pédagogique ouverte à tous.

Cette année, le film au programme est *Nostalgie de la lumière* de Patricio Guzmán.
Nostalgie de la lumière appartient au genre dit «documentaire». Par opposition à la fiction, le documentaire a longtemps été défini comme l'enregistrement du réel. Pourtant, si l'on pense que le film suivant de Patricio Guzmán, *Le Bouton de Nacre* (2015), prolongement aquatique de *Nostalgie de la lumière*, a remporté le Prix du meilleur scénario au festival de Berlin, la question de la dramaturgie et de la mise en scène se pose immédiatement. Comme tout film de cinéma, le documentaire est un regard qui organise le monde. La programmation «Matière et mémoire» se propose d'interroger la variété des mises en scène documentaires à travers le prisme d'un questionnement de plus en plus présent dans l'histoire du genre: les enjeux, politiques, intimes – voire les deux à la fois, de la mémoire.

Deux interventions sont également proposées aux lycéens. Arnaud Hée animera un atelier autour du cinéma documentaire «Mises en scènes documentaires, mises en scène de la mémoire». Véronique Pugibet interviendra à propos de *Nostalgie de la lumière* lors d'un atelier «*Nostalgie de la lumière* de Patricio Guzmán ou la mémoire du désert».

ARNAUD HÉE

Arnaud Hée est critique de cinéma (*Bref, critikat.com, Etudes, Images documentaires*), enseignant à la Fémis et intervenant dans les réseaux d'éducation à l'image auprès des élèves et des professeurs. Membre du comité de sélection du festival Cinéma du réel à Paris de 2010 à 2015, il a rejoint celui d'Entrevues en 2015.

VÉRONIQUE PUGIBET

Véronique Pugibet est maître de conférences à la Sorbonne. Elle est membre du CRIMIC (Centre de Recherches Interdisciplinaires sur les Mondes Ibériques, composante Arts visuels, Paris-Sorbonne) et du GRIMH (Groupe de Réflexion sur l'Image dans le Monde Hispanique). Dans le cadre de ses recherches, elle s'intéresse aux images et représentations de l'autre diffusées dans les supports d'enseignement (représentation du corps hispanique, du genre dans les manuels) et dans les médias.

ARCHÉOLOGIE DE LA DICTATURE

Au début de *Nostalgie de la lumière*, le dôme d'un vaste observatoire s'ouvre pour que se déploient d'énormes télescopes. Ces images de la science en majesté, où se devine une gourmandise d'enfant lecteur de Jules Verne, ont valeur de programme pour le documentaire – celui-ci en particulier, mais peut-être aussi le documentaire en général: instrument optique de premier ordre pour lutter contre l'aveuglement, le cinéma du réel peut tout embrasser, même l'infini, les étoiles. Mais l'absence d'humain dans cette première séquence insinue aussi le risque de s'illusionner quant à la puissance du cinéma. Voir, peut-être, mais d'abord il faudra qu'un regard s'aventure à interpréter, imaginer. En choisissant de filmer dans l'immense désert chilien d'Atacama, le réalisateur de *La Bataille du Chili* (1973-1979) semble renoncer à la force de son approche directe, «sur le vif». Mais le lieu de *Nostalgie de la lumière* permet justement de *contenir le temps*: à qui comme Guzmán sait mettre en rapport par le montage comme par les homologies visuelles (une planète / un crâne), ce désert est un creuset poétique irremplaçable. Patiemment mais en s'ancrant dans l'évidence matérielle de la topographie, Guzmán relie les galaxies lointaines et l'histoire récente du Chili. Le sol est un palimpseste qui a momifié les bergers précolombiens, les restes des mineurs du dix-neuvième siècle et les ossements des victimes de Pinochet. Ce n'est pas un hasard si l'un de ses films précédents s'intitulait *La Mémoire obstinée*: sa tâche est de donner à voir ce qu'un pouvoir a décidé de soustraire aux yeux du monde, et de lui offrir une résonance cosmique.

Peu à peu, la construction du film met en relation les entretiens avec un astronome, un archéologue et ceux avec les veuves qui cherchent les ossements de leurs proches assassinés. L'impression que tout fait sens dans ce que Guzmán rapproche provient aussi de la préexistence de ces liens: Luis, survivant d'un camp de concentration, raconte qu'un groupe d'amateurs d'astronomie s'y réunissait pour observer le ciel. Luis reconnaît les noms de ses congénères sur une paroi, il déchiffre ce graffiti presque effacé, dessine les pièces dont il a gardé l'architecture en tête. Il est la trace vivante d'une mémoire que la dictature a tout fait pour éradiquer. À son tour le cinéma, en filmant ce dernier témoin, se fait «l'astronome» d'une tragédie que l'Histoire laisse sécher dans les sables.

FILMER À BRAS-LE-CORPS

La puissance poétique mais aussi politique qui émane de *Nostalgie de la lumière* invite à élargir son questionnement sur les capacités mémorielles du documentaire. Comment dépasser le document, porter au jour les correspondances du passé et du présent, sans trahir le vécu des témoins ? Les films de cette programmation ont souvent une origine traumatique, personnelle ou collective. L'intitulé « Matière et mémoire » n'emprunte que lointainement à Henri Bergson, même si dans ce livre de 1896 le philosophe étudie, comme bien des documentaristes, « *le rôle du corps dans la vie de l'esprit* ». Au discours mémoriel, ces films préfèrent la matérialité des corps (fussent-ils célestes), des lieux, des objets. Cette matière, les cinéastes vont jusqu'à la sentir, la toucher ; il arrive même qu'elle leur colle aux basques comme le purin qui souille le pantalon de Nicolas Rey, autostoppeur infortuné des *Soviets plus l'électricité*. Matière parfois lourde à manier, voire dangereuse, comme les puits de pétrole incendiés au Koweït après la guerre du Golfe que Werner Herzog, décide d'aller filmer dans *Leçons de ténèbres*.

SONDER LES PROFONDEURS

Dans la perspective d'une quête mémorielle qui demande au cinéaste de payer de sa personne, aucune hiérarchie n'a cours entre la mémoire intime, personnelle, et l'écriture de l'Histoire nationale ou planétaire : qu'il s'organise en faisceau, comme *Nostalgie de la lumière*, ou cisèle dans l'individuel (comme *Nos traces silencieuses* de Sophie Bredier et Myriam Aziza, enquête sur les cicatrices de trois personnes, dont l'une des co-réalisatrices) ; qu'il s'arrête sur une bande filmée en particulier (*En sursis*, de Harun Farocki, donne à voir les rushes d'un film inachevé tourné sur ordre du commandant du camp de transit nazi de Westerbork aux Pays-Bas) ou visite un lieu de mémoire balisé (*Récits d'Ellis Island*), le cinéaste n'a de cesse de creuser ce qu'il voit et entend pour y faire apparaître le refoulé. D'où un paradoxe, qui est l'un des grands défis du cinéma : montrer avec le médium le plus analogique qui soit ce qui tient du ressenti inexprimé, du passé filtré par une mémoire subjective ou par des récits contradictoires. Comment faire remonter le souvenir à la surface tout en restituant sa fragilité, sa palpitation ?

À cette question, Nicolàs Rincón Gille répond dans *L'Étreinte du fleuve* par une approche tout à fait singulière de la parole filmée. Les paysans colombiens des bords du fleuve Magdalena parlent d'abord entre eux de leurs légendes : dans les cavernes fluviales vit le Mohan, esprit barbu et séducteur qui engrosse les femmes et emmêle les filets de pêche. Pourquoi ne se montre-t-il plus ces temps-ci ? Parce que, répond un vieux pêcheur, de nos jours les gens ont davantage peur des vivants que de lui. Loin de tout exotisme, Rincón saisit avec une grande justesse le basculement d'une violence symbolique – un syncrétisme nourri de religions africaines et indigènes et de christianisme – à une violence réelle : le Magdalena ne charrie plus le Mohan mais des cadavres démembrés. Dans des entretiens filmés cette fois frontalement, des mères, des sœurs racontent. Les paramilitaires ont remplacé le Diable, et les fosses communes, les cavernes des esprits. En pointant le contraste mais aussi la continuité entre Histoire et mythe, l'écoute attentive documente un processus de résilience collectif.

UNE ESTHÉTIQUE DE LA TRACE

L'autre façon de restituer à la fois la mémoire et sa friabilité consiste à filmer des traces — des objets fragmentaires, abîmés ou à la destination incertaine. Même quand ces traces ont été enregistrées spécialement pour devenir des souvenirs (comme les bobines de *Mourir à trente ans*, la chronique de son adolescence politisée que Romain Goupil a fait filmer par son père), le temps les transforme et les corrode : ainsi Goupil découvre-t-il moins l'histoire d'un mouvement d'extrême-gauche que ce qu'il advient des amitiés de jeunesse. Quand Sophie Bredier demande à son amie Frédérique, jeune mère qui a confié son bébé à la DDASS, pourquoi elle a décidé de se faire tatouer, la question touche un point sensible : ces dessins sont autant de souvenirs que Frédérique craignait de « *voir s'envoler* » — l'encrage se fait ancrage.

Ces traces sont donc souvent volontairement pensées comme des vecteurs de transmission (le numéro de déportation que le survivant des camps de la mort a fait ôter pour le léguer à ses enfants dans *Nos traces silencieuses*) ; on peut même les inventorier, les muséifier – Robert Bober et Georges Pérec, dans *Récits d'Ellis Island*, consacrent la première partie de leur film à la visite du lieu d'accueil des immigrés en Amérique, fermé depuis 1954, enregistrant les paroles de guides bien intentionnés, scrutant les objets, les meubles. Mais ces reliques résument-elles l'expérience humaine massive (jusqu'à 10 000 arrivants par jour pendant plus de 50 ans) et intense (on a dénombré 3 000 suicides) qui a eu lieu dans ces immenses espaces désaffectés ? Pérec indique en off sa déception devant le visible, le visitable : « Comment lire ces traces, aller au-delà, aller derrière ? Comment saisir ce qui n'est pas archivé ? ». L'une des réponses, c'est la deuxième partie du film : les récits de personnes âgées qui sont passées par Ellis Island au début du siècle. Mais Pérec va au-delà de cette réponse un peu simple (réanimer la ruine par le témoignage) ; il creuse en lui-même le *punctum* qui le saisit à l'orée de New York et dépasse la valorisation de la trace, jusqu'à quasiment la dénoncer : « Ce qui pour moi se trouve ici, ce n'est en rien des repères, des racines, des traces, mais le contraire, quelque chose d'informe, à la limite du dicible, que je peux nommer clôture ou scission, et qui est pour moi lié au fait d'être juif. »

LE SILENCE, L'AVEUGLEMENT

Si le désert d'Atacama, isotope idéal dans *Nostalgie de la lumière*, a asséché et préservé différents temps propices à l'anamnèse, ce film fait figure d'exception, de coup de maître dans la façon dont il associe les éléments, les personnes et les idées. Partout ailleurs, un cinéaste « travaille dans les marges », en « rôdeur », en « braconneur » et en « bricoleur », comme l'écrit Michel de Certeau de tout historien. Fini le fantasme d'un archivage total comme à la Bibliothèque nationale que quadrille Alain Resnais avec gourmandise, et une pointe d'ironie, dans *Toute la mémoire du monde*. Tendu entre le documentaire de commande et le roman d'anticipation, ce court métrage anticipe les analyses d'un Bernard Stiegler : la relation entre la performance des technologies d'archivage et la capacité humaine de remémoration est inversement proportionnelle. L'utopie d'une forteresse de la mémoire cède la place à la conviction, à la fin du vingtième siècle, qu'il n'y a de mémoire qu'irrémédiablement empêchée.

Certains films placent le doute et l'empêchement mémoriel au cœur de leur construction. Ainsi de la dernière partie troublante de *Leçons de ténèbres* : filmant les pompiers américains venus éteindre les puits de pétrole enflammés du Koweït, Herzog les voit jeter une cigarette dans le brasier ! Farouche adversaire du cinéma direct, il ne démêle pas pour nous le « fait » du fantasme, l'indice de la preuve. La manière dont il filme la catastrophe, à la fois grandiose (avec *playlist* opératique de Grieg à Wagner en passant par Mahler) suggère que ce territoire est le lieu d'une apocalypse imminente – plus rien ne peut donc étonner de la part d'une humanité en fin de vie. Mais le point le plus touchant de ce film réside dans le contraste entre le ton emphatique de sa voix off et le bref témoignage d'une mère dont le petit garçon mutique lui a déclaré, après avoir vu son père torturé par les Irakiens : « Je n'apprendrai pas à parler ». Litanie du cinéaste-chamane et silence de cet être pour qui le langage ne sera jamais suffisant : ces deux pôles tenus ensemble font le prix, sinon la « leçon », de ce film aux accents mystiques.

L'esthétique de Herzog marque un point-limite, un extrême qui circonscrit la possibilité du témoignage ou de l'enregistrement : ce sismographe-explorateur n'a que faire de produire de la mémoire. Sa décision de filmer la même chose que les médias (quelques secondes pour les puits en feu au journal de CNN) en changeant de *timing* est moins provocatrice qu'elle n'en a l'air. Beaucoup de cinéastes à l'approche très différente font preuve de la même insistance du regard : Claude Lanzmann, dans *Un vivant qui passe*, revient avec Maurice Rossel, délégué de la Croix Rouge internationale, sur sa visite au camp de Theresiensadt en 1944. Rossel n'y avait alors pas vu — ni donc rapporté — que tout y était maquillé pour lui cacher l'horreur réelle des camps. Un long entretien n'était pas nécessaire à relater cet aveuglement ; mais dans sa durée, ce dialogue passionnant donne surtout à voir le *redoublement* de cet aveuglement dans le présent du témoignage. Voilà qui a de quoi ébranler le lieu commun scolaire du « devoir de mémoire ».

DE L'ARCHIVE COMME MATIÈRE

Au sein de cette esthétique de la trace, certains films font de la pellicule elle-même un objet qui a sa propre vie matérielle, s'altère, se dégrade, se patine – ou qui, coupé de son contexte et de son auteur, court le risque d'être instrumentalisé. Dans *En sursis*, Harun Farocki ralentit parfois l'image, ou encercle en rouge le commandant du camp nazi qui est aussi le commanditaire du film sur Westerbork ; mais surtout, au lieu de commenter les images en *off*, il les commente sous forme de cartons, ce qui nous fait expérimenter leur profond silence. Il émancipe aussi notre interprétation, en nous présentant sa lecture comme hypothétique. Dans ce camp de transit, le travail et les loisirs sont-ils mis en scène pour la caméra, comme à Theresienstadt ? Ou est-ce le filmeur, lui aussi juif déporté, qui tente de prouver qu'un camp aussi productif ne saurait être fermé ni ses détenus expédiés à Auschwitz ? Le choix de cet étrange objet filmique modifie les images devenues emblématiques des camps (groupes de travailleuses bavardant ou faisant de la gymnastique…). Pourtant, Farocki voit dans les femmes allongées à la pause-déjeuner ou la patiente sortant de chez le dentiste du camp une anticipation de ce que nous savons de l'extermination : les cadavres allongés, les dents et les cheveux recyclés. Qu'il soit ou non de propagande, ce film fonctionne comme un souvenir-écran.

Dans *Les Soviets plus l'électricité*, envoûtant carnet de voyage filmé qu'il appelle avec humour une « *superautoproduction* », Nicolas Rey attire lui aussi l'attention sur la matérialité et la fragilité de la pellicule. Le temps d'un long voyage en train, bateau(x) et camion(s) de Kiev à la Sibérie, il alterne de longs noirs peuplés de sa voix toute proche avec des bribes de ce qu'il a filmé sur de vieilles cartouches de Sviemancolor super-8. Lancé vers Magadan comme pour relever le défi que lui inspire une célèbre chanson de Vladimir Vissotski (« *Je suis parti pour Magadan* »), Rey accoutume le spectateur à son rythme ralenti de « *transport en commun* », à sa condition de touriste pas-dupe, à un manque général de signalétique dont il avoue apprécier le « *déficit d'information* ». Ironiquement, c'est sur un support chimiquement périmé qu'il capte les reliefs d'un régime soviétique lui-même périmé. Emprunté à un discours de Lénine vantant l'électrification de la Russie, le titre creuse le fossé tragi-comique entre le « je » et l'autre, mais aussi entre la liberté infinie du voyageur qui n'a pas de contrainte de retour et la destination qu'il a choisie : Magadan, avec ses mines d'or, est surtout connu pour sa colonie pénitentiaire… Tendu entre le désir de ne rien montrer (de ne pas céder à la curiosité touristique) et celui de livrer sa plus profonde intimité, les *Soviets*, expérience de cinéma éprouvante mais fascinante, pourrait bien condenser à lui tout seul la conception du cadre comme « cache » qu'avait développée André Bazin : filmer la mémoire de biais, par éclats, bribes et torsions est peut-être la meilleure façon de se prémunir contre toute mystification.

CHARLOTTE GARSON

Auteur de *Jean Renoir, Amoureux* et *Le Cinéma hollywoodien*, Charlotte Garson est critique de cinéma (*Cahiers du cinéma*, *Études*, *France Culture*) et membre du comité de rédaction de la revue *Images documentaires*. Elle collabore aussi aux publications du festival Cinéma du réel.

NOSTALGIE DE LA LUMIÈRE

NOSTALGIA DE LA LUZ

PATRICIO GUZMÁN

DOC. / 2010 / CHILI, FRANCE, ESPAGNE, ALLEMAGNE / 90 MIN. / COUL. / VOSTF

SCÉNARIO Patricio GUZMÁN
IMAGE Katell DJIAN
SON Freddy GONZÁLEZ, Jacques QUINET
MUSIQUE Miranda & Tobar
MONTAGE Patricio GUZMÁN, Emmanuelle JOLY, Ewa LENKIEWICZ
PRODUCTION Atacama Productions, Blinker Filmproduktion &WDR, Cronomedia

Au Chili, les astronomes du monde entier se rassemblent dans le désert d'Atacama pour observer les étoiles. Car la transparence du ciel est telle qu'elle permet de regarder jusqu'aux confins de l'univers. C'est aussi un lieu où la sécheresse du sol conserve intacts les restes humains : ceux des momies, des explorateurs et des mineurs. Mais aussi ceux des prisonniers de la dictature, que certaines femmes continuent de rechercher.

Ce film n'est pas seulement le chef-d'œuvre de Guzmán, il est l'un des plus beaux essais cinématographiques qu'on a vus depuis longtemps. Son canevas, complexe, est tissé avec la plus grande simplicité. Trois niveaux s'y enchevêtrent : des considérations sur la recherche astronomique, une archéologie des fondations indiennes et une mémoire de la dictature. Un lieu rassemble ces trois couches sensibles : le désert d'Atacama. Cet endroit, réputé être le plus aride et le moins propice à la vie de notre planète, *Nostalgie de la lumière* le transforme en terreau incroyablement fertile. Parce qu'on y trouve à la fois le plus grand observatoire astronomique au monde, les vestiges remarquablement conservés des civilisations autochtones et les cadavres de déportés politiques assassinés durant la dictature dans les camps environnants, avant d'être disséminés dans les sables. L'astronome scrute le ciel, l'archéologue fouille le sol, les femmes de disparus creusent, depuis vingt-huit ans, sans relâche, les entrailles de la terre.
JACQUES MANDELBAUM (*Le Monde*, octobre 2010)

J'AI HUIT ANS

YANN LE MASSON
OLGA POLIAKOFF

DOC. / 1960 / FRANCE / 9 MIN. / COUL. / VF

SCÉNARIO René VAUTIER, Olga POLIAKOFF, Yann LE MASSON
IMAGE Yann LE MASSON
MONTAGE Jacqueline MEPPIEL
PRODUCTION LES FILMS GRAIN DE SABLE

Rescapés de la guerre d'Algérie et réfugiés dans des camps tunisiens, des enfants algériens témoignent, à partir de leurs dessins, des événements tragiques qu'ils viennent de vivre. Projeté clandestinement, saisi 17 fois et censuré pendant 12 ans, un film majeur sur la guerre d'Algérie.

Une autre indispensable manière d'aider les Algériens et de dénoncer le rôle de l'armée française dans cette guerre, c'était d'utiliser une autre arme que j'avais appris à maîtriser, la caméra. En collaboration avec Olga et grâce à René Vautier qui m'avait procuré des dessins d'enfants algériens, nous avons réalisé un petit film d' «*agit-prop*» anticolonialiste. Ces dessins sont très beaux et terribles : ils racontaient la répression menée par l'armée française, la fuite des familles vers la Tunisie en traversant la «ligne Challe» minée, électrifiée et battue par l'artillerie. Dessins d'enfants traumatisés, harcelés par des cauchemars, beaucoup d'entre eux amputés. Olga a recueilli les témoignages des enfants sur leurs propres dessins, en allant les retrouver en Tunisie. Le film a été, bien entendu, interdit à son achèvement en 1961 (et jusqu'en 1972), diffusé clandestinement et saisi de très nombreuses fois.
YANN LE MASSON (*in* Jacques Charby, *Les Porteurs d'espoir*, Paris éditions La Découverte, 2004)

RÉCITS D'ELLIS ISLAND

GEORGES PEREC
ROBERT BOBER

DOC. / 1978 / FRANCE / 117 MIN. / COUL. / VF

SCÉNARIO Georges PEREC
IMAGE Jacques PAMART
SON Jean-Claude BRISSON
MONTAGE Claude FRÉCHÈDE, Blanche CUNIOT
PRODUCTION INA

De 1892 à 1924 à New York, près de seize millions d'émigrants en provenance d'Europe sont passés par Ellis Island, un îlot de quelques hectares où avait été aménagé un centre de transit, tout près de la statue de la Liberté.

C'est le mercredi 31 mai 1978 que nous avons pour la première fois, Robert Bober et moi, visité Ellis Island. En même temps que nous, il y avait un couple d'une cinquantaine d'années, dont la mère de la femme, une Roumaine qui était passée par Ellis Island, était morte quelque temps auparavant, et une toute jeune femme qui tenait dans ses bras un bébé âgé de quelques jours à peine. Ce n'est jamais, je crois, par hasard, que l'on va aujourd'hui visiter Ellis Island. Ceux qui y sont passés n'ont guère envie d'y revenir. Leurs enfants ou leurs petits-enfants y retournent pour eux, viennent y chercher une trace : ce qui fut pour les uns un lieu d'épreuves et d'incertitudes est devenu pour les autres un lieu de mémoire, un des lieux autour duquel s'articule la relation qui les unit à leur histoire.
GEORGES PEREC (*Récits d'Ellis Island*, éd. du Sorbier/ INA, 1980)

MOURIR À 30 ANS

ROMAIN GOUPIL

DOC. / 1982 / FRANCE /97 MIN. / N&B / VF

SCÉNARIO Romain GOUPIL
IMAGE Renan POLLÈS, Jean CHIABAUT, Sophie GOUPIL
SON Jacques KEBADIAN, Dominique DALMASSO
MONTAGE Franssou PRENANT
PRODUCTION MK2 Productions

Dix ans après Mai 68, Michel Recanati, l'un des leaders du mouvement lycéen de Mai, s'est suicidé. À travers les petits films burlesques qu'il tournait dès l'âge de 14 ans puis de sa caméra embarquée dans les barricades, Romain Goupil fait l'éloge de son ami disparu et le bilan de leurs années de lutte.

Quatorze ans plus tard, voilà qu'un film, *Mourir à trente ans*, de Romain Goupil, s'adresse à toute cette génération qui a « raté » l'événement, et nous met, très concrètement, au pied du mur de ce que fut mai 1968, nous fait toucher du doigt, fraternellement, en grand frère, cette plaie toujours vive, non pas pour nous mettre du sang sur les doigts, mais pour qu'on examine la dimension de la plaie, sa figuration, et la nature exacte du coutelas qui l'a ouverte. Enquête sur un espoir manipulé, enquête sur la mort d'un ami. Le sanglot reste intérieur, mais le film de Romain Goupil donne une terrible envie de pleurer. Pas seulement parce qu'il en va de la mort d'un jeune homme, mais parce qu'il en va de la mort de l'espoir de cet homme, et de toute une génération. (...) *Mourir à trente ans* est un film inoubliable, parce qu'il marque la conscience, comme un tampon: si nous sommes bien des constructions individuelles qui se font lentement au cours de la vie, avec travaux d'élargissement, fissures ou effondrements, le film de Goupil nous désigne un trou, une pièce manquante que nous ne pouvions même pas colmater puisqu'elle nous était inconnue.
HERVÉ GUIBERT (Le Monde, 17 juin 1982)

COULEUR DU TEMPS : BERLIN AOÛT 1945

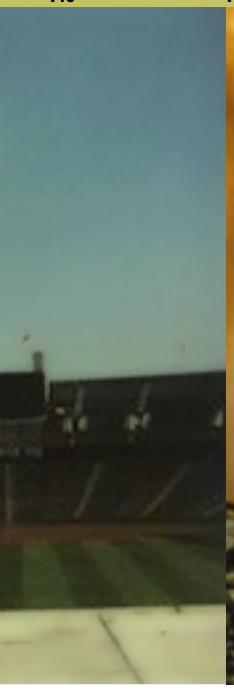
JEAN ROUCH

DOC. / 1988 / FRANCE / 12 MIN. / COUL. / VF

SCÉNARIO Jean ROUCH

Retournant à Berlin en 1988 et passant par quelques lieux emblématiques comme le stade olympique et la porte de Brandebourg, Jean Rouch se souvient de son arrivée dans cette ville dévastée fin juillet 1945. L'armée allemande était défaite et, parmi les ruines, au milieu des panneaux de signalisation où se côtoient toutes les langues, des femmes vendaient leur corps, à l'affût de la moindre cigarette ou du plus petit morceau de chocolat.

En août 1945, Jean Rouch, en mission à Berlin pour les forces alliées, y écrit un poème que Jean Cocteau publie dans la revue *Fontaine*. *Couleur du temps*, avec son titre emprunté à Apollinaire, fait l'effet d'une évocation lointaine, émaillée d'éclats de chansons de l'immédiat après-guerre. En fait le texte dit en *off*, esquisse du scénario de son premier film, est lui-même une ruine, une friche dans l'œuvre du cinéaste, qui lui donne cependant une seconde jeunesse à la faveur d'un retour à Berlin en 1988. Le montage — image et son — fait osciller l'image entre passé et présent. La ville n'est étonnamment pas si différente à deux moments de son histoire: les chantiers qui s'y sont multipliés annulent les ruines tout en les perpétuant visuellement. « *Il ne reste plus que les souvenirs à demi effacés et un témoignage perdu, couleur du temps* ».
CHARLOTTE GARSON (septembre 2015)



LEÇONS DE TÉNÈBRES

LEKTIONEN IN FINSTERNIS

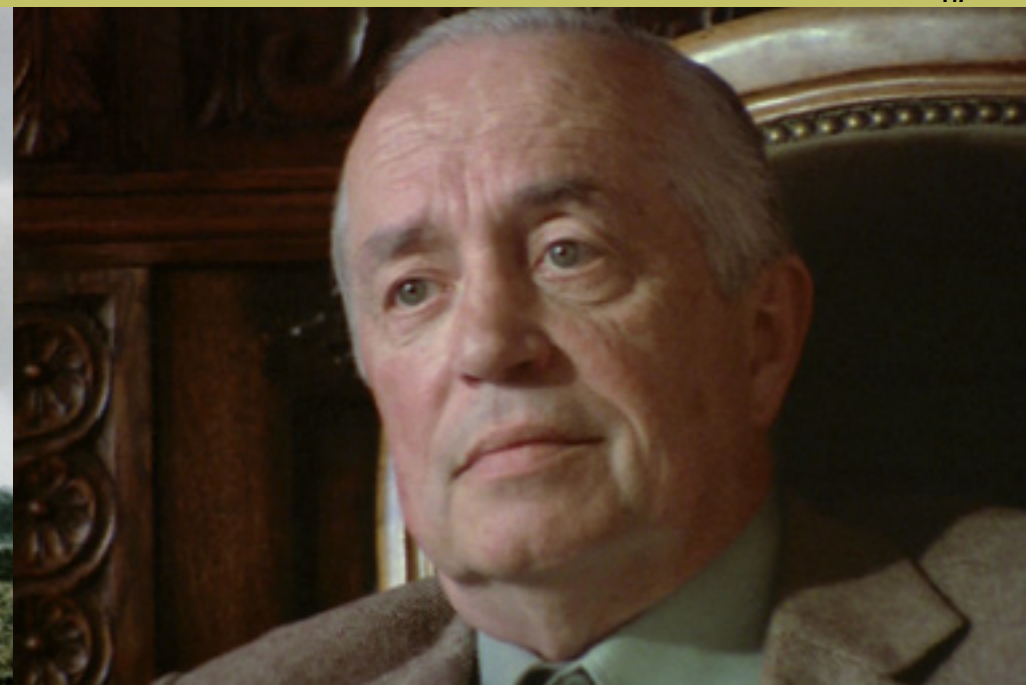
WERNER HERZOG

DOC. / 1992 / ALLEMAGNE, ROYAUME-UNI, FRANCE / 50 MIN. / COUL. / VOSTF

SCÉNARIO Werner HERZOG
IMAGE Paul BERRIFF, Rainer KLAUSMANN
SON John PEARSON
MUSIQUE Arvo PART
MONTAGE Rainer STANDKE
PRODUCTION Canal +, Premiere, Werner Herzog Film produktion

L'après-guerre du Golfe au Koweït : les forces irakiennes ont mis à feu 732 puits de pétrole. Des flammes à perte de vue, des incendies qui prendront des mois à être éteints, 20 millions de tonnes de pétrole déversées dans le sol… Une vision d'Apocalypse que Herzog met en scène comme un film de science-fiction et la terre comme une planète inconnue, menacée de disparaître.

Devant ce drame qui se joue sous ses yeux, Herzog ne semble plus croire en une possible continuation de l'espèce humaine. S'il est déjà incompréhensible que l'Humanité puisse passer son temps à s'autodétruire, l'idée qu'elle s'en prenne maintenant à sa planète nourricière montre que la pulsion suicidaire qui guide son histoire a atteint un point de non retour. (…) *Leçons de ténèbres* est un chant funèbre sur la fin de l'Humanité, un poème sur la souffrance, la mort et la destruction. En utilisant un langage poétique et purement cinématographique, Herzog est parvenu à nous faire ressentir l'horreur, la démesure du drame. Il est parvenu à rendre vivantes ces images qui jusqu'ici ne faisaient que défiler sur les écrans de télévision, images vides et plates qui ne racontaient rien, ne servaient que le vide et l'oubli.
OLIVIER BITOUN (*Dvdclassik.fr*, juin 2011)



UN VIVANT QUI PASSE

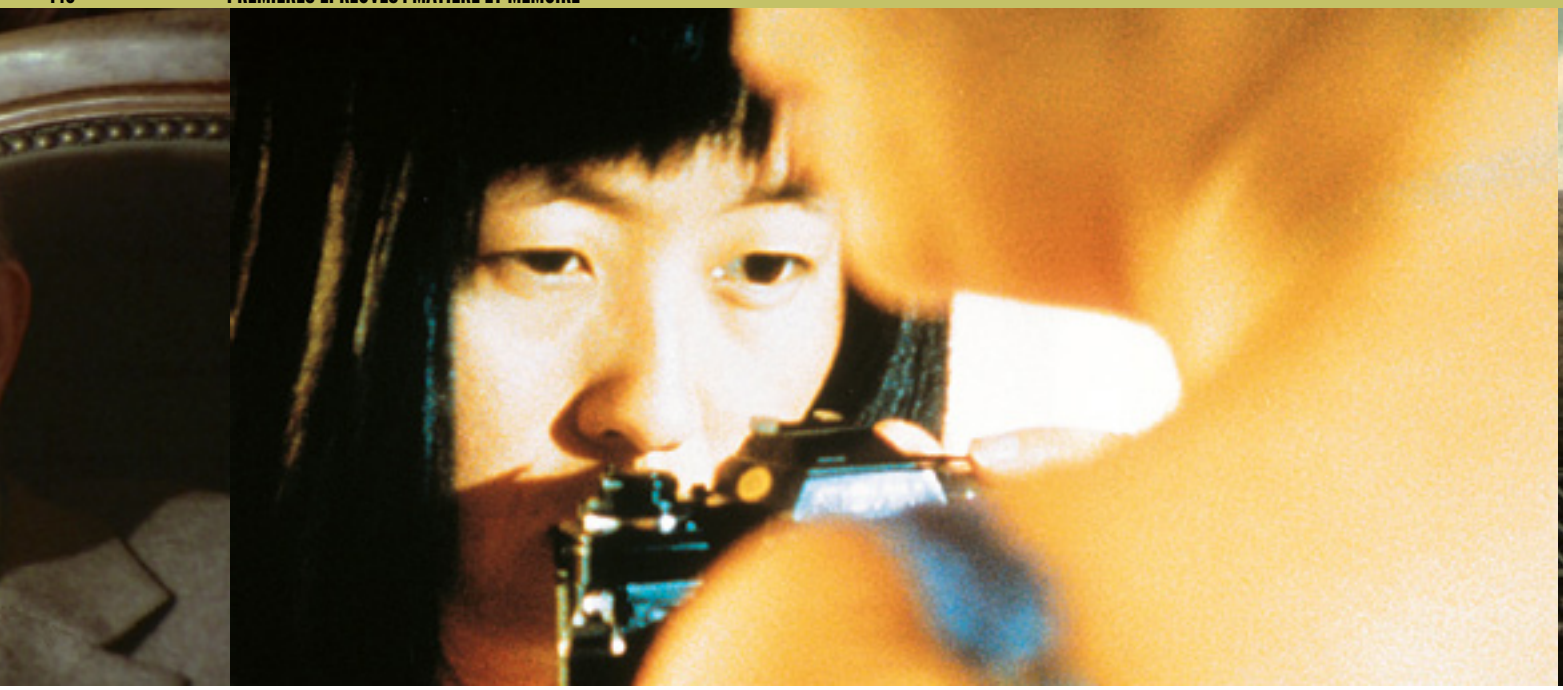
CLAUDE LANZMANN

DOC. / 1997 / FRANCE, ALLEMAGNE / 65 MIN. / COUL. / VF

INTERPRÉTATION Maurice ROSSEL, Claude LANZMANN
SCÉNARIO Claude LANZMANN
IMAGE Dominique CHAPUIS, William LUBTCHANSKY
SON Bernard AUBOUY
MONTAGE Sabine MAMOU
PRODUCTION Claude LANZMANN

Entretien avec Maurice Rossel réalisé en 1979, lors du tournage de Shoah. *En poste à Berlin pendant la Seconde Guerre mondiale, Rossel fut le seul délégué du Comité international de la Croix-Rouge à se rendre à Auschwitz dès 1943. Il inspecta aussi le «ghetto modèle» de Theresienstadt en juin 1944.*

Dans le cadre de ses fonctions, [Maurice Rossel] a un jour visité le camp de Theresienstadt, sinistre camp de transit célèbre parce qu'il avait été «*maquillé*» en ville juive prospère à des fins de propagande. Au cours de sa visite, M. Rossel n'a rien entendu, rien senti, rien vu, à part «*des israélites riches qui avaient acheté leur liberté*». Petit à petit, calmement, sans aucune agressivité, en ayant simplement recours aux faits, aux documents et à l'intelligence, Lanzmann place Rossel face à ses contradictions, ses mensonges, sa lâcheté et son antisémitisme larvé. Les «*israélites riches*» crevaient de faim et de peur, avant d'être tous déportés et exterminés dans les camps de la mort.
SERGE KAGANSKI (*Les Inrockuptibles*, janvier 2003)



NOS TRACES SILENCIEUSES

SOPHIE BREDIER
MYRIAM AZIZA

DOC. / 1998 / FRANCE / 57 MIN. / COUL. / VF

SCÉNARIO Sophie BREDIER, Myriam AZIZA
IMAGE Jean-Marc BOUZOU, Cécile GRENIER
SON Sophie LALOY
MONTAGE Nadine TARBOURIECH
PRODUCTION AGAT Films & Cie, INA DPCR

Sophie, 26 ans, a de légères marques de brûlures sur la peau auxquelles elle tient beaucoup. Adoptée à l'âge de quatre ans, ces marques constituent les seules traces qui lui restent de son passé en Corée. En suivant un itinéraire tracé par ses marques corporelles, Sophie entreprend une quête de ses souvenirs et, à travers des rencontres avec d'autres personnes, s'interroge sur la mémoire que chacun nourrit au travers des empreintes de son corps.

Tout est parti de là, faire un film sur la mémoire, fragile et trompeuse mais parfois si vivace, sur les souvenirs qui imprègnent toute existence et sur les liens qu'on entretient avec son passé. Les marques sur la peau, parce que tangibles et concrètes, constituaient alors le fil rouge de cette remontée dans le temps et dans les sensations. Car plus elles sont profondes, moins elles peuvent s'effacer... Le film est né du désir de faire parler ces traces silencieuses que sont les cicatrices. Et comprendre en quoi un détail physique qui n'exprime rien d'emblée, peut dissimuler une histoire plus vaste dans la vie d'un individu. Nous voulions évoquer à partir de la cicatrice physique, celle qu'on voit et qu'on peut toucher, d'autres cicatrices intérieures plus douloureuses et moins accessibles. Nous voulions aussi évoquer en filigrane les questions de la rupture, de l'exil et de la transmission d'une expérience douloureuse.
MYRIAM AZIZA et SOPHIE BREDIER (Note d'intention, dossier de presse du film)

LES SOVIETS PLUS L'ELECTRICITÉ

NICOLAS REY

DOC. / 2001 / FRANCE / 175 MIN. / COUL. / VOSTA

SCÉNARIO, IMAGE, SON, MONTAGE Nicolas REY
PRODUCTION L'abominable

Nicolas Rey traverse de la Russie d'ouest en est et observe avec causticité les restes de l'Union soviétique, de la guerre froide, de Tchernobyl... Tourné avec des bobines Super8 datant de l'URSS, la matière même du film incarne la mémoire qu'il convoque : il n'en faut pas plus pour parler de matérialisme historique, tendance Groucho. Rare, hilarant et très sérieusement politique : un film culte — pour ceux qui l'ont vu.

La célèbre définition du communisme par Lénine, le «*pouvoir des soviets plus l'électrification du pays tout entier*», ce programme révolutionnaire qui inspire au film son titre, sera joué au pied de la lettre : Nicolas Rey part à la recherche de ce qui reste de la puissance de l'électricité (moins les soviets). Gardant sa direction principale, vers Magadan, port de la mer d'Okhotsk et centre d'une vaste région minière en Sibérie, il se livre, tout au long de son voyage transsibérien, à des détours peu touristiques sur des sites abritant des centrales d'énergie. Il s'approche de Pripyat, ville-fantôme près des réacteurs nucléaires de Tchernobyl, s'introduit dans la centrale hydroélectrique de Bratsk, pour contempler à travers le treillis les installations d'un immense barrage datant des années cinquante, tout en se rappelant son père ingénieur communiste.
CHRISTA BLUMLINGER
(«L'électricité, moins les soviets», *Point ligne plan*)

EN SURSIS

AUFSCHUB

HARUN FAROCKI

DOC / 2007 / ALLEMAGNE / 40 MIN. / N&B / VF

SCÉNARIO Harun FAROCKI
IMAGE Rudolf BRESLAUER
PRODUCTION Harun Farocki Filmproduktion

À partir d'un film inachevé tourné en 1944 par un prisonnier juif dans le camp de Westerbork, en Hollande, Harun Farocki interroge la vérité de l'image et la question du pouvoir à l'œuvre dans toute opération de montage.

En psychanalyse, le «souvenir-écran» (*Deckerinnerung*) désigne un souvenir qui, au sein de l'économie psychique, masque et dissimule un autre souvenir, refoulé. La photo de la jeune fille qui jette un dernier regard hors du wagon à bestiaux, avant que les portes ne se referment sur elle, est devenue une véritable icône de la Shoah. Dans le visage de cette fillette, sur le point d'être déportée avec le reste du convoi qui quitte en 1944 le camp de transit nazi de Westerbork au Pays-Bas, on a voulu voir l'emblème de l'extermination des juifs d'Europe. (...) Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard qu'un journaliste néerlandais put restituer un nom au visage. On découvrit ainsi que la fille ne mourut pas à Auschwitz, que l'on pensait être la destination des trains. Mais surtout, on apprit que la fille n'était pas juive, mais fut persécutée en raison d'un autre motif encore. Derrière un génocide, c'est un autre qui se cache.
EMMANUEL ALLOA (présentation de la séance «Un train peut en cacher un autre. Image-écran, mémoire-écran» du séminaire «L'Image témoin: l'après-coup du réel», décembre 2012)

L'ÉTREINTE DU FLEUVE

LOS ABRAZOS DEL RÍO

NICOLAS RINCÓN GILLE

DOC. / 2010 / COLOMBIE, BELGIQUE / 72 MIN. / COUL. / VOSTF

SCÉNARIO Nicolas RINCÓN GILLE
IMAGE Nicolas RINCÓN GILLE
SON Vincent NOUAILLE, Paul HEYMANS
MONTAGE Cédric ZOENEN
PRODUCTION Manon COUBIA

Entre mythes et réalité, un voyage sur les bords du fleuve Magdalena, en Colombie, où la divinité des eaux, le Mohan, enlève les femmes pour les rendre enceintes et taquine les pêcheurs en faisant des nœuds dans leurs filets. Mais le fleuve porte une autre histoire, celle des cadavres jetés par les paramilitaires qui terrorisent la région...

Que le cinéma et la mémoire luttent contre la violence, c'est tout le programme de la trilogie documentaire de Nicolas Rincón Gille (...). En récoltant les croyances des pêcheurs et des paysans qui vivent le long du fleuve Magdalena, le film confronte un monde magique où tout fait sens à la logique absurde et cruelle des paramilitaires qui sévissent dans les parages. Sans rien montrer des exactions et des corps mutilés qui descendent le cours du fleuve, *Los Abrazos del río* reprend à son compte la puissance d'évocation de la tradition orale pour honorer la mémoire des morts et respecter la douleur des vivants.
NICOLAS AZALBERT (*Cahiers du cinéma*, n°664, février 2011)

Quelle que soit leur matière, nous cherchons à décrypter les traces du passé. Mais vers quoi nous renvoient-elles ? Craignant d'être ensevelis sous une multitude d'écrits, les hommes préserveraient leur liberté en renfermant cette mémoire universelle dans la forteresse Bibliothèque nationale de France. À défaut d'une mémoire individuelle, le petit garçon d'*Arménie 1900* se forge sa propre histoire à travers une série de cartes postales, « album imaginaire d'un temps doublement disparu », retraçant un périple qui pourrait être celui de ses ancêtres. Le temple de *Bassæ* ne fut temple que le temps d'un souffle et devient, pour Jean-Daniel Pollet, le point de départ d'une réflexion sur le devenir du monde, le temps, la mémoire et l'Histoire. Gabriel Pomerand décode les rites et le langage indélébile d'une communauté délinquante, une vie marginale gravée « sur peau d'homme ». Peu importe qu'il appartienne à Marilyn Monroe ou à l'un de ses sosies Arline Hunter, le corps nu exposé dans *Marilyn Times Five* est l'image d'un mythe du cinéma dévoré par la lumière, où le grain de la peau se mêle au grain de la pellicule. Dans *Junkopia*, les débris rejetés par la mer sont les vestiges d'une société. Leur détournement en sculpture par des artistes anonymes fait de cette plage d'abandon un lieu de création, de renouveau et de fiction.

La Cinémathèque française conserve un fragment de la mémoire cinématographique, patrimoine qu'elle préserve, expose et montre. À chacun d'en tirer enseignement, matière à réflexion ou pur émerveillement.

SAMANTHA LEROY (La Cinémathèque française)

TOUTE LA MÉMOIRE DU MONDE

ALAIN RESNAIS

1957 / FRANCE / 21 MIN. / 35 MM

PRODUCTION Les Films de la Pléiade
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE Ghislain CLOQUET
MUSIQUE Maurice JARRE
AVEC LA VOIX DE Jacques DUMESNIL
AVEC LA COLLABORATION DE Gérard WILLEMETZ, Pierre GOUPIL, Anne SARAUTE, Roger FLEYTOUX, Claude JOUDIOUX, Jean CAYROL, André GOEFERS, Jean-Charles LAUTHE, Chris and magic Marker…

À la découverte de la Bibliothèque nationale, véritable coffre fort et musée des mots, où lectures, œuvres précieuses et introuvables, connaissances, catalogues et collections de livres sont enfermés, répertoriés, analysés, classés, notés, étiquetés, enregistrés et consultés.

ARMÉNIE 1900

JACQUES KEBADIAN

1981 / FRANCE / 14 MIN. / 35 MM

COMMENTAIRES Marcel BOZONNET
SCÉNARIO Textes d'Yves TERNON d'après le livre d'Yves TERNON et Jean-Claude KEBABDJIAN
ADAPTATION Françoise RENBERG
PRODUCTION C.A.D. Productions, Editions Astrid
REPRODUCTION PHOTOGRAPHIQUE Patrick SAMUELIAN
MUSIQUE ET ILLUSTRATION SONORE Claire RENARD
MONTAGE Nathalie PERREY

Un jeune garçon arménien se cherche des parents d'adoption dans les visages figurant sur des cartes postales. Ses pensées vagabondent à travers les paysages de l'Arménie turque et caucasienne dans lesquels il imagine leur histoire.

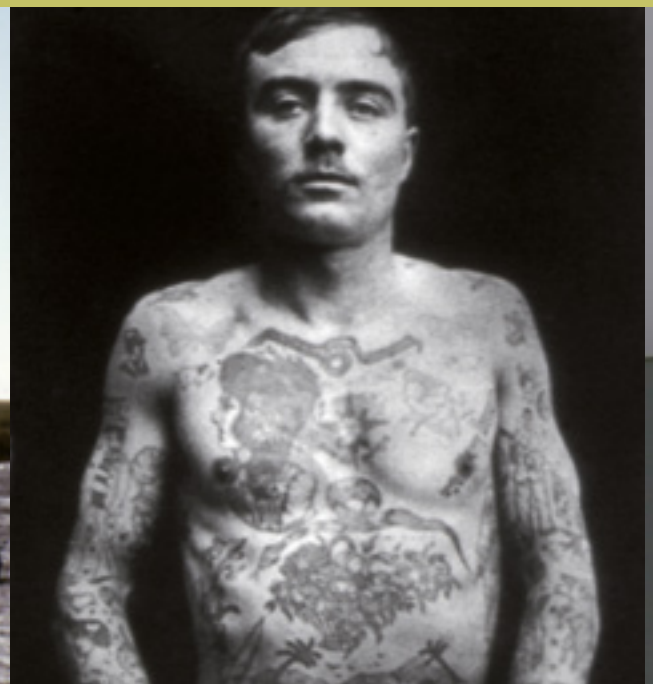
BASSÆ

JEAN-DANIEL POLLET

1964 / FRANCE / 9 MIN. / 35 MM

COMMENTAIRE Alexandre ASTRUC
PRODUCTION C.M.S.
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE Charlet RECORS
MUSIQUE Guy MONTASSUT
AVEC LA VOIX DE Jean NÉGRONI

Bassæ est le dernier temple construit par Ictinos, architecte du Parthénon, dans les hauteurs du Péloponnèse. À travers une exploration systématique du temple en ruines et de ses environs, le Temps nous questionne.



CARTE BLANCHE À LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE

LA PEAU DU MILIEU

GABRIEL POMERAND

1957 / FRANCE / 13 MIN. / 16 MM

PRODUCTION Alga-Cinema
SCÉNARIO Gabriel POMERAND
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE Louis PAGE
CONSEILLER DOCUMENTAIRE Robert GIRAUD
CHANSON Henri COLLA ET Gabriel POMERAND
INTERPRÉTÉE PAR Fabien LORIS
MONTAGE Monique LACOMBE

Les tatouages et leur symbolique arborés par les criminels, les militaires ou les anarchistes. Certains font office d'état civil, d'autres évoquent un souvenir des colonies ou du bagne, manifestent des idées anti-militaristes ou patriotiques, témoignent parfois d'un amour perdu.

MARILYN TIMES FIVE

BRUCE CONNER

1968 / USA / 12 MIN. / 16 MM

MONTAGE Bruce CONNER

Sur la chanson *I'm Through with Love*, Arline Hunter joue les Marilyn devant la caméra.

JUNKOPIA

CHRIS MARKER, FRANK SIMEONE ET JOHN CHAPMAN

1981 / FRANCE / 6 MIN. / DCP / VERSION RESTAURÉE

PRODUCTION Argos FILMS
SCÉNARIO Chris MARKER

De curieuses sculptures façonnées par des artistes anonymes à partir de déchets rejetés par la mer se dressent sur la plage d'Emeryville, près de San Francisco, et la peuplent d'une étrange présence.

INSTALLATIONS

CARTE BLANCHE À L'ESPACE MULTIMÉDIA GANTNER :

DAVID GUEZ

À l'instar de *Série 2067*, *Humanpédia* ou *Etalon kilo-octet*, les *Stèles Binaires* et le *Disque dur papier* de l'artiste français David Guez se concentrent sur les thématiques du temps et de la mémoire

STÈLES BINAIRES

SÉRIE EN ALUMINIUM,
COLLECTION D'ŒUVRES D'ART NUMÉRIQUE
DE L'ESPACE MULTIMÉDIA GANTNER

La série des *Stèles binaires* est l'impression sur support en pierre ou aluminium du code binaire de différents fichiers issus du patrimoine. Ainsi, chaque plaque devient la sauvegarde d'un fichier numérique en cas de disparition.

DISQUE DUR PAPIER

Le *Disque dur papier* propose le stockage de données numériques sur un support « papier » via le rétrécissement du code informatique des fichiers, permettant ainsi une sauvegarde pérenne et un *'reload'* éventuel en cas de disparition de la version magnétique. Le *Disque dur papier* pose les problématiques de la fragilité d'une civilisation du « tout numérique » en proposant des alternatives sensibles et réalistes. Œuvre présentée: *La Jetée* de Chris Marker

CARTE BLANCHE AU FONDS RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN FRANCHE-COMTÉ (FRAC) :

SILVIE DEFRAOUI

PLIS ET REPLIS

2002 / VIDÉO / 17 MIN / COLLECTION FRAC FRANCHE-COMTÉ

Dans *Plis et replis*, deux mains déplient des pages de journaux montrant des images de l'actualité du monde qui nous sont familières et qui constituent notre mémoire collective. L'artiste semble vouloir les extraire de cette mémoire où elles sont restées enfouies, repliées, pour les ramener à notre conscience. Il n'y a rien de mécanique dans cette action. Bien au contraire, puisque les mains elles-mêmes sont très expressives: certaines pages semblent être caressées, d'autres sont brûlées... toutes finissent par disparaître pour retourner une seconde fois dans l'inconscient collectif dont elles ont été momentanément extraites.

Cette installation vidéo dont la disposition spatiale constitue une nouveauté surprenante remet en question la situation classique du regardeur devant un écran. La vidéo projetée sur un socle, au lieu de l'écran mural habituel, permet au spectateur d'avoir une relation différente, plus intime, à l'œuvre.

SÉANCES SPÉCIALES

PURSUIT OF LONELINESS DE LAURENCE THRUSH P.158
UN JOUR À NEW YORK DE STANLEY DONEN ET GENE KELLY P.159
LES ESPIÈGLES DE J. CIMERMANIS, E. LACIS, M. BRINKMANIS P.160
CINÉ CONCERT : LES 120 ANS DU CINÉMA P.161
MASTERCLASS : COMPOSER POUR LE CINÉMA P.162
AFTERS À LA POUDRIÈRE P.163

AVANT-PREMIÈRE COUP DE CŒUR DE L'ACID

PURSUIT OF LONELINESS

LAURENCE THRUSH

FICTION / 2012 / ÉTATS-UNIS / 95 MIN. / N&B / VOSTF

INTERPRÉTATION Joy HILLE, Sandra ESCALANTE, Suzanne FAHA, Monique FLORES, Sharon MUNFUS
SCÉNARIO Laurence THRUSH
IMAGE Gary YOUNG
SON Vinnie FATATO
MUSIQUE William BASINSKI
MONTAGE Olaf HARRIS
PRODUCTION Growth Films
DISTRIBUTEUR ED Distribution

SORTIE EN FÉVRIER 2016

À Los Angeles, une femme âgée meurt anonymement dans un hôpital du comté. Pendant vingt-quatre heures, une infirmière, une assistante sociale, la personne à contacter en cas d'urgence indiquée sur le formulaire d'admission et un enquêteur des services publics, partent à la recherche de la famille de la défunte.

Je voulais que le film renvoie de l'authenticité, que les personnages et les situations soient crédibles. Je voulais que le spectateur se sente immergé dans un véritable hôpital, au cœur de ces conversations privées, et qu'il soit captivé par l'histoire de cette vieille dame. Je ne me suis jamais vraiment posé la question de la distinction entre fiction et documentaire, je voulais juste que le spectateur croie ce qu'il voit et qu'il s'identifie à ce que vit ou a pu vivre le personnage anonyme central. (...) Je voulais que la photographie donne une qualité émotive au film, qu'en plus de refléter la réalité, elle souligne en quelque sorte le caractère dur et austère de ce qui se déroule. À Los Angeles, la lumière est très directe, très aride, et je voulais capturer cette sensation de suffocation, de stérilité, de saison interminable où le temps semble s'être arrêté. Il y a quelque chose d'immuable, d'impassible dans les paysages de cette ville qui contribue à l'histoire.
LAURENCE THRUSH (dossier de presse du film)

AVANT-PREMIÈRE PATRIMOINE

UN JOUR À NEW YORK

ON THE TOWN

STANLEY DONEN
GENE KELLY

FICTION / 1949 / ÉTATS-UNIS / 98 MIN. / COUL./ VOSTF

INTERPRÉTATION Gene KELLY, Frank SINATRA, Betty GARRETT, Ann MILLER, Jules MUNSHIN,
SCÉNARIO Betty COMDEN, Adolph GREEN, d'après Jerome ROBBINS
IMAGE Harold ROSSON, Harry STRADLING
SON Douglas SHEARER, John A. WILLIAMS
DÉCORS Edwin B. WILLIS
MUSIQUE Leonard BERNSTEIN, Roger EDENS
MONTAGE Ralph E. WINTERS
PRODUCTION MGM - Metro-Goldwyn-Mayer
DISTRIBUTEUR Swashbuckler Films

VERSION RESTAURÉE

SORTIE LE 30 DÉCEMBRE 2015

Trois marins en permission, Gabey (Gene Kelly), Chip (Frank Sinatra) et Ozzie (Jules Munshin), débarquent à New York pour une journée, avec l'intention de séduire de jeunes New Yorkaises. Le premier film et la première collaboration de Stanley Donen et Gene Kelly.

Sous la houlette du producteur Arthur Freed, prêt à toutes les innovations, Comden et Green récrivent un de leurs succès de Broadway que Donen et Kelly vont sortir de leur cadre théâtral pour l'installer en plein New York. On n'avait jamais filmé jusque-là autant de plans et de séquences musicales dans des extérieurs urbains aussi vastes et aussi populeux. Et même si les deux auteurs n'ont pas réussi à tourner, comme ils l'auraient voulu, *tout* le film au milieu de la ville, les séquences en extérieur sont suffisamment réussies pour donner à l'œuvre une place unique dans l'histoire du cinéma. Outre cette révolution structurelle, c'est un dynamisme, une juvénilité, un humour nouveau qui entrent en force dans le genre. Donen a le génie de la caricature et les traits humoristiques, légers ou soulignés, sont innombrables dans le film, servant tantôt à cerner le détail d'un personnage ou d'une atmosphère, tantôt à enrichir une péripétie ou à donner à la chorégraphie un relief plus percutant. Ainsi, l'écueil principal du genre, la mièvrerie, est-il admirablement évité.
JACQUES LOURCELLES (*Dictionnaire du cinéma, les films*, ed. Robert Laffont, 1992)

AVANT-PREMIÈRE JEUNE PUBLIC

LES ESPIÈGLES

JANIS CIMERMANIS
EVALDS LACIS
MARIS BRINKMANIS

FICTION / 2003 - 2015 / LETTONIE / 44 MIN. / COUL.

Un programme de quatre courts métrages d'animation pour fêter les 50 ans du Studio AB de Riga.

DISTRIBUTEUR Cinéma Public Films

SORTIE LE 10 FÉVRIER 2016

LES HÉRISSONS EN VILLE DE EVALDS LACIS (2013 / 11 MIN / SANS PAROLES)
Le printemps est de retour et marque la fin de l'hibernation pour nos animaux. Hélas, il y a eu du changement pendant leur long sommeil : ce n'est plus dans une forêt mais au beau milieu d'une ville qu'ils se réveillent! Le hérisson et les autres animaux échaffaudent alors un plan pour ramener leur forêt en ville...

LE GARDE FORESTIER DE MARIS BRINKMANIS (2015 / 10 MIN / SANS PAROLES)
Un garde forestier découvre une pile d'ordures abandonnées lors de sa ronde en forêt. Ses petits animaux de compagnie (un chien, un chat et une souris) vont s'allier avec les animaux de la forêt pour donner une bonne leçon aux pollueurs de la ville.

LES ESPIÈGLES DE JANIS CIMERMANIS (2006 / 10 MIN / SANS PAROLES)
Pour un petit garçon, vivre à la ferme est souvent synonyme de bêtises en tout genre. Ce n'est pas le petit Peter qui va déroger à la règle!

AU TEMPS DES MOISSONS DE JANIS CIMERMANIS (2003 / 13 MIN / VF)
Voici venu le temps des moissons! C'est l'effervescence à la ferme: chacun est occupé à sa tâche et les citadins viennent même en renfort aidés de la fameuse machine à vapeur! Sous terre se déroule un scénario quasiment identique... à un détail près: ici, ce sont les souris qui mènent la danse!

CINÉ-CONCERT LES 120 ANS DU CINÉMA

CHARLOT AU MUSIC-HALL
ET AUTRES INCROYABLES SPECTACLES

Pour célébrer les 120 ans du cinéma, cinq élèves de la classe d'écriture de Paul Boissieux du Conservatoire de musique, danse et art dramatique de l'agglomération belfortaine, ont composé les musiques d'accompagnement de quatre courts-métrages datant des débuts du cinéma.

LES INTERPRÊTES
FLÛTES Laurine MOLLARD et Clotilde ROBERT
HAUTBOIS ET COR ANGLAIS François SIEDEL
CLARINETTE Camille MAUDUIT
BASSON Jean-Stanislas GODFRIN
COR Boris VOINIER
TROMPETTE Simon THIERY
PERCUSSION Clément RINGAUT
PIANO Eleusis RAKOTONIAINA
VIOLONS Margaux ROUZEAU et Romain CACIOLI
ALTO Isabelle de ARMENGOL
VIOLONCELLE Valentin COINTOT
ACCORDÉON Martin BOS
DIRECTION Paul BOISSIEUX

Ces compositions seront interprétées par un ensemble instrumental dirigé par Paul Boissieux et composé d'élèves instrumentistes de troisième cycle.

LE MARCHAND D'IMAGES DE GASTON VELLE (1910 / 10 MIN)
MUSIQUE DE SOFIANE MESSABIH

CENDRILLON DE GEORGES MÉLIÈS (1899 / 5 MIN)
MUSIQUE D'ALEXANDRE THOMAS

LA CAMERA MAGIQUE, PRODUCTION VITAGRAPH (1905 / 3 MIN)
MUSIQUE DE JEAN-STANISLAS GODFRIN

CHARLOT AU MUSIC-HALL (A NIGHT IN THE SHOW)
DE CHARLES CHAPLIN (1915, 23 MIN)
MUSIQUE DE FRANÇOISE COINTOT, ALEXANDRE THOMAS, SOFIANE MESSABIH, PAUL BOISSIEUX, JEAN-STANISLAS GODFRIN ET VALENTIN COINTOT

AVEC LE SOUTIEN DE LA SACEM

MASTERCLASS

COMPOSER POUR LE CINÉMA

ANIMÉE PAR Serge BOZON, Julie DESPRAIRIES et Mehdi ZANNAD

Précédée de la projection du film *L'Architecte de Saint-Gaudens* (2015, 29 min), coréalisé par Julie Desprairies et Serge Bozon mis en musique par Mehdi Zannad.
voir p.72

Serge Bozon est acteur et réalisateur (*Mods*, *La France*, *Tip Top*…) et présentera ce nouveau court métrage musical qu'il cosigne avec la chorégraphe Julie Desprairies sur une musique de Mehdi Zannad, également comédien et chanteur dans le film. Le film a été sélectionné au 68e Festival de Locarno.

Julie Desprairies est chorégraphe et crée des projets chorégraphiques pour des architectures. Elle revendique une danse appliquée (comme on parle d'« art appliqué »), le corps servant d'outil de mesure des espaces construits.

Medhi Zannad est musicien et a réalisé trois albums sous le nom de Fugu et Medhi Zannad. Il a composé de la bande originale du film *La France* de Serge Bozon (Prix Jean Vigo et Quinzaine des Réalisateurs à Cannes, en 2007). En 2014, il a réalisé une performance pour la Nuit Blanche à Paris, dans le cadre de l'exposition «Ville en images devenue» avec Barbara Carlotti.

Mehdi Zannad donnera un concert le soir à la Poudrière, suivi d'un Dj Set de Serge Bozon.

AVEC LE SOUTIEN DE LA SACEM

AFTERS À LA POUDRIÈRE

UTOPIA CINÉMA : MIM2

MIX VJ/DJ - PERFORMANCE

« Manière Image Mouvement », le Manifeste en épisodes de Utopia qui mixe cinéma, art, sons, textes et performance sur scène.
Par VERONIQUE HUBERT

NUIT CLIPS 1986

Panorama des clips sortis l'année de la création d'Entrevues, entre autres signés David Fincher, Anton Corbijn ou Serge Gainsbourg : des incontournables Madonna, Beastie Boys, Prince, les Rita Mitsouko ou James Brown aux perles rares Sigue Sigue Sputnik, Hong Kong Syndikat et autres surprises…
Sélection réalisée par PERRINE CARTIER (La Poudrière), MARIE HOLWECK et MATHILDE LOMBERGER (Entrevues). Voir p.133

CINÉ-MIX

Qui n'a pas rêvé de danser avec Johnny Depp dans *Cry Baby*, avec Nanni Moretti dans *Journal intime*, avec la *Bande de filles* de Céline Sciamma sur Rihanna ? Ce sera enfin possible avec ce ciné-mix entièrement composé de scènes de films dansées.
Par AGNÈS BRUCKERT

CONCERT MEHDI ZANNAD

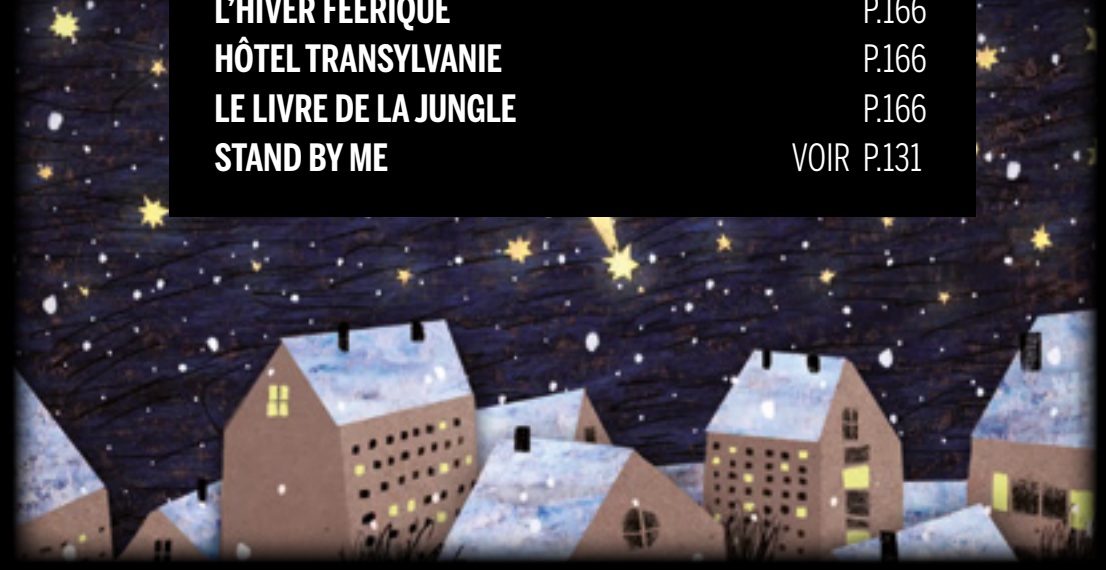
Après deux albums sous le nom de Fugu, Mehdi Zannad signe de son nom de ville une «Fugue» composée en collaboration avec le réalisateur Serge Bozon (*Mods*, *Tip Top*), qui rhabille la chanson française des couleurs vives et chatoyantes de la pop la plus mélodieuse.
BATTERIE Stéphane BELLITY
BASSE-GUITARE Laurent SALIGAULT

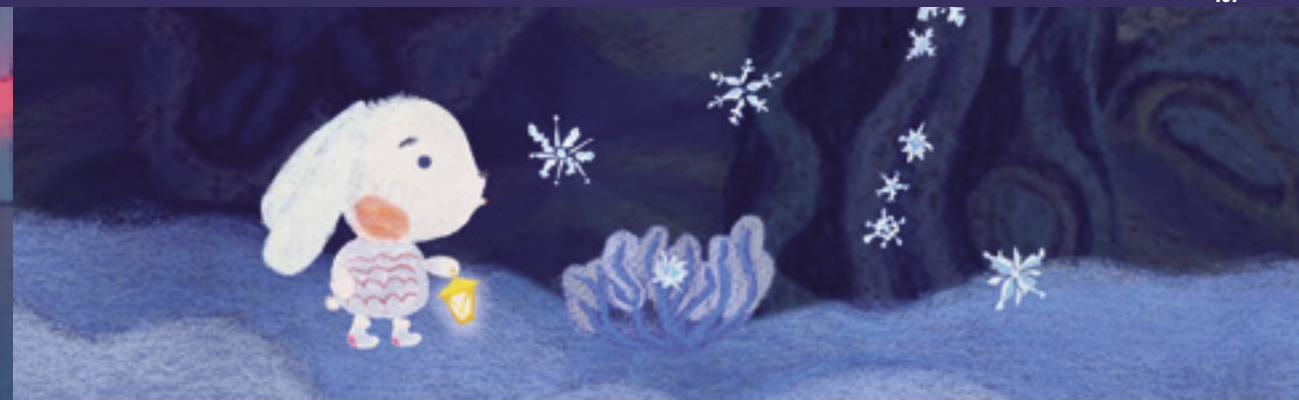
DJ SET SERGE BOZON

ENTRETIENS ENTREVUES JUNIOR

LE FESTIVAL POUR LES ENFANTS :

CINÉ-CONCERT : « CHARLOT AU MUSIC-HALL ET AUTRES INCROYABLES SPECTACLES » VOIR P.161
LES ESPIÈGLES P.160
LE FILS DE RAMBOW P.166
L'HIVER FÉÉRIQUE P.166
HÔTEL TRANSYLVANIE P.166
LE LIVRE DE LA JUNGLE P.166
STAND BY ME VOIR P.131





SÉANCES JEUNE PUBLIC

LES MERCREDI, SAMEDI ET DIMANCHE, SEPT SÉANCES POUR QUE LES ENFANTS PROFITENT DU FESTIVAL AVEC LEURS PARENTS.

CINÉ-CONCERT

CHARLOT AU MUSIC-HALL
ET AUTRES INCROYABLES SPECTACLES

ACCOMPAGNÉ D'UNE CRÉATION DE LA CLASSE D'ÉCRITURE DU CONSERVATOIRE DE LA CAB (44 MIN)

Voir détails sur le ciné-concert en page 161

AVANT-PREMIÈRE

LES ESPIÈGLES

JANIS CIMERMANIS / 2003 - 2015 / 44 MIN

Voir détails sur le film en page 160

SÉANCE ADOS

STAND BY ME

ROB REINER / 1986 / 1H29

Voir détails sur le film en page 131

LE FILS DE RAMBOW

GARTH JENNINGS
FICTION / 2008 / FRANCE, ALLEMAGNE, ROYAUME-UNI / 1H36 / COUL. / VF

1982. Deux amis, Will, jeune garçon timide, élevé au sein d'une famille très religieuse et Bill, cancre et casse-cou, décident de tourner un remake de Rambo.

«Jennings filme leurs quatre cents coups, leurs bricolages et leurs disputes, comme il joue avec le bric-à-brac des *eighties*, mèches mauves, synthés et Walkman, avec une tendresse goguenarde.»
CÉLINE MURY (*Télérama*)
+ CINÉ-GOÛTER ET ANIMATION

L'HIVER FÉÉRIQUE

ANIMATION / 2015 / RUSSIE, ÉTATS-UNIS, CORÉE DU SUD / 38 MIN / COUL. / VF

Des flocons qui virevoltent, des étoiles qui scintillent, des guirlandes qui s'illuminent dans les arbres enneigés, et des animaux malicieux... Sept court-métrages remplis de la douceur, de la poésie et de la magie hivernales pour fêter joyeusement la venue de l'hiver féerique! Des techniques originales (animation de dentelles ou de tissus) aux animations traditionnelles (dessins au crayon, peintures, papiers découpés), un merveilleux programme qui réunit des trésors de créativité.

L'HIVER EST ARRIVÉ DE VASSILIY SHLYCHKOV
TOUTES LES ETOILES DE YAWEN ZHENG
LE TEMPS DES ENFANTS DE NINA BISYRINA
UNE PETITE ÉTOILE DE SVETLANA ANDRIANOVA
LES MOINEAUX SONT DES BÉBÉS PIGEONS DE NINA BISYRINA
LAPINS DES NEIGE DE YELIZAVETA & POLINA MANOKHINA
LA PETITE MOUFLE ROUGE DE LEE JONG-HYEUK, BAE BYEONG-JUN, LEE MEE SUN, KIM BORA, KIM HEE YEONG

HÔTEL TRANSYLVANIE

GENNDY TARTAKOVSKY
ANIMATION / 2013 / ÉTATS-UNIS / 1H31 / COUL. / VF

Pour l'anniversaire de sa fille Mavis, le Comte Dracula invite les plus célèbres monstres à faire la fête dans sa somptueuse résidence: l'Hôtel Transylvanie. Mais la fête est bientôt troublée par l'arrivée de Jonathan, un humain, qui se lie d'amitié avec Mavis...

«Ils sont donc venus, ils sont tous là, Dracula, la Momie, l'Homme Invisible, la créature de Frankenstein, le Loup-Garou, etc. Bref, toute la *jet set* du fantastique s'est réunie sous la houlette du génial animateur (à qui l'on doit la fameuse série *Star Wars: Clone Wars*), pour le meilleur et pour le rire avec comme seul mot d'ordre: une bonne humeur communicative de rigueur.»
CHRISTOPHE CHENALLET (*Filmdeculte*)
+ CINÉ-GOÛTER ET BOUM DANS LE CINÉMA

LE LIVRE DE LA JUNGLE

WOLFGANG REITHERMAN
ANIMATION / 1967 / ÉTATS-UNIS / 1H18 / COUL./ VF

Célèbre adaptation du recueil de nouvelles de Rudyard Kipling, *Le Livre de la jungle* est aussi le dernier long métrage d'animation sur lequel Walt Disney a travaillé.

«Le film est un chef-d'œuvre d'animation, une comédie musicale à la partition exemplaire: le trompettiste Louis Prima prête sa voix au roi des orangs-outans pour un morceau de jazz-rock endiablé (*I wanna be like you*) et les chevelus Beatles ont servi de modèles pour les quatre vautours chamailleurs.»
ANNE DESSUANT, *Télérama*, juin 2015
+ CINÉ-GOÛTER ET ANIMATION

ACTIONS PÉDAGOGIQUES

SÉANCES SCOLAIRES

Chaque année, les publics scolaires sont à l'honneur. Des séances spéciales «à la carte» sont proposées aux élèves des écoles maternelles, élémentaires, des collèges et des lycées.

ATELIER DE LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE

LE SECRET À PARTIR DU CE2

Pour les écoles élémentaires, un atelier est proposé et encadré par des intervenants du service pédagogique de La Cinémathèque française.

Un film, c'est presque toujours un secret à découvrir ou à percer, le secret d'une histoire, celui d'un personnage. Qu'il s'agisse de secrets du cœur ou de secrets terribles, les cinéastes jouent avec ce que savent ou non les spectateurs pour attiser leur curiosité et créer du suspense. Avec *Le Secret derrière la porte*, *L'Esprit de la ruche* ou bien encore *Les 400 coups*, il sera question de montrer ou de cacher, de faire voir ou de faire entendre, et de révéler ou non les mystères enfouis.

PREMIÈRES ÉPREUVES (VOIR P.134)

Pour les classes de Terminale option cinéma-audiovisuel, un programme spécifique intitulé «Premières Épreuves» est proposé afin d'approfondir l'étude du film programmé au baccalauréat.

SÉANCE TALENTS LOCAUX

Pendant le festival, une séance spéciale est dédiée à la découverte de jeunes créateurs régionaux. Court-métrage, web-série, vidéo clip, le public d'Entrevues découvre les œuvres des jeunes talents locaux.
En partenariat avec l'APARR (Association des Professionnels de l'Audiovisuel Rhin-Rhône)

PREMIERS PARS DE GAËTAN SELLE (12 MIN)
L'APPEL DE ALBAN RAVASSARD (17 MIN)
CIRCLE SONG DE LOUISE COURVOISIER (20 MIN)
MARLOWE DE SARAH BARZYK (8 MIN)

RENCONTRES PROFESSIONNELLES

JOURNÉES DES EXPLOITANTS DU GRAND EST
EN PARTENARIAT AVEC LE CNC, LA DRAC ET L'ACID

Le festival est un lieu de rencontres privilégiées et un laboratoire de réflexion pour les professionnels impliqués dans le jeune cinéma de recherche.
Afin de soutenir la diffusion du cinéma indépendant, Entrevues propose deux journées de prévisionnement avec les exploitants des 5 régions du Grand Est (Franche-Comté, Bourgogne, Alsace, Lorraine, Champagne-Ardenne).

Six films sont présentés en avant-première en présence des réalisateurs et des distributeurs et les projections sont suivies de discussions sur l'accompagnement des films.

TABLE RONDE LES JEUNES ET LE CINÉMA

Cette année, c'est la question du public jeune et notamment la baisse de fréquentation des 15-25 ans qui s'accentue dans les salles Art et Essai, qui sera étudiée avec:

BENOIT DANARD

Directeur des études, des statistiques et de la prospective au CNC
Auteur d'une étude sur les jeunes et le cinéma en 2014.

BENOÎT LABOURDETTE (SOUS RÉSERVE)

Cinéaste / Consultant nouveaux médias / Pédagogue
Son ouvrage « Éducation à l'image 2.0 » vient de paraître.

La rencontre est modérée par
EMERIC DE LASTENS, conseiller cinéma à La Drac Bourgogne Franche-Comté.

PROGRAMME DES PRÉVISIONNEMENTS :

L'ACADÉMIE DES MUSES de José Luis GUERIN (2015 / 1H32)
DISITRIBUTEUR Zeugma – sortie prévue en avril 2016 – voir p.71

LE BOIS DONT LES RÊVES SONT FAITS de Claire SIMON (2015 / 2H24)
DISTRIBUTEUR Sophie DULAC – sortie prévue le 6 avril 2016 – voir p.39

LE TRÉSOR de Corneliu PORUMBOIU (2015 / 1H30)
DISTRIBUTEUR Le Pacte - sortie prévue le 23 mars 2016 – voir p.78

-COUP DE CŒUR ACID
PURSUIT OF LONELINESS de Laurence THRUSH (2012 / 1H35)
DISTRIBUTEUR ED Distribution - sortie prévue en février 2016 – voir p.158

-PATRIMOINE
UN JOUR À NEW YORK de Gene KELLY et Stanley DONEN (1949 / 1H38)
DISTRIBUTEUR : Swashbuckler – sortie prévue le 30 décembre 2015 – version restaurée – voir p.159

-JEUNE PUBLIC
LES ESPIÈGLES de Janis CIMERMANIS, Evalds LACIS et Maris BRINKMANIS (2003 - 2015 / 44 MIN)
DISTRIBUTEUR Cinéma Public Films – sortie prévue le 10 février 2016 – voir p.160

ATELIERS GRAND-EST

Les chargés de mission Cinémas des 5 régions du Grand-Est se retrouvent à Entrevues pour échanger et évoquer leurs projets respectifs.

ATELIERS APARR

L'APARR regroupe une dizaine de producteurs de Bourgogne et Franche-Comté et organise un atelier pour la 2e année. Cette année, il portera sur le droit de la production et le droit des contrats et sera animé par Nicolas Mazars (SCAM)

STAGE IMAGE EN BIBLIOTHÈQUE

15 responsables de collections audiovisuelles en médiathèques suivent ce stage agréé par le CFPT pour découvrir l'actualité de la production cinématographique et rencontrer les réalisateurs invités au festival.

En partenariat avec la Médiathèque départementale du Territoire de Belfort.

PASOLINI : CINÉMA ET POÉSIE

RENCONTRES RÉGIONALES DE L'ÉDUCATION ARTISTIQUE AU CINÉMA ORGANISÉES PAR LE PÔLE IMAGE DE FRANCHE-COMTÉ

« La vérité n'est pas dans un seul rêve mais dans une multitude de rêves. » PIER PAOLO PASOLINI

Depuis 2006, le pôle image de Franche-Comté organise chaque année une Rencontre régionale de l'éducation artistique à l'image, temps d'échange et de formation. Ces rencontres proposent à tous les acteurs régionaux de faire le point sur les réalités, les évolutions et les enjeux de l'éducation à l'image en Franche-Comté

RENCONTRE AVEC HERVÉ JOUBERT-LAURENCIN

INTERVENTION AUTOUR DE L'ŒUVRE DE PIER PAOLO PASOLINI.

« Le dernier poète expressionniste, c'est lui: c'est Pasolini. `Dernier" comme on appelle dernier des hommes un personnage de Murnau. `Dernier poète" parce qu'on cherche encore qui pourrait aujourd'hui représenter et assumer la vieille figure du Poète. »

HERVÉ JOUBERT-LAURENCIN

Professeur d'esthétique et d'histoire du cinéma à Paris X, Hervé Joubert-Laurencin est spécialiste d'André Bazin et de Pier Paolo Pasolini. Il a notamment écrit *Pasolini, portrait du poète en cinéaste* (éd. Cahiers du cinéma, 1995) et a édité, de Pasolini, les *Écrits sur le cinéma* (P.U. de Lyon, 1987) et les *Écrits sur la peinture* (Carré, 1997). Ses recherches en cours portent sur la théorie et l'histoire de la critique de cinéma.

RENCONTRE AVEC ALAIN BERGALA

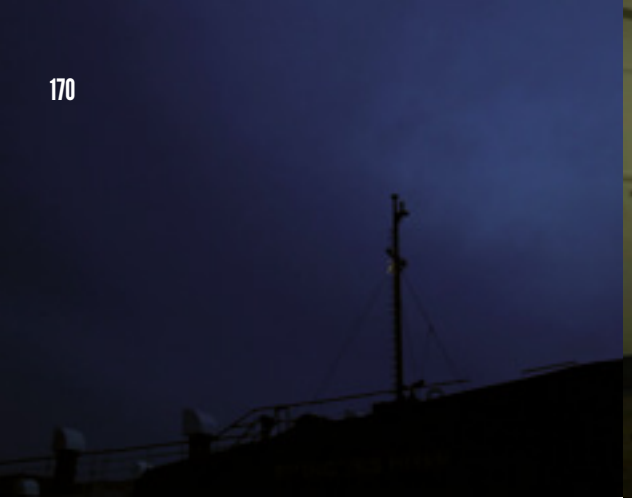
PASOLINI, LA PASSION DE ROME

ALAIN BERGALA / FRANCE / 2013 / 54 MIN

« Pour Pasolini, Rome n'a pas été un décor ni un simple lieu de vie. Rome a eu une existence physique, charnelle et passionnelle, pour l'homme et pour le poète. Rome a été pour le Pasolini polémiste, analyste de l'évolution de la société italienne, le principal sujet d'observation, son champ permanent d'études et de réflexion. Pasolini est mort il y a 38 ans, mais la Rome de 2013 est la preuve vivante de la justesse de ses analyses et de ses prophéties. Il y a une Rome d'avant et d'après Pasolini. Les écrits et les films de Pasolini ont créé un nouvel imaginaire de la ville de Rome. Pasolini ne s'est pas contenté d'intégrer la ville de Rome comme toile de fond de ses romans et de ses films, il a « refondé » Rome par la littérature et le cinéma. Approcher Pasolini dans ses rapports avec la ville de Rome c'est donc entrer de plain-pied dans tout ce qui le constitue et le définit: la poésie, la politique, le sexe, l'amitié, le cinéma. »

ALAIN BERGALA

Alain Bergala est critique de cinéma, essayiste, scénariste et réalisateur français. Collaborateur des *Cahiers du cinéma*, il est connu notamment comme spécialiste de l'œuvre de Jean-Luc Godard. Il enseigne à l'Université Paris 3 et à la FEMIS. Il développe sa conception de l'enseignement du cinéma aux enfants dans son ouvrage *L'hypothèse cinéma* et dirige l'Eden Cinéma, collection de DVD libres de droits pour une diffusion du cinéma en classe. Commissaire d'exposition : *Correspondances : Kiarostami - Erice* (Centre Pompidou, 2007), *Brune/Blonde* (La Cinémathèque française, 2010), *Pasolini Roma* (La Cinémathèque française, 2013).



[FILMS EN COURS]

AIDE À LA POST-PRODUCTION
7E ÉDITION
PROJECTIONS RÉSERVÉES AUX PROFESSIONNELS

Le festival propose avec [FILMS EN COURS] une aide à la post-production pour les 1er, 2e et 3e films internationaux. Cinq projets en fin de montage image sont présentés.

Grâce à la participation des sociétés CinévidéoCim, Cosmodigital, Ike No Koi et Polyson et d'un directeur de post-production qui offre ses compétences et assure le lien entre l'équipe du film et les prestataires partenaires, le lauréat, désigné par un jury de professionnels, bénéficie des prestations suivantes:
- direction de post-production
- 5 jours d'étalonnage numérique avec un coloriste
- 5 jours de mixage dans un auditorium cinéma avec un ingénieur du son + un mastering vidéo aux normes de diffusion TV
- sous-titrage en anglais ou en français
- mastering DCP

LE JURY [FILMS EN COURS] EST COMPOSÉ CETTE ANNÉE DE :
Carlo CHATRIAN, directeur artistique du Festival international du film de Locarno
Arnaud CHELET, co-gérant d'Ike No Koi
Pierre HUOT, directeur de post-production
Yann GONZALEZ, réalisateur
Nicolas NAEGELEN, gérant de Polyson
Philippe PERROT, gérant de CosmodigitaL
Fabián TERUGGI, responsable du développement de CinévidéoCim

Les professionnels ont accès aux films de la compétition internationale sur **festivalscope.com**. Les projets [FILMS EN COURS] sont également consultables.

FESTIVAL SCOPE

THE ALCHEMIST COOKBOOK
JOËL POTRYKUS

FICTION / 82 MIN. / ÉTATS-UNIS / SOB NOISSE ET UNCORKED PRODUCTIONS

Sean est un jeune ermite, obsédé par la quête alchimiste : réussir à transformer le plomb en or. Tournant le dos à une vie ordinaire, il passe ses journées dans une vieille caravane entourée de marécages, à tenter des manipulations chimiques. Les problèmes commencent quand il passe de la chimie à la magie noire, afin de percer les secrets de la Nature : il réveille un esprit qui pourrait avoir envie de partager sa trouvaille. Un conte populaire moderne sur l'art, la cupidité, l'isolement, et les mauvais esprits de la Nature..

LA NOUVELLE MEDELLIN
CATALINA VILLAR

DOC./ 84 MIN. / FRANCE / TS PRODUCTIONS

Juan Carlos et son ami Manuel étaient adolescents quand Catalina Villar les a filmés il y a 18 ans à Medellin, la ville la plus violente du monde à l'époque. Juan Carlos le poète a été tué peu après. À l'aube d'une paix fragile, ses parents analphabètes cherchent à obtenir réparation. Devenu porte-parole de son quartier, Manuel s'affronte aux paradoxes de l'innovation urbaine dans une ville qui s'est métamorphosée trop vite. Le fantôme de Juan Carlos se dresse en rempart contre l'oubli.

LA PAPESSE JEANNE
JEAN BRESCHAND

FICTION / 89 MINUTES / FRANCE / LA HUIT PRODUCTION

Europe, IXe siècle. Jeanne est la fille d'un moine errant. À sa mort, elle trouve refuge dans un couvent où elle devient copiste. Elle y rencontre Fromentin, un jeune moine avec lequel elle s'enfuit. Unis par l'amour, ils parcourent un monde sans lois, jusqu'à la mort de Fromentin. Une nouvelle vie commence alors pour Jeanne : la jeune femme subjugue ceux qu'elle rencontre, et gagne Rome. Au Latran, le vieux Léon IV repère ses qualités. Aussi, lorsque le pape rend l'âme, c'est une évidence pour tous : elle est élue à sa succession...

LA TERRE FERME
LAURENT AÏT BENALLA

DOC. / 75 MIN. / FRANCE, QATAR, EMIRATS ARABES UNIS / HEOLFILMS

Dans un petit port de commerce du sud de la France, deux marins marocains gardent deux ferries abandonnés par leur armateur. De jeunes Syriens font escale pour charger du bétail, des commerçants africains préparent leurs convois de véhicules de seconde main. Hommes, machines et animaux transitent par cet espace ouvert sur la mer.

UN AMI DE SIBÉRIE
YUKI KAWAMURA

DOC. / 105 MIN. / FRANCE / FILM-IN-EVOLUTION

Après sa rencontre avec un cinéaste russe non voyant lors du festival de cinéma de Saint-Pétersbourg en 2012, Yuki, jeune cinéaste japonais, part avec sa caméra dans la ville où vit ce dernier en Sibérie, la Russie profonde... Rencontre avec un monde où le handicap ne gêne en rien la violence, le déni politique et la corruption.

COSMODIGITAL
CINÉCIM VIDÉO
Polyson post production
IKE NO KOI

L'ÉQUIPE DU FESTIVAL

DÉLÉGUÉE GÉNÉRALE LILI HINSTIN
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE MICHÈLE DEMANGE
ADJOINTE À LA DIRECTION ARTISTIQUE ANNA TARASSACHVILI
COORDINATION DE LA COMPÉTITION ET DE [FILMS EN COURS] CÉCILE CADOUX
SÉLECTION DE LA COMPÉTITION OFFICIELLE LILI HINSTIN, ARNAUD HÉE, MATHIEU MACHERET, LAURENCE REYMOND
RENCONTRES CINÉMA ET HISTOIRE LAURENT HEYBERGER, PRISKA MORRISSEY
RESPONSABLE ENTREVUES JUNIOR MARIE HOLWECK
COORDINATION PREMIERES EPREUVES ISABELLE DUPERRIER, LUCAS TOTEM
CONSEILLÈRE PROGRAMMATION PREMIÈRES ÉPREUVES CHARLOTTE GARSON
RELATIONS PRESSE AUDREY GRIMAUD
ADMINISTRATION NATHALIE JAVELET, THIERRY CUENAT
COMMUNICATION AUDREY GRIMAUD, MARIE HOLWECK
CATALOGUE ET SITE INTERNET ANNA TARASSACHVILI
CHARGÉES DES PUBLICS SCOLAIRES MEGI KRAJLEVIC, JULIE GRISEZ
ACCUEIL INVITÉS MATHILDE LOMBERGER, LAURE CANAPLE
ACCUEIL PUBLIC MARIE JELSCH, HELENE MONNIN, AUDREY DELATTRE
RÉGIE GÉNÉRALE DELPHINE PUDDU, CLAIRE LIBORIO
RESPONSABLE TECHNIQUE ET RÉGIE DES COPIES DUC TRAN
RECHERCHE ET DOCUMENTATION CAROLINE MALEVILLE
PROJECTIONNISTES THIERRY MONTHEIL, AURELIE AMIEL, SYLVAIN BICH, CHRISTOPHE WYBRECHT
VIDEO ET SOUS-TITRAGE MICHEL DEUS, OLIVIER MICHEL, ALEX PICARDEAU
PRISES DE SON DIDIER PHILIBERT
BOUTIQUE DU FESTIVAL NATHALIE PASCAL, CORALIE TOINARD
IDENDITÉ VISUELLE DU FESTIVAL THOMAS HUOT-MARCHAND
VISUELS 2015 MEGI KRAJLEVIC
GRAPHISTE CATALOGUE LÉA MARCHET
CONCEPTION ET DESIGN DU SITE INTERNET SÉBASTIEN FAUVEAU
RÉALISATION DE LA BANDE ANNONCE GAUTHIER DULION
GRAPHISTES DÉCLINAISON DES SUPPORTS THIERRY CUENAT, MEGI KRAJLEVIC
PHOTOGRAPHE VINCENT COURTOIS
TRADUCTIONS ANGLAIS NAOMI VOGT
JOURNAL ET BLOG DU FESTIVAL MARIE HOLWECK, THIERRY CUENAT, LES ÉTUDIANTS DE L'UNNIVERSITÉ DE HAUTE ALSACE
RÉDACTEURS JOSIANE BATAILLARD, JÉRÔME BAVEREY, NICOLE CORDIER, SYLVIE COURROY, FRÉDÉRIC HOLWECK, NICOLE LABONNE, CATHERINE MARLE, CHRISTOPHE OTTELLO, GUILLAUME RIETHER, MARIE-ANTOINETTE VACELET, FABIEN VÉLASQUEZ, LAURA ZORNITTA
ILLUSTRATIONS URBAN SKETCHERS

LE FESTIVAL REMERCIE SES PARTENAIRES
La Région Franche-Comté, le Ministère de la Culture et de la communication, le Centre national du cinéma et de l'image animée, la Direction régionale des Affaires culturelles de Franche-Comté, le Conseil départemental du Territoire de Belfort, La Cinémathèque française, Tandem, le cinéma Pathé Belfort, Ciné +, Les Eurockéennes de Belfort, La Sacem / CinévidéoCim, PolySon, Ike No Koi, Cosmodigital, Festival Scope, le Groupe Nedey, Deya, Ciné 68, Ciné Project, Filmair, Dune, Delta live, le GNCR, l'ACID, l'Irimm, le Centre Image du Pays de Montbéliard, la CMCAS, La Poudrière, l'Espace multimédia Gantner, Le Frac Franche-Comté, La CCI du Territoire de Belfort, l'UTBM, l'UHA, La Générale, la Maison du tourisme du Territoire de Belfort, Optymo, le CIE 3 Chênes, Cezam, CE Peugeot / France Culture, France Bleu Belfort-Montbéliard, Les Cahiers du cinéma, l'Humanité, L'Est républicain, Novo, Flux 4, Toutelaculture.com, East asia / L'Ambassade de Géorgie en France, La Coopération générale des pays andins, l'Institut français du Cambodge, l'Institut français du Liban, l'Institut Camões. Le Ministère des Affaires Étrangères et plus particulièrement Monsieur Pascal Letellier et Madame Risselin.

LES HÔTELIERS ET RESTAURATEURS
L'Atelier du Tilleul, les caves du Salbert, Courtepaille, Atria Novotel, Boréal, Les Capucins, Kyriad, Le Bistroquet, La Pampa, Les Abeilles, La Poste, l'Annexe, Marcel & Suzon, Le Rond de Serviette, Best Western, Saint-Christophe, Ibis Budget Belfort, Ibis budget Bavilliers, B&B Hôtel, Grand Hôtel du Tonneau d'Or, L'Escale Belfortaine, SCI Safaga, Monsieur et Madame Madelenat, Dominique Rebrassier, Christophe Para, Pascal Vallet, Igor Cheloudiakoff, Alexis Bastard, Thibault Gil.

LES AYANS-DROITS, DISTRIBUTEURS ET CINÉMATHÈQUES
Alfama, Arkeion, Arp Selection, BAC Films, Carlotta, Ciné Sorbonne, Cinéma Public Films, La Cinémathèque française, La Cinémathèque de Ljubljana, La Cinémathèque Suisse, Cineteca di Bologna, Cinétévé, Diaphana, Distribution Service, Documentaire sur grand écran, ED Distribution, Ellabel Productions, Epicentre Films, Faso Films, Films sans frontière, Gaumont, INA, KOFIC, KMBO, Jacques Kebadian, Japan Film Foundation, Haut et court, Le Pacte, Les Films du jeudi, Les Films du Losange, Les Films du Préau, Light Cone, Lobster, Maag Daan, Teemour Mambety, Metropolitan Filmexport, Paradis Films, Park Circus, Pastorale Productions, Pathé, Pom Films, Potemkine, Pyramide, Shellac, Sophie Dulac, Sony Pictures, Splendor Films, Survivance, Swashbuckler Films, Tamasa, Théâtre du temple, Toho, Walt Disney Studios Distribution, Warner, Zeugma

LE FESTIVAL REMERCIE TOUS CEUX QUI ONT CONTRIBUÉ À SON ORGANISATION :
Soufiane Adel, Pierre Alex, Myriam Aziza, Ivanne Barberis, Gilles Barthélémy, Mahmoud Baz, Bernard Benoliel, Paul Boissieux, Adrienne Boutang, Paulo Branco, Sophie Bredier, Jérôme Brodier, Yann Brolli, Katharina Buet, Loic Bugnon, Mathieu Capel, Perrine Cartier, Emilie Cauquy, Jean-Sebastien Chauvin, Sophie Cheviron, Junho Choe, Lorène Clermont, Arnaud Chelet, Céline Chesnay, Maria Chiba, Nathalie Clouzot-Saggiante, Elise Dansette, Michel David, Gaspard Delon, Amélie Depardon, Sarah Derny, Julie Desprairies, Stéphane du Mesnildot, Elisabeth Ducos,Sandrine Dupuy, Marc Elie, Sophie Gaillard, Charlotte Garson, Philippe Gasmi, Véronique Giambagli, John Gianvito, Renée et Bernard Godfrin, Romain Goupil, Murielle Goux, Eliane Grisez, Elise Gruau, Philippe Guillaume, Sidonie Han, Fabienne Hanclot, Henri Hoyon, Pierre Huot, Myriam Huré, Elodie Imbeau, Gocha Javakhishvili, Gaelle Jones, Isabelle Julien, Fernanda Jumah, Marine Keller, Aicha Kherroubi, Emeric de Lastens, Agnès Leblanc, Samantha Leroy, Christine Lyet, Jean-Paul Manganaro, Sacha Marjanovic, Ketevan Meskhi Masseret, Hugo Masson, Etienne Misat, Arnaud Moschenross, Nicolas Naegelen, Agnès Noléo, Mireille Perrier, Cécile Peyronnet, Véronique Pugibet, Diane Raillard, Nicolas Rey, Nicolas Rincon Gille, Luciano Rispoli, Aurélien Pernette, Valérie Perrin, Philippe Perrot, Bernard Poly, Alessandro Raja, Jean-Paul Roland, Thierry Rousseau, Marie Ruel, Gilma Rubio, Laurent Roth, François Sanchez, Philippe Schweyer, Gabrielle Sebire, Alain Seid, Boris Spire, Fabián Teruggi, Amandine Thévenin, Isabelle Truchot, Paul Vecchiali, Loïc Wong, Mehdi Zannad, l'équipe du cinéma Pathé et tous les cinéastes qui ont participé au Cadavres exquis. / Les services de la Ville de Belfort et de la Communauté d'agglomération belfortaine, les étudiants en gestion de projet multimédia de l'université de Haute-Alsace, et ceux du département Carrières sociales de l'IUT Belfort-Montbéliard et bien-sûr tous les bénévoles, particulièrement Julie Grisez, Patricia Le Marec, Joël M'Bajoumbe, Blaise Pétrequin et L'École d'Art Jacot.

ET TOUT PARTICULIÈREMENT :
Otar Iosseliani, Martine Marignac, Bernard Eisenschitz, Madame l'Ambassadeur de Géorgie en France Eka Siradzé-Delaunay, Rufus, Emmanuel De Chauvigny, Raphaêl Pillosio, Mehdi Benallal, Adrienne Bavière, Ilan Klipper, Philippe Welsh, Kessen Tall, Pooya Abbasian, Sima Khatami, Anke Leweke, Cédric Walter, Mylène Bresson, Gilles Venhard, Pierre Triapkine, Fabrice Arduini, Gaêl Teicher, Riccardo Gelli, Antonio Pirozzi, Jésus Castro, Aurélia Georges, Vladimir Léon et John Awesome.

La Sacem, **partenaire** du cinéma, de l'audiovisuel et de la musique à l'image

Dans le cadre de son action culturelle,
- elle **encourage** la création de musique originale,
- **soutient** la production de captations,
- **accompagne** des créateurs de musique à l'image,
- **valorise** la musique pour l'audiovisuel dans différentes manifestations.

sacem FR

la culture avec la copie privée

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE | sacem

COSMO DIGITAL

POST PRODUCTION

RESTAURATION DE FILMS DU PATRIMOINE

www.cosmo-digital.com

49 rue des poissonniers 75018 PARIS

infos@cosmo-digital.com

01 42 57 44 78

CINÉCIM VIDÉO

www.cinecim.com

14 rue du Docteur Roux - 75015 PARIS

Tél. : +33 1 44 49 61 30

e-mail : contact@cinecim.fr

iKE
NO
KOi

DI & VFX

WWW.IKENOKOI.FR

Poly
son
post
production

LAURÉAT
César &
Techniques
2015

Des solutions de postproduction
cinéma dans Paris intra-muros

montage | mixage | bruitage | postsynchro

Contact :

Charles Vallette Viallard
tél. +33 (0)1 83 62 66 09
mob. +33 (0)6 52 77 95 75
charles@polyson.fr

49 rue de Bagnolet - 75020 Paris

groupement national des cinémas de recherche

Le GNCR participe aux journées professionnelles organisées par le Festival EntreVues, continuant de s'inscrire dans une réflexion collective avec l'ensemble des acteurs du cinéma indépendant.

Comme le Festival EntreVues, le GNCR apporte son soutien à des œuvres issues de cinématographies novatrices et singulières. Ainsi les salles Art et Essai labellisées Recherche et Découverte affirment chaque jour leur engagement pour découvrir, soutenir, et promouvoir ces films et ces auteurs

Depuis 2005, le GNCR est partenaire du Festival EntreVues, avec la présence de l'un de ses adhérents dans le Jury de la compétition internationale.

En parrainant le Grand Prix du long métrage de fiction, le GNCR soutient la diffusion du film en salles, en favorisant sa programmation et son accompagnement par la venue du réalisateur ou d'un critique lors de soirées-débats, par l'édition d'un document sur le film à l'attention des spectateurs ou par la réalisation d'un entretien filmé avec le cinéaste : ***Rencontre(s).***

Le GNCR est un réseau de salles de cinéma en France qui s'engage depuis 1991 dans une action au service d'un cinéma d'auteur exigeant et créatif, en collaboration avec les cinéastes, producteurs, distributeurs et institutions culturelles partageant les mêmes enjeux.

Depuis sa fondation, le GNCR a soutenu plus de 550 films, longs métrages, moyens métrages et documentaires, français ou étrangers.

groupement national des cinémas de recherche
19, rue frédérick lemaître 75020 paris
tel : 01 42 82 94 06 ♦ www.gncr.fr ♦ gncr@gncr.fr

je suis le peuple un film de anna roussillon - grand prix 2014 **/ sud eau nord déplacer** un film de antoine boutet - compétition 2014

NATIVE - Crédit photo : GraphicObsession

BARTHOLDI, VAUBAN, OU LE CORBUSIER, CERTAINS N'ONT PAS RAMENÉ DE SOUVENIRS, ILS EN ONT LAISSÉ.

L'ORIG!NALE FRANCHE-COMTE

De la Citadelle Vauban de Besançon au Château de Montbéliard, en passant par la chapelle Le Corbusier de Ronchamp, la Collégiale de Dole ou la Saline Royale d'Arc-et-Senans, venez découvrir un patrimoine d'une richesse exceptionnelle... Culture, nature et gastronomie, faites en Franche-Comté le plein de souvenirs monumentaux !

WWW.ORIGINALEFRANCHECOMTE.FR

Grand Besançon

Franche-Comté Conseil régional

Le Département partenaire du cinéma

Film grand public ou d'auteur, en plein air, dans les communes rurales, dans les collèges… Soutenu par le Département, le 7e Art tisse sa toile dans le Territoire de Belfort.

En novembre :

> Festival Entrevues
Soirée en avant-première du Conseil départemental du Territoire de Belfort.

> Mois du film documentaire organisé par la Médiathèque départementale sur tout le Territoire de Belfort.

Et toute l'année :

> Mise en place d'une Médiathèque numérique Arte + Univerciné avec accès à distance pour tous les habitants inscrits dans le réseau départemental des bibliothèques.

www.territoiredebelfort.fr

"Le bois dont nos rêves sont faits"

de Claire Simon
2 h 25, France, Suisse
Mercredi 2 décembre
en présence de la réalisatrice

partageons nos passions dans le Territoire

Territoire de Belfort
Le Département

Direction de la communication – 1115 – photos Just Sayin' films

ABONNEZ-VOUS!
WWW.CAHIERSDUCINEMA.COM

photo et conception graphique Change is good

l'Humanité — LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

l'Humanité DIMANCHE

Découvrez gratuitement

l'Humanité *et* l'Humanité Dimanche

POUR BÉNÉFICIER DE CETTE OFFRE, REMPLISSEZ CE BULLETIN ET ENVOYEZ-LE À L'ADRESSE INDIQUÉE.

❑ ***Je souhaite bénéficier de cette offre en version numérique.***

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

Téléphone. ..... Mobile .....

Adresse e-mail (obligatoire).....

L'Humanité diffusion, 5, rue Pleyel, Immeuble Calliope, 93528 Saint-Denis Cedex.

Les outils pour comprendre. Les mots pour se défendre.

facebook.com/humanite.fr twitter.com/humanite_fr

PEUGEOT

GROUPE NEDEY

50 ANS D'EXPÉRIENCE SUR 7 IMPLANTATIONS

CITROËN

SAS NEDEY MONTBELIARD - Concessionnaire Peugeot

Etablissement de Montbéliard
16 avenue d'Helvetie
25200 Montbéliard
Tél. 03 81 99 14 00

Etablissement de Belfort
21 bd Henri Dunant
90000 Belfort
Tél. 03 84 57 12 12

Etablissement de Valentigney
1 route de Belchamp
25700 Valentigney
Tél. 03 81 30 66 11

SAS NEDEY - Concessionnaire Citroën

VOUJEAUCOURT
Z.A. La Cray
25420 VOUJEAUCOURT
Tél. 03 81 90 78 00

BELFORT
Parc d'activités
des Hauts de Belfort
Rue Xavier Bichat
90000 BELFORT
Tél. 03 84 58 71 71

LURE
ZI Des Cloyes
70200 LURE
Tél. 03 84 30 46 70

LUXEUIL
35 avenue de Turenne
70300 LUXEUIL LES BAINS
Tél. 03 84 40 22 38

27e FESTIVAL
INTERNATIONAL — 12 - 18 JUILLET 2016
DE CINÉMA
marseille

FIDLab 8e PLATEFORME
DE COPRODUCTION — 14 & 15 JUILLET 2016
INTERNATIONALE

38E
CINÉMA DU RÉEL
FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DOCUMENTAIRES

18 — 27 MARS 2016

COMPÉTITION INTERNATIONALE
COMPÉTITION FRANÇAISE
COMPÉTITION PREMIERS FILMS
COMPÉTITION COURTS-MÉTRAGES

RÉTROSPECTIVES
SECTIONS THÉMATIQUES
SÉANCES SPÉCIALES
AVANT-PREMIÈRES

DÉBATS/ CONCERTS / ATELIERS
SÉANCES HORS-LES-MURS
PARISDOC: JOURNÉES PROFESSIONNELLES

PARIS CENTRE POMPIDOU

CINEMADUREEL.ORG
CINÉMA DU RÉEL

BLOG.CINEMADUREEL.ORG
@CINEMADUREEL

Bibliothèque Centre Pompidou
publique d'information

CNRS images / Comité du film ethnographique

International Short Film Festival
Oberhausen
5 — 10 May 2016

62.

www.kurzfilmtage.de

CPH:DOX*

5

15

nov
2015

Copenhagen International
Documentary Film Festival

5ºOlhardeCinema

Festival Internacional de Curitiba
/ Curitiba Int'l Film Festival

8 - 16 jun 2016

Submissions:
November 24th to March 7th

olhardecinema.com.br

Let's Meet Again in YAMAGATA 2017

山形国際ドキュメンタリー映画祭2015
YAMAGATA International Documentary Film Festival

October 8–15, 2015

Prizes for the International Competition
Jurors: Thom Andersen (Chair),
Nicolás Echevarría, Feng Yan, Makino Takashi

The Robert and Frances Flaherty Prize (The Grand Prize):
Horse Money Dir: Pedro Costa

The Mayor's Prize:
The Pearl Button Dir: Patricio Guzmán

Awards of Excellence:
Homeland (Iraq Year Zero) Dir: Abbas Fahdel
Silvered Water, Syria Self-portrait
Dir: Ossama Mohammed, Wiam Simav Bedirxan

Special Prize:
Us women . Them women Dir: Julia Pesce

Citizens' Prizes
Homeland (Iraq Year Zero) Dir: Abbas Fahdel

New Asian Currents Awards
Jurors: Kawakami Koichi, Gargi Sen

Ogawa Shinsuke Prize:
Standing Men Dir: Maya Abdul-Malak

Awards of Excellence:
Snakeskin Dir: Daniel Hui
Each Story Dir: Okuma Katsuya

Special Mention:
Glittering Hands Dir: Lee-Kil Bora
A Report about Mina Dir: Kaveh Mazaheri
ARAGANE Dir: Oda Kaori
I Am Yet to See Delhi Dir: Humaira Bilkis

Directors Guild of Japan Award
My No-Mercy Home Dir: Aori

www.yidff.jp

DEYA

solutions audiovisuelles

WWW.DEYA.FR

- Mapping vidéo interactif
  (bâtiment, véhicule, mobilier, scénique, muséographie)
- Ingénierie audiovisuelle
- Salle multimédia automatisée
- Domotique industrielle
- Visioconférence
- Streaming web
- Plateau caméra
- Traduction simultanée et visite guidée
- Mur LED plein jour
- Vidéoprojection (mapping ou 2D)
- Tv Broadcasting / VOD

PRESTATION DE SERVICE / ÉQUIPEMENT FIXE / CONTRAT DE MAINTENANCE

Franche-Comté
2 bis Avenue Jean Moulin, Parc Technologique
90000 BELFORT, Tél : 03 84 27 55 86

Alsace
23 rue Pierre et Marie Curie, Zone d'activité de la Vigie
67540 OSTWALD, Tél : 03 88 55 53 80

CREDITS PHOTOGRAPHIQUE

COUVERTURE
BLUE VELVET DE DAVID LYNCH **(1986)**
LE CHANT DE LA FLEUR INTROUVABLE D'OTAR IOSSELIANI **(1959)**

JURY
CÉLINE MINARD © ELIZABETH CARECCHIO
PASCAL CERVO © ANNA ZOZULINSKY

COMPÉTITION INTERNATIONALE
BEN ZAKEN © AMIT BERLOVITZ
GOD BLESS THE CHILD © ROBERT MACHOIAN
WESTERN © BILL ROSS IV AND TURNER ROSS

PREMIÈRES ÉPREUVES : MATIÈRE ET MÉMOIRE
MARILYN TIMES FIVE (1968-73) COURTESY THE CONNER FAMILY TRUST © CONNER FAMILY TRUST
PLIS ET REPLIS DE SILVIE DEFRAOUI © PIERRE GUENAT
LES SOVIETS PLUS L'ÉLECTRICITÉ © LIGHT-CONE

SPÉCIALE 30E : 30 ANS APRÈS
LA JOIE © LAURENT ROTH
LE TRÉSOR © ADI MARINECI FOR 42 KM FILM

[FILMS EN COURS] : AIDE À LA POST-PRODUCTION
LA PAPESSE JEANNE © ALG

INDEX DES FILMS

1, 2, 3
21 nuits avec Pattie P.70

A
Académie des Muses (L') P.71
Age d'or (L') P.37
Ailes du désir (Les) P.57
Année dernière à Marienbad (L') P.40
Antonio, lindo Antonio P.26
Aquarelle P.85
Architecte de Saint-Gaudens (L') P.72
Arménie 1900 P.153
Avril P.86

B
Barking Dogs Never Bite P.105
Bassae P.153
Ben Zaken P.12
Bienvenue à Madagascar P.13
Bixian P.26
Blade P.49
Blue Velvet P.121
Bois dont les rêves sont faits (Le) P.39
Brigands, chapitre VII P.94

C
C'est l'amour P.73
C'était au mois de mai P.52
Caméra magique (La) P.161
Camille Claudel, 1915 P.64
Cendrillon P.161
Chant de la fleur introuvable (Le) P.85
Chant d'hiver P.96
Charlot au Music-Hall P.161
Chasse aux papillons (La) P.93
Chigasaki Story P.14
Chute des feuilles (La) P.87
Cible parfaite (La) P.50
Colophon P.27
Couleur du temps : Berlin août 1945 P.145

D, E
Dans ma tête un rond point P.15
Dernier Caprice P.60
Diable probablement (Le) P.47
Down by Law P.122
En Construccion P.41
En Sursis P.150
Espiègles (Les) P.160
Et la lumière fut P.92
Étreinte du fleuve (L') P.151

F
F430 P.27
Faust, une légende allemande P.56
Fièvre sur Anatahan P.44
Fils de Rambow (Le) P.166
Fin d'Homère (La) P.28
Folle journée de Ferris Bueller (La) P.116
Fonte (La) P.86

G
Gaz de France P.74
Gertrud P.45
Ginger et Fred P.117
God Bless the Child P.16

H
Hannah et ses sœurs P.123
Hiver féérique (L') P.166
Homme tranquille (L') P.61
Host (The) P.108
Hôtel Transylvanie P.167

I
Il était une fois un merle chanteur P.88
Incoherence P.104
Inconnu du lac (L') P.43
Influenza P.107

J, K
J'ai huit ans P.142
John From P.17
Joie (La) P.75
Junkopia P.154
Kaili Blues P.18

L
Leçons de ténèbres P.146
Lettre d'un cinéaste :
7 pièces pour cinéma noir et blanc P.90
Livre de la jungle P.167
Lovers In A Hotpot P.28
Lundi matin P.95

M
Mad Love In New York P.76
Maine Océan P.124
Marchand d'images (Le) P.161
Marilyn Times Five P.154
Marquise d'O (La) P.55
Mauvais sang P.125
Memories In My Frame (The) P.104
Memories of Murder P.106
Mémoires pour Simone P.126
Messe est finie (La) P.127
Miroir (Le) P.54
Monaco P.29
Mother P.110
Mourir à trente ans P.144

N, O
Neuvième Porte (La) P.48
News From Home P.58
Nola Darling n'en fait qu'à sa tête P.128
Nos traces silencieuses P.148
Nostalgie de la lumière P.141
Nueva Vida P.29
Oiseaux (Les) P.59

P
Paris, Texas P.66
Pastorale P.89
Pâtres du désordre (Les) P.51
Peau du milieu (La) P.154
Pierre et Djemila P.129
Platoon P.118
Prisonnière du désert (La) P.65
Promesse P.119
Pursuit of Loneliness P.158

Q, R
Que nous nous assoupissions P.77
Récits d'Ellis Island P.143
Révolution n'est pas un dîner de gala (La) P.30
Roi des roses (Le) P.53

S
Sac la mort P.19
Sacrifice (Le) P.130
Salaire de la peur (Le) P.46
Self-Portrait of A Dutiful Daughter P.20
Sink & Rise P.107
Snowpiercer, le transperceneige P.111
Soleil nous cherche (Le) P.30
Soviets plus l'électricité (Les) P.149
Stand by Me P.131

T
Three Wheels P.31
Tocsin de Tchernobyl (Le) P.120
Tokyo ! P.109
Touki Bouki P.38
Toute la mémoire du monde P.152
Toutes les nuits P.62
Trésor (Le) P.78
Trêve P.21

U
Un jour à New York P.159
Un petit monastère en Toscane P.91
Un vivant qui passe P.147

V
Vie de bohème (La) P.63
Vieilles chansons géorgiennes P.90
Vincent V. P.79
Voisins (Les) P.31
Voyage à Tokyo P.42

W, Y
Western P.22
White Man P.103
Yeux brûlés (Les) P.132
Yo P.23

Afters à la Poudrière P.163
Carte blanche à La Cinémathèque française
Ciné-concert : les 120 ans du cinéma P.161
Masterclass : « Composer pour le cinéma » P.162

Installations
Disque dur papier :
La Jetée de Chris Marker P.155
Plis et Replis P.155
Stèles Binaires P.155

LE FESTIVAL EST ORGANISÉ PAR LA VILLE DE BELFORT ET CINÉMAS D'AUJOURD'HUI

Adjointe au maire, chargée de la communication et des grands événements : Delphine Mentré
Président de Cinémas d'aujourd'hui : Gilles Lévy
Déléguée générale : Lili Hinstin
Secrétaire générale : Michèle Demange

LE FESTIVAL REÇOIT LE SOUTIEN DE

LE FESTIVAL REMERCIE LES PARTENAIRES CONTRIBUANT À LA RÉALISATION D'ENTREVUES BELFORT

AINSI QUE LES PARTENAIRES MÉDIAS

LE MEILLEUR DES MONDES ?

QUAND LE CINÉMA INVENTE LE FUTUR

Copyright Gary Crable / Getty Image

DU 11 NOVEMBRE AU 11 DÉCEMBRE 2015

CINE + et CINE + A LA DEMANDE imaginent le monde de demain à travers une programmation spéciale LE MEILLEUR DES MONDES ?. Entre rêve d'une société meilleure et cauchemar totalitaire, retrouvez 28 films dont Hunger Games l'embrasement, La Vie commence demain, La Vallée, L'Atlantide, Alphaville, La Cité des femmes...

CINE +

RETROUVEZ L'ENSEMBLE DES CHAÎNES CINÉ+ SUR CANALSAT, ORANGE, NUMÉRICABLE, SFR, FREE, BOUYGUES TÉLÉCOM ET SUR CERTAINS RÉSEAUX CÂBLÉS.